



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LES MILLE ET UNE NUIT

D. Collet f.

U
C
T
Par
Le

chez

LES MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

TRADUITS EN FRANÇOIS.

*Par Mr. GALLAND, Professeur &
Lecteur Royal en Langue Arabe
& Antiquaire du Roi.*

TOME DIXIEME.



A LA HAYE,
Chez PIERRE HUSSON, Marchand
Libraire, sur le Capel-brug.

M. DCC, XXX.



R. UNIV.

BIBLIOTHEEK

LEIDEN



T A B L E

De ce qui est contenu en ce
Dixième Tome.

Suite de l'Histoire d'Aladdin,
ou la Lampe merveilleu-
se, page 1

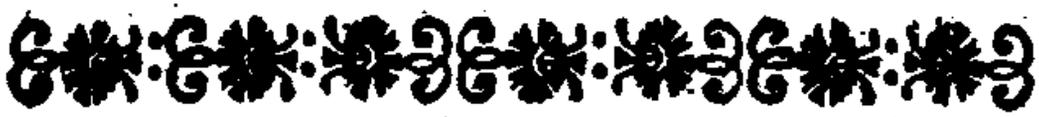
*Les aventures du Calife Haroun
Alraschid,* pag. 223

*Histoire de l'Aveugle Baba-Ab-
dalla,* pag. 234

Histoire de Sidi Nouman. pag. 267

*Histoire de Cogia Hassan Albab-
bal.* pag. 306

FIN



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le dixième Tome *des Mille & une Nuit, contes Arabes*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'Impression. Fait à Paris ce deuxième Juillet 1711.

Signé DANCHET.

LES



LES MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

TOME DIXIEME.

LA mere d'Aladdin qui avoit veu le Sultan se lever, & se retirer, jugea bien qu'il ne reparoitroit pas davantage ce jour-là en voyant tout le monde sortir, ainsi elle prit le parti de retourner chez elle. Aladdin qui la vit rentrer avec le présent destiné au Sultan, ne sçut d'abord que penser du succès de son voyage. Dans la crainte où il étoit qu'elle n'eust quelque chose de sinistre à luy annoncer, il n'avoit pas la force d'ou-

Tome X.

A

vrir

vrir la bouche, pour luy demander quelle nouvelle elle luy apportoit. La bonne mere qui n'avoit jamais mis le pied dans le Palais du Sultan, & qui n'avoit pas la moindre connoissance de ce qui se pratiquoit ordinairement, tira son fils de l'embarras où il étoit, en luy disant avec une grande naïveté: mon fils, j'ay vû le Sultan, & je suis bien persuadée qu'il m'a veu aussi. J'étois placée devant luy, & personne ne l'empêchoit de me voir. Mais, il étoit si fort occupé par tous ceux qui luy parloient à droit, à gauche, qu'il me faisoit compassion de voir la peine, & la patience qu'il se donnoit à les écouter. Cela a duré si long-temps qu'à la fin je crois qu'il s'est ennuyé. Car il s'est levé sans qu'on s'y attendist, & il s'est retiré assez brusquement, sans vouloir entendre quantité d'autres personnes qui étoient en rang pour luy parler

ler à leur tour. Cela m'a fait cependant un grand plaisir. En effet je commençois à perdre patience, & j'étois extrêmement fatiguée de demeurer debout si long-temps. Mais, il n'y a rien de gâté; je ne manqueray pas d'y retourner demain: le Sultan ne sera peut-estre pas si occupé.

Quelque amoureux que fust Aladdin, il fut contraint de se contenter de cette excuse, & de s'armer de patience. Il eut au moins la satisfaction de voir, que sa mere avoit fait la démarche la plus difficile, qui étoit de soutenir la veuë du Sultan, & d'espérer qu'à l'exemple de ceux qui luy avoient parlé en sa présence, elle n'hésiteroit pas aussi à s'acquitter de la commission dont elle étoit chargée, quand le moment favorable de luy parler se présente-roit.

Le lendemain d'aussi grand matin que le jour précédent, la mere

4 *Les mille & une Nuit,*
d'Aladdin alla encore au Palais
du Sultan, avec le présent de
pierreries; mais son voyage fut
inutile. Elle trouva la porte du
Divan fermée, & elle apprit
qu'il n'y avoit de Conseil que de
deux jours l'un, & ainsi qu'il fal-
loit qu'elle revint le jour suivant.
Elle s'en alla porter cette nou-
velle à son fils, qui fut obligé
de renouveler sa patience. Elle
y retourna six autres fois, aux
jours marquez, en se plaçant tou-
jours devant le Sultan, mais avec
aussi peu de succès que la premie-
re, & peut-estre qu'elle y seroit
retournée cent autres fois aussi inu-
tilement, si le Sultan qui la voyoit
toujours vis à vis de luy à chaque
séance, n'eust fait attention à
elle. Cela est d'autant plus pro-
bable, qu'il n'y avoit que ceux
qui avoient des Requestes à pré-
senter qui approchoient du Sul-
tan, chacun à leur tour pour plai-
der leur cause dans leur rang, & la

la mere d'Aladdin n'étoit point dans ce cas-là.

Ce jour là enfin, après la levée du Conseil, quand le Sultan fut rentré dans son appartement, il dit à son grand Vifir : il y a déjà quelque temps que je remarque une certaine femme qui vient réglément chaque jour que je tiens mon Conseil, & qui porte quelque chose d'enveloppé dans un linge. Elle se tient debout depuis le commencement de l'Audience jusqu'à la fin, & affecte de se mettre toujours devant moy. Sçavez-vous ce qu'elle demande ?

Le grand Vifir, qui n'en sçavoit pas plus que le Sultan, ne voulut pas néanmoins demeurer court : Sire, répondit-il, votre Majesté n'ignore pas que les femmes forment souvent des plaintes sur des sujets de rien. Celle-cy apparemment vient porter sa plainte devant votre Majesté sur ce qu'on luy a vendu de la méchan-

6 *Les mille & une Nuit,*
te farine, ou sur quelque autre
tort d'aussi peu de conséquence.
Le Sultan ne se satisfit pas de
cette réponse: au premier jour de
Conseil, reprit-il; si cette femme
revient, ne manquez pas de la
faire appeller, afin que je l'en-
tende. Le grand Visir ne luy ré-
pondit qu'en baisant la main, &
en la portant au dessus de sa teste,
pour marquer qu'il étoit prest de
la perdre s'il y manquoit.

La mere d'Aladdin s'étoit déjà
fait une habitude si grande de
paroître au Conseil devant le
Sultan, qu'elle comptoit sa peine
pour rien, pourveu qu'elle fist
connoître à son fils, qu'elle n'ou-
blioit rien de tout ce qui dépen-
doit d'elle pour luy complaire.
Elle retourna donc au Palais le
jour du Conseil, & elle se plaça
à l'entrée du Divan, vis à vis le
Sultan, à son ordinaire.

Le grand Visir n'avoit pas en-
core commencé à rapporter aucu-
ne

ne affaire , quand le Sultan aperçut la mere d'Aladdin. Touché de compassion de la longue patience dont il avoit été témoin : avant toutes choses , de crainte que vous ne l'oubliez , dit-il au grand Visir ; voila la femme dont je vous parlois dernièrement : Faites la venir , & commençons par l'entendre , & par expedier l'affaire qui l'ameine. Aussitost le grand Visir montra cette femme au Chef des Huissiers qui étoit debout prest à recevoir ses ordres , & luy commanda d'aller la prendre , & de la faire avancer.

Le Chef des Huissiers vint jusqu'à la mere d'Aladdin , & au signe qu'il luy fit , elle le suivit jusqu'au pied du Thrône du Sultan , où il la laissa pour aller se ranger à sa place près du grand Visir.

La mere d'Aladdin instruite par l'exemple de tant d'autres qu'elle avoit vû aborder le Sultan , se pro-

8 *Les mille & une Nuit,*
sterna le front contre le tapis qui
couvrait les marches du Trône,
& elle demeura en cet état jusqu'à
ce que le Sultan luy commanda
de se relever. Elle se leva, & alors:
Bonne femme, luy dit le Sultan:
il y a long-temps que je vous vois
venir à mon Divan, & demeurer
à l'entrée, depuis le commence-
ment jusqu'à la fin. Quelle affaire
vous amène icy?

La mere d'Aladdin se proster-
na une seconde fois, après avoir
entendu ces paroles, & quand elle
fut relevée: Monarque au dessus
des Monarques du Monde, dit-
elle; avant d'exposer à votre Ma-
jesté, le sujet extraordinaire, &
mesme presque incroyable, qui
me fait paroître devant son Thrô-
ne sublime, je la supplie de me
pardonner la hardiesse, pour ne
pas dire l'impudence de la deman-
de que je viens luy faire. Elle est
si peu commune, que je tremble,
& que j'ay honte de la proposer

à

La Lampe merveilleuse. 9

à mon Sultan. Pour luy donner la liberté entiere de s'expliquer, le Sultan commanda que tout le monde sortit du Divan, & qu'on le laissast seul avec son grand Visir; & alors il luy dit qu'elle pouvoit parler, & s'expliquer sans crainte.

La mere d'Aladdin ne se contenta pas de la bonté du Sultan, qui venoit de luy épargner la peine qu'elle eust pû souffrir en parlant devant tant de monde, elle voulut encore se mettre à couvert de l'indignation, qu'elle avoit à craindre de la proposition qu'elle devoit luy faire, & à laquelle il ne s'attendoit pas: Sire, dit-elle en reprenant la parole, j'ose encore supplier votre Majesté, au cas qu'elle trouve la demande que j'ay à luy faire, offensante, ou injurieuse en la moindre chose, de m'assurer auparavant de son pardon, & de m'en accorder la grace. Quoique ce puisse estre, repar-

10 *Les mille & une Nuit*,
tit le Sultan ; je vous le pardonne
dès à présent , & il ne vous en ar-
rivera pas le moindre mal : parlez
hardiment.

Quand la mere d'Aladdin eust
pris toutes ces précautions en fem-
me , qui redoutoit la colere du
Sultan sur une proposition aussi
délicate que celle qu'elle avoit à
luy faire , elle luy raconta fidel-
lement dans quelle occasion A-
laddin avoit veu la Princesse
Badroulboudour , l'amour violent
que cette veuë fatale luy avoit
inspiré , la declaration qu'il luy
en avoit faite , tout ce qu'elle luy
avoit représenté pour le détour-
ner d'une passion non moins in-
jurieuse à votre Majesté , dit-elle
au Sultan , qu'à la Princesse votre
fille ; mais continua-t'elle ; mon
fils , bien loin d'en profiter , & de
reconnoistre sa hardiesse , s'étoit
obstiné à y persévérer jusqu'au
point de me menacer de quelque
action de desespoir , si je refusois
de

de venir demander la Princesse en mariage à votre Majesté, & ce n'a été qu'après m'estre fait une violence extrême, que j'ay été contrainte d'avoir cette complaisance pour luy, de quoy je supplie encore une fois votre Majesté, de m'accorder le pardon, non-seulement à moy; mais aussi à Aladdin mon fils, d'avoir eu la pensée téméraire d'aspirer à une si haute alliance.

Le Sultan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur & de bonté, sans donner aucune marque de colere, ou d'indignation, & mesme sans prendre la demande en raillerie. Mais avant de donner réponse à cette bonne femme; il luy demanda ce que c'étoit que ce qu'elle avoit aporté envelopé dans un linge. Aussitost elle prit le vase de porcelaine, qu'elle avoit mis au pied du Thrône avant de se prosterner, elle le découvrit, & le présenta au Sultan.

On ne sauroit exprimer la surprise, & l'étonnement du Sultan, lorsqu'il vit rassemblé dans ce vase, tant de pierreries, si considérables, si précieuses, si parfaites, si éclatantes, & d'une grosseur dont il n'avoit point encore vû de pareilles. Il resta quelque temps dans une si grande admiration, qu'il en étoit immobile. Après estre enfin revenu à luy, il reçut le présent des mains de la mere d'Aladdin, en s'écriant, avec un transport de joye: Ah! que cela est beau! que cela est riche! Après avoir admiré & manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre en les prisant chacune, par l'endroit qui les distinguoit, il se tourna du costé de son grand Visir, & en luy montrant le vase: Voy, dit-il, & convien qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche & de plus parfait. Le Visir en fut charmé: Eh bien! continua le Sultan, que dis-tu d'un tel présent?
N'est-

N'est-il pas digne de la Princesse ma fille; & ne puis-je pas la donner à ce prix-là à celuy qui me la fait demander?

Ces paroles mirent le grand Visir dans une étrange agitation. Il y avoit quelque temps, que le Sultan luy avoit fait entendre que son intention étoit de donner la Princesse sa fille en mariage, à un fils qu'il avoit. Il craignit, & ce n'étoit pas sans fondement, que le Sultan éblouy par un présent si riche, & si extraordinaire, ne changeast de sentiment. Il s'aprocha du Sultan, & en luy parlant à l'oreille: Sire, dit-il; on ne peut disconvenir que le présent ne soit digne de la Princesse. Mais, je supplie votre Majesté, de m'accorder trois mois avant de se déterminer. J'espere qu'avant ce temps-là, mon fils, sur qui elle a eu la bonté de me témoigner qu'elle avoit jetté les yeux, aura de quoy luy en faire un d'un plus grand

14 *Les mille & une Nuit*,
prix que celuy d'Aladdin, que
votre Majesté ne connoist pas.
Le Sultan quoique bien persuadé
qu'il n'étoit pas possible, que son
grand Visir pust trouver à son fils,
de quoy faire un présent d'une
aussi grande conséquence à la
Princesse sa fille, ne laissa pas
néanmoins de l'écouter, & de
luy accorder cette grace. Ainsi,
en se retournant du costé de la
mere d'Aladdin, il luy dit: Allez
bonne femme, retournez chez
vous, & dites à votre fils que j'a-
gré la proposition que vous m'a-
vez fait de sa part; mais que je
ne puis marier la Princesse, ma
fille, que je ne luy aye fait faire
un ameublement qui ne sera prest
que dans trois mois; ainsi revenez
en ce temps-là.

La mere d'Aladdin retourna
chez elle avec une joye d'autant
plus grande, que par rapport à son
état, elle avoit d'abord, regardé
l'accès auprès du Sultan comme
im-

impossible , & que d'ailleurs elle avoit obtenu une réponse si favorable , au lieu qu'elle ne s'étoit attenduë qu'à un rebut qui l'auroit couvert de confusion. Deux choses firent juger à Aladdin , quand il vit rentrer sa mere , qu'elle lui apportoit une bonne nouvelle : l'une qu'elle revenoit de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; & l'autre , qu'elle avoit le visage gay , & ouvert. Hé bien , ma mere , luy dit-il ; dois-je esperer , dois-je mourir de desespoir. Quand elle eut quitté son voile , & qu'elle se fust assise sur le Sofa avec luy : mon fils , dit-elle ; pour ne vous pas tenir trop long-temps dans l'incertitude , je commenceray par vous dire , que bien loin de songer à mourir , vous avez tout sujet d'estre content. En poursuivant son discours elle luy raconta de quelle maniere elle avoit eu audience devant tout le monde , ce qui étoit cause qu'elle étoit revenue de si bonne heure ,

les

16 *Les mille & une Nuit,*
les précautions qu'elle avoit prises, pour faire au Sultan, sans qu'il s'en offensast, la proposition de mariage de la Princesse Badroulboudour avec luy, & la réponse toute favorable que le Sultan luy avoit fait de sa propre bouche. Elle ajoûta, qu'autant qu'elle en pouvoit juger par les marques que le Sultan en avoit donne, le présent sur toutes choses avoit fait un puissant effet sur son esprit, pour le déterminer à la réponse favorable qu'elle rapportoit. Je m'y attendois d'autant moins, dit-elle encore; que le Grand Visir luy avoit parlé à l'oreille avant qu'il me la fist, & que je craignois qu'il ne le détournast de la bonne volonté qu'il pouvoit avoir pour vous.

Aladdin s'estima le plus heureux des mortels en apprenant cette nouvelle. Il remercia sa mere de toutes les peines qu'elle s'étoit données dans la poursuite de
cette

cette affaire, dont l'heureux succès étoit si important pour son repos. Et quoique dans l'impatience où il étoit de jouir de l'objet de sa passion, trois mois luy parussent d'une longueur extrême, il se disposa néanmoins à attendre avec patience, fondé sur la parole du Sultan qu'il regardoit comme irrevocable. Pendant qu'il comptoit non-seulement les heures, les jours & les semaines; mais mesme jusqu'au moment en attendant que le terme fust passé; environ deux mois s'étoient écoulés quand sa mere, un soir, en voulant allumer la lampe, s'apperçut qu'il n'y avoit plus d'huile dans la maison. Elle sortit pour en aller acheter, & en avançant dans la Ville, elle vit que tout y étoit en feste. En effet, les boutiques au lieu d'estre fermées, étoient ouvertes, on les ornoit de feuillages, on y préparoit des illuminations; chacun s'efforçoit à qui les feroit
avec

avec plus de pompe & de magnificence pour mieux marquer son zele. Tout le monde enfin donnoit des demonstrations de joye, & de réjouïssance. Les rues étoient mesme embarrassées par des Officiers en habits de cérémonies, montez sur des chevaux richement harnachez, & environnez d'un grand nombre de valets de pied, qui alloient & venoient. Elle demanda au Marchand chez qui elle achetoit son huile, ce que tout cela signifioit. D'où venez-vous, ma bonne Dame, luy dit-il ? Ne sçavez-vous pas que le fils du grand Visir épouse ce soir la Princesse Badroulboudour, fille du Sultan. Elle va bientôt sortir du bain, & les Officiers que vous voyez s'assemblent pour luy faire cortège jusqu'au Palais, où se doit faire la cérémonie.

La mere d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en si grande diligence, qu'el-

qu'elle rentra chez elle presque hors d'haleine. Elle trouva son fils, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à la fâcheuse nouvelle qu'elle luy apportoit. Mon fils, s'écria-t'elle, tout est perdu pour vous. Vous comptiez sur la belle promesse du Sultan, il n'en sera rien. Aladdin allarmé de ces paroles : ma mere, reprit-il ; par quel endroit le Sultan ne me tiendrait-il pas sa promesse ? Comment le sçavez-vous ? Ce soir repartit la mere ; le fils du grand Visir épouse la Princesse Badroulboudour dans le Palais. Elle luy raconta de quelle maniere elle venoit de l'apprendre, par tant de circonstances qu'il n'eut pas lieu d'en douter.

A cette nouvelle, Aladdin demeura immobile comme s'il eust été frappé d'un coup de foudre. Tout autre que luy en eut été acablé. Mais une jalousie secreete l'empescha d'y demeurer longtemps

20 *Les mille & une Nuit,*
temps. Dans le moment il se sou-
vint de la Lampe, qui luy avoit
été si utile jusqu'alors, & sans au-
cun emportement en vaines paro-
les contre le Sultan, contre le
grand Visir, ou contre le fils de
ce Ministre, il dit seulement : ma
mere, le fils du grand Visir, ne
sera peut-estre pas cette nuit, aussi
heureux qu'il se le promet. Pen-
dant que je vais dans ma cham-
bre pour un moment, préparez-
nous à souper.

La mere d'Aladdin comprit
bien que son fils vouloit faire usa-
ge de la Lampe pour empescher,
s'il étoit possible, que le mariage
du fils du grand Visir avec la
Princesse, ne vint jusqu'à la con-
sommation, & elle ne se trompoit
pas. En effet, quand Aladdin fut
dans sa chambre, il prit la Lampe
merveilleuse qu'il y avoit porté,
en l'ostant de devant les yeux de
sa mere, après que l'apparition
du Génie, luy eust fait une si gran-
de

de peur. Il prit, dis-je ; la Lampe, & il la frota au mesme endroit que les autres fois. A l'instant le Génie parut devant luy : *Que veux-tu*, dit-il à Aladdin ; *me voici prest à t'obéir comme ton Esclave, & de tous ceux qui ont la Lampe à la main, moi & les autres Esclaves de la Lampe.* Ecoute, luy dit Aladdin ; tu m'as apporté ju'qu'à présent de quoi me nourrir, quand j'en ay eu besoin. Il s'agit présentement d'une affaire de toute autre importance. J'ay fait demander en mariage au Sultan, la Princesse Badroulboudour, sa fille. Il me l'a promise, & il m'a demandé un délai de trois mois. Au lieu de tenir sa promesse, ce soir avant le terme échu, il la marie au fils du grand Visir : je viens de l'apprendre, & la chose est certaine. Ce que je te demande, c'est que dès que le nouvel Epoux & la nouvelle Epouse, seront couchés, tu les enlevés, & que tu les appor-
tes

22 *Les mille & une Nuit*,
tes icy tous deux , dans leur liēt.
Mon Maistre , reprit le Génie ; je
vais t'obéir. *As-tu autre chose à*
me commander ? Rien autre chose
pour le présent , repartit Aladdin.
En même temps le Génie disparut.

Aladdin revint trouver sa me-
re , il soupa avec elle , avec la mê-
me tranquillité qu'il avoit de coû-
tume. Après le soupé il s'entre-
tint quelque temps avec elle du
mariage de la Princesse , comme
d'une chose qui ne l'embarrassoit
plus. Il retourna à sa chambre , &
il laissa sa mere en liberté de se
coucher. Pour luy il ne se coucha
pas ; mais il attendit le retour du
Génie , & l'exécution du comman-
dement qu'il luy avoit fait.

Pendant ce temps-là tout avoit
été préparé avec bien de la ma-
gnificence dans le Palais du Sul-
tan pour la célébration des nop-
ces de la Princesse , & la soirée se
passa en cérémonies & en réjouis-
sances jusques bien avant dans la
nuit.

nuit. Quand tout fut achevé le fils du grand Visir, au signal que luy fit le Chef des Eunuques de la Princesse, s'échappa adroitement, & cet Officier l'introduisit dans l'appartement de la Princesse son Epouse, jusqu'à la chambre où le liét nuptial étoit préparé. Il se coucha le premier. Peu de temps après, la Sultane accompagnée de ses femmes & de celles de la Princesse sa fille, amena la nouvelle Epouse. Elle faisoit de grandes résistances selon la coutume des nouvelles mariées. La Sultane aida à la deshabiller, la mit dans le liét comme par force, & après l'avoir embrassée en luy souhaitant la bonne nuit, elle se retira avec toutes les femmes, & la dernière qui sortit ferma la porte de la chambre.

A peine la porte de la chambre fut fermée, que le Génie, comme Esclave fidelle de la Lampe, & exact à executer les ordres
de

24 *Les mille & une Nuit*,
de ceux qui l'avoient à la main, sans
donner le temps à l'Epoux de
faire la moindre caresse à son E-
pouse, enleve le lit avec l'Epoux
& l'Epouse, au grand étonnement
de l'un & de l'autre, & en un in-
stant le transporte dans la cham-
bre d'Aladdin, où il le pose.

Aladdin qui attendoit ce mo-
ment avec impatience, ne souffrit
pas que le fils du grand Visir, de-
meurast couché avec la Princesse.
Prend ce nouvel Epoux, dit-il
au Génie ; enferme-le dans le
privé, & revien demain matin
un peu après la pointe du jour.
Le Génie enleva aussi-tost le fils
du grand Visir hors du lit en
chemise, & le transporta dans le
lieu qu'Aladdin luy avoit dit, où
il le laissa après avoir jetté sur luy
un souffle qu'il sentit depuis la
tête jusqu'aux pieds, & qui l'em-
pescha de remuer de la place.

Quelque grande que fust la
passion d'Aladdin pour la Prin-
cesse

cesse Badroulboudour, il ne luy tint pas néanmoins un long discours, lorsqu'il se vit seul avec elle. Ne craignez rien adorable Princesse, luy dit-il d'un air tout passionné, vous estes icy en secreté, & quelque violent que soit l'amour que je ressens pour votre beauté, & pour vos charmes, il ne me fera jamais sortir des bornes du profond respect que je vous dois. Si j'ay été forcé, ajouta-t'il; d'en venir à cette extrémité, ce n'a pas été dans la vûë de vous offenser; mais pour empêcher qu'un injuste rival ne vous possedast, contre la parole donnée par le Sultan votre pere, en ma faveur.

La Princesse qui ne sçavoit rien de ces particularitez, fit fort peu d'attention à tout ce qu'Aladdin luy pust dire. Elle n'étoit nullement en état de luy répondre. La frayeur & l'étonnement où elle étoit d'une aventure si

26 *Les mille & une Nuit,*
surprenante & si peu attendue,
l'avoient mise dans un tel état,
qu'Aladdin n'en püst tirer aucune
parole. Aladdin n'en demeura
pas là, il prit le party de se des-
habiller, & il se coucha à la place
du fils du grand Visir, le dos
tourné du costé de la Princesse,
après avoir eu la précaution de
mettre un sabre entre la Princesse
& luy, pour marquer qu'il méri-
teroit d'en estre puni, s'il atten-
toit à son honneur.

Aladdin content d'avoir ainsi
privé son rival du bonheur dont
il s'étoit flaté de jouir cette nuit-
là, dormit assez tranquillement,
Il n'en fut pas de mesme de la
Princesse Badroulboudour: de sa
vie il ne luy étoit arrivé de passer
une nuit aussi fâcheuse, & aussi des-
agréable que celle-là; & si l'on
vout bien faire réflexion au lieu
& à l'état où le Génie avoit laissé
le fils du grand Visir, on jugera
que ce nouvel Epoux la passa
d'u-

d'une maniere beaucoup plus affligeante.

Le lendemain Aladdin n'eust pas besoin de frotter la Lampe pour appeller le Génie. Il revint à l'heure qu'il luy avoit marqué, & dans le temps qu'il achevoit de s'habiller: *Mi voici*, dit-il à Aladdin; *qu'as-tu à me commander?* Va reprendre, luy dit Aladdin, le fils du grand Visir, où tu l'as mis, vien le remettre dans ce liét, & reporte-le où tu l'as pris dans le Palais du Sultan. Le Génie alla relever le fils du grand Visir de sentinelle, & Aladdin reprenoit son sabre quand il reparut. Il mit le nouvel Epoux près de la Princesse, & en un instant il reporta le liét nuptial dans la mesme chambre du Palais du Sultan d'où il l'avoit apporté. Il faut remarquer qu'en tout cecy le Génie ne fut appercû ni de la Princesse, ni du fils du grand Visir: sa forme hideuse eust été capable

28 *Les mille & une Nuit,*
de les faire mourir de frayeur. Ils n'entendirent mesme rien des discours d'entre Aladdin & luy, & ils ne s'apperçurent que de l'ébranlement du liét, & de leur transport d'un lieu a un autre, & c'étoit bien assez pour leur donner la frayeur qu'il est aisé d'imaginer.

Le Génie ne venoit que de poser le liét nuptial en sa place, quand le Sultan curieux d'apprendre comment la Princesse sa fille avoit passé la premiere nuit de ses nopces, entra dans la chambre pour luy souhaiter le bon jour. Le fils du grand Visir morfondu du froid qu'il avoit souffert toute la nuit, & qui n'avoit pas encore eu le tems de se rechauffer, n'eut pas si-tost entendu qu'on ouvroit la porte, qu'il se leva, & passa dans une Garderobe, où il s'étoit deshablé le soir.

Le Sultan approcha du liét de la Princesse, la baisa entre les deux
yeux,

yeux, selon la coutume, en luy souhaitant le bon jour, & luy demanda en souriant comment elle se trouvoit de la nuit passée. Mais en relevant la teste, & en la regardant avec plus d'attention, il fut extrêmement surpris de la voir dans une grande mélancolie, & qu'elle ne luy marquoit ni par la rougeur qui eust pû luy monter au visage, ni par aucun autre signe, ce qui eust pû satisfaire sa curiosité. Elle luy jetta seulement un regard des plus tristes, d'une maniere qui marquoit une grande affliction, ou un grand mécontentement. Il luy dit encore quelques paroles; mais, comme il vit qu'il n'en pouvoit tirer d'elle, il s'imagina qu'elle le faisoit par pudeur, & il se retira. Il ne laissa pas néanmoins de soupçonner qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans son silence, ce qui l'obligea d'aller sur le champ à l'appartement de la Sul-

30 *Les mille & une Nuit,*
tane, à qui il fit le récit de
l'état où il avoit trouvé la Prin-
cesse, & de la reception qu'elle
luy avoit faite. Sire, luy dit la Sul-
tane; cela ne doit pas surprendre
votre Majesté, il n'y a pas de nou-
velle mariée qui n'ait la mesme
retenuë le lendemain de ses nop-
ces, ce ne sera pas la mesme cho-
se dans deux ou trois jours :
alors elle recevra le Sultan son
pere, comme elle le doit. Je vais
la voir, ajouta-t'elle; & je suis
bien trompée si elle me fait le
mesme accueil.

Quand la Sultane fut habillée,
elle se rendit à l'appartement de
la Princesse, qui n'étoit pas en-
core levée. Elle s'approcha de
son lit, & elle luy donna le bon-
jour en l'embrassant. Mais sa sur-
prise fut des plus grandes non-seu-
lement de ce qu'elle ne luy répon-
doit rien; mais mesme de ce qu'en
la regardant, elle s'apperçut qu'elle
étoit dans un grand abbate-
ment,

ment, qui luy fit juger qu'il luy étoit arrivé quelque chose, qu'elle ne pénétrait pas. Ma fille, luy dit la Sultane; d'où vient que vous répondez si mal aux caresses que je vous fais? Est-ce avec votre mère que vous devez faire toutes ces façons? & doutez-vous que je ne sois pas instruite de ce qui peut arriver dans une pareille circonstance que celle où vous estes? Je veux bien croire que vous n'avez pas cette pensée, il faut donc qu'il vous soit arrivé quelque autre chose: avouez-le-moy franchement, & ne me laissez pas plus long-temps dans une inquiétude qui m'accable.

La Princesse Badroulboudour rompit enfin le silence par un grand soupir. Ah! Madame, & très-honorée mère, s'écria-t'elle; Pardonnez moy, si j'ay manqué au respect que je vous dois. J'ay l'esprit si fortement occupé des choses extraordinaires, qui me

32 *Les mille & une Nuit,*
font arrivées cette nuit, que je
ne suis pas encore bien revenuë de
mon étonnement, ni de mes
frayeurs, & que j'ay mesme de la
peine à me reconnoistre moy-
mesme. Alors, elle luy raconta
avec les couleurs les plus vives, de
quelle maniere un instant après
qu'elle & son Epoux furent cou-
chez, le liët avoit été enlevé, &
transporté en un moment dans une
chambre mal propre, & obscure,
où elle s'étoit veuë seule, & se-
parée de son Epoux, sans sçavoir
ce qu'il étoit devenu, & où elle
avoit vû un jeune homme, lequel
après luy avoir dit quelques pa-
roles que la frayeur l'avoit empê-
chée d'entendre, s'étoit couché
avec elle, à la place de son Epoux,
après avoir mis son sabre entre-
elle & luy, & que le matin, son
Epoux luy avoit été rendu, &
le liët rapporté en sa place en aussi
peu de temps. Tout cela ne ve-
noit que d'estre fait, ajouta-t'elle;
quand

quand le Sultan mon pere , est entré dans ma chambre. J'étois si accablée de tristesse que je n'ay pas eu la force de luy répondre une seule parole. Ainsi je ne doute pas qu'il ne soit indigné de la maniere dont j'ay reçu l'honneur qu'il m'a fait ; mais j'espere qu'il me pardonnera , quand il sçaura ma triste aventure , & l'état pitoyable où je me trouve encore en ce moment.

La Sultane écouta fort tranquillement tout ce que la Princesse voulut bien luy raconter ; mais elle ne voulut pas y ajoûter foy : ma fille, luy dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au Sultan vôtre pere. Gardez vous bien d'en rien dire à personne : on vous prendroit pour une folle , si on vous entendoit parler de la sorte. Madame, reprit la Princesse ; je puis vous assurer que je vous parle de bon sens. Vous pouvez vous en

informer à mon Epoux, il vous dira la mesme chose. Je m'en informeray, repartit la Sultane; mais quand il m'en parleroit comme vous, je n'en serois pas plus persuadée, que je le suis. Levez-vous cependant, & ostez-vous cette imagination de l'esprit. Il seroit beau voir que vous troublassiez par une pareille vision, les festes ordonnées pour vos nocces, & qui doivent se continuer plusieurs jours dans ce Palais, & dans tout le Royaume? N'entendez-vous pas déjà les fanfares, & les concerts de trompettes, de tymbales, & de tambours? Tout cela vous doit inspirer la joye & le plaisir, & vous faire oublier toutes les fantaisies dont vous venez de me parler. En mesme temps la Sultane appella les femmes de la Princesse, & après qu'elle l'eut fait lever, & qu'elle l'eut vu se mettre à sa toilette, elle alla à l'appartement du Sultan. Elle luy
dit,

dit, que quelque fantaisie avoit passé véritablement par la teste de sa fille; mais que ce n'étoit rien. Elle fit appeller le fils du Visir pour sçavoir de luy quelque chose de ce que la Princesse luy avoit dit; mais le fils du Visir qui s'estimoit infiniment honoré de l'alliance du Sultan, avoit pris le parti de dissimuler. Mon gendre, luy dit la Sultane; dites-moy, estes vous dans le mesme entestement que votre Epouse? Madame, reprit le fils du Visir, oserois-je vous demander à quel sujet vous me faites cette demande? Cela suffit, repartit la Sultane, je n'en veux pas sçavoir davantage, vous estes plus sage qu'elle.

Les réjouissances continuerent toute la journée dans le Palais, & la Sultane qui n'abandonna pas la Princesse, n'oublia rien pour luy inspirer la joye, & pour luy faire prendre part aux divertissemens qu'on luy donnoit par différentes

36 *Les mille & une Nuit,*
tortes de spectacles ; mais elle
étoit tellement frappée des idées
de ce qui luy étoit arrivé la nuit ;
qu'il étoit aisé de voir qu'elle en
étoit toute occupée. Le fils du
grand Visir n'étoit pas moins ac-
cablé de la mauvaise nuit, qu'il
avoit passé. Mais son ambition le
fit dissimuler, & à le voir, personne
ne douta qu'il ne fust un Epoux
très-heureux.

Aladdin qui étoit bien informé
de ce qui se passoit au Palais, ne
douta pas que les nouveaux ma-
riez ne dussent coucher encore
ensemble, malgré la fâcheuse avan-
ture qui leur étoit arrivé la nuit
d'auparavant, Aladdin n'avoit
point envie de les laisser en repos,
ainsi dès que la nuit fut un peu
avancée, il eut recours à la Lampe.
Aussi-tost le Génie parut & fit à
Aladdin le mesme compliment
que les autres fois, en luy offrant
son service. Le fils du grand Visir,
& la Princesse Badroulboudour,
luy

luy dit Aladdin ; doivent coucher encore ensemble cette nuit. Va, & du moment qu'ils seront couchés , apporte-moy le liçt icy , comme hier.

Le Génie sertit Aladdin avec autant de fidelité , & d'exactitude , que le jour de devant. Le fils du grand Visir passa la nuit aussi froidement , & aussi desagréablement qu'il avoit déjà fait , & la Princesse eut la mesme mortification , d'avoir Aladdin pour compagnon de sa couche , le sabre posé entre elle & luy. Le Génie , suivant les ordres d'Aladdin , revint le lendemain , remit l'Époux auprès de son Epouse , enleva le liçt avec les nouveaux mariez , & le reporta dans la chambre du Palais où il l'avoit pris.

Le Sultan après la reception que la Princesse Badroulboudour luy avoit fait le jour précédent , inquiet de sçavoir comment elle auroit passé la seconde nuit , & si

38. *Les mille & une Nuits*,
elle luy feroit une reception pa-
reille à celle qu'elle luy avoit déjà
fait, se rendit à la chambre d'aussi
bon matin, pour en estre éclairci.
Le fils du grand Visir, plus hon-
teux & plus mortifié du mauvais
succès de cette dernière nuit, que
de la première, à peine eust en-
tendu venir le Sultan, qu'il se
leva avec précipitation, & se jeta
dans la garde-robe.

Le Sultan s'avança jusqua'au lit
de la Princesse, en luy donnant
le bon jour, & après luy avoir
fait les mêmes caresses que le jour
de devant: Hé bien ma fille, luy
dit-il; êtes vous ce matin d'aussi
mauvaise humeur que vous étiez
hier? me direz-vous comment
vous avez passé la nuit? La Prin-
cesse garda le même silence, &
le Sultan s'apperçut qu'elle avoit
l'esprit beaucoup moins tranquil-
le, & qu'elle étoit plus abbatue
que la première fois. Il ne douta
pas que quelque chose d'extraor-
di-

La Lampe merveilleuse. 79
dinaire ne luy fust arrivé. Alors
irrité du mystere qu'elle luy en
faisoit; ma fille, luy dit-il; tout
en colere, & le sabre à la main
ou vous me direz ce que vous me
cachez, ou je vais vous couper la
tête tout à l'heure.

La Princesse plus effrayée du
ton & de la menace du Sultan
offensé, que de la veüe du sabre
nu, rompit enfin le silence: mon
cher pere, & mon Sultan, s'écria-
t'elle, les larmes aux yeux, je
demande pardon à votre Majesté,
si je l'ay offensé, j'espere de sa
bonté, & de sa clemence, qu'elle
fera succeder la compassion à la
colere, quand je luy auray fait le
recit fidelle du triste & pitoyable
état où je me suis trouvée toute
cette nuit, & toute la nuit passée.

Après ce préambule qui appai-
sa, & qui attendrit un peu le
Sultan, elle luy raconta fidelle-
ment tout ce qui luy étoit arrivé
pendant ces deux fâcheuses nuits,
mais

40 *Les mille & une Nuit,*
mais d'une maniere si touchante
qu'il en fut vivement pénétré de
douleur par l'amour, & par la
tendresse qu'il avoit pour elle.
Elle finit par ces paroles: Si votre
Majesté a le moindre doute sur le
récit que je viens de luy faire,
elle peut s'en informer de l'Èpoux
qu'elle m'a donné, je suis bien
persuadée qu'il rendra à la verité,
le mesme témoignage que je luy
rends.

Le Sultan entra tout de bon
dans la peine extrême, qu'une
avanture aussi surprenante, devoit
avoir causé à la Princesse. Ma
fille, luy dit-il; vous avez grand
tort, de ne vous estre pas expli-
quée à moy dès hier sur une af-
faire aussi étrange que celle que
vous venez de m'apprendre, dans
laquelle je ne prens pas moins
d'interest que vous mesme. Je
ne vous ay pas mariée dans
l'intention de vous rendre mal-
heureuse; mais plustost dans la
vûë

vûë de vous rendre heureuse & contente, & de vous faire jouïr de tout le bonheur que vous meritez, & que vous pouviez esperer avec un Epoux qui m'avoit paru vous convenir. Effacez de votre esprit les idées fâcheuses de tout ce que vous venez de me raconter. Je vais mettre ordre à ce qu'il ne vous arrive pas davantage, des nuits aussi defagreables & aussi peu supportables que celles que vous avez passées.

Dès que le Sultan fut rentré dans son appartement, il envoya appeller son grand Visir: Visir, luy dit-il; avez vous vû votre fils, & ne vous a t'il rien dit? Comme le grand Visir luy eust répondu qu'il ne l'avoit pas vû, le Sultan luy fit le recit de tout ce que la Princesse Badroulboudour venoit de luy raconter. En achevant, je ne doute pas, ajoûta-t'il; que ma fille ne m'ait dit la vérité; je seray bien-aïse néanmoins d'en
avoir

42 *Les mille & une Nuits,*
avoir la confirmation par le témoignage de votre fils: allez, & demandez-luy ce qui en est.

Le grand Visir ne différera pas d'aller joindre son fils. Il luy fit part de ce que le Sultan venoit de luy communiquer, & il luy enjoignit de ne luy point déguiser la vérité, & de luy dire si tout cela étoit vray. Je ne vous la déguiseray pas, mon pere, luy répondit le fils; tout ce que la Princesse a dit au Sultan est vray; mais elle n'a pû luy dire les mauvais traitemens qui m'ont été faits en mon particulier. Les voicy. Depuis mon mariage j'ay passé deux nuits les plus cruelles qu'on puisse imaginer, & je n'ay pas d'expression pour vous décrire au juste, & avec toutes leurs circonstances les maux que j'ay soufferts. Je ne vous parle pas de la frayeur que j'ay eu de me sentir enlever quatre fois dans mon lit, sans voir qui enlevoit le lit, & le transf-

portoit d'un lieu à un autre, & sans pouvoir imaginer comment cela s'est pû faire. Vous jugerez vous mesme de l'état fâcheux où je me suis trouvé lorsque je vous diray que j'ay passé deux nuits debout & nud en chemise dans un espece de privé, étroit, sans avoir la liberté de remuer de la place, où je fus posé, & sans pouvoir faire aucun mouvement, quoi qu'il ne parut devant moy aucun obstacle qui pût vray-semblablement m'en empescher. Après cela il n'est pas besoin de m'étendre plus au long pour vous faire le détail de mes souffrances. Je ne vous cacheray pas que cela ne m'a point empesché d'avoir pour la Princesse mon Epouse tous les sentimens d'amour, de respect & de reconnoissance qu'elle mérite, mais je vous avouë de bonne foy qu'avec tout l'honneur, & tout l'éclat qui réjaillit sur moy d'avoir épousé la fille de mon Souverain, j'ai

44 *Les mille & une Nuit,*
j'aimerois mieux mourir que de
vivre plus long-temps dans une si
haute alliance, s'il faut essuyer
des traitemens aussi desagréables
que ceux que j'ay déjà soufferts.
Je ne doute point que la Prin-
cesse ne soit dans les mesmes sen-
timens que moy, & elle convien-
dra aisément que notre séparation
n'est pas moins nécessaire pour
son repos, que pour le mien. Ainsi
mon pere, je vous supplie par la
mesme tendresse qui vous a porté à
me procurer un si grand honneur,
de faire agréer au Sultan que no-
tre mariage soit déclaré nul.

Quelque grande que fust l'am-
bition du grand Visir de voir son
fils gendre du Sultan; la ferme
résolution néanmoins où il le vit
de se séparer de la Princesse, fit
qu'il ne jugea pas à propos de luy
proposer d'avoir encore patience
au moins quelques jours pour
éprouver si cette traverse ne fini-
roit point. Il le laissa, & il revint

ren-

rendre réponse au Sultan, à qui il avoua de bonne foi que la chose n'étoit que trop vraie, après ce qu'il venoit d'apprendre de son fils. Sans attendre mesme, que le Sultan luy parlaft de rompre le mariage, à quoy il voyoit bien qu'il n'étoit que trop disposé, il le supplia de permettre que son fils se retirast du Palais, & qu'il retournast auprès de luy, en prenant pour prétexte qu'il n'étoit pas juste, que la Princesse fust exposée un moment davantage, à une persécution si terrible pour l'amour de son fils.

Le grand Visir n'eust pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit. Dès ce moment le Sultan qui avoit déjà résolu la chose, donna ses ordres pour faire cesser les réjouissances dans son Palais, & dans la Ville; & mesme dans toute l'étendue de son Royaume, où il fit expédier des ordres contraires aux premiers; & en très
peu

46 *Les mille & une Nuits*,
peu de temps, toutes les marques
de joye & de réjouïssances pu-
bliques cesserent dans toute la
Ville, & dans le Royaume.

Ce changement subit, & si peu
attendu donna occasion à bien
des raisonnemens differens. On se
demandoit les uns aux autres,
d'où pouvoit venir ce contre-
temps, & l'on n'en disoit autre
chose, sinon qu'on avoit veu le
grand Visir sortir du Palais, &
se retirer chez luy accompagné
de son fils, l'un & l'autre avec
un air fort triste. Il n'y avoit
qu'Aladdin qui en sçavoit le se-
cret, & qui se réjouïssoit en luy-
mesme, de l'heureux succès, que
l'usage de la Lampe, luy procu-
roit. Ainsi, comme il eust appris
avec certitude, que son rival avoit
abandonné le Palais; & que le
mariage entre la Princesse & lui,
étoit rompu absolument, il n'eut
pas besoin de froter la Lampe
davantage, & d'appeller le Génie
pour

pour empêcher qu'il ne se consommât. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ni le Sultan, ni le grand Visir, qui avoient oublié Aladdin, & la demande qu'il avoit fait faire, n'eurent pas la moindre pensée, qu'il pût avoir part à l'enchantement qui venoit de causer la dissolution du mariage de la Princesse.

Aladdin cependant, laissa écouler les trois mois que le Sultan avoit marquez pour le mariage d'entre la Princesse Badroulboudour & luy. Il en avoit compté tous les jours, avec grand soin, & quand ils furent achevez, dès le lendemain, il ne manqua pas d'envoyer sa mere au Palais, pour faire souvenir le Sultan de sa parole.

La mere d'Aladin alla au Palais, comme son fils lui avoit dit, & elle se présenta à l'entrée du Divan, au mesme endroit qu'au paravant. Le Sultan n'eut pas plutôt jetté la vûë sur elle, qu'il la

re-

48 *Les mille & une Nuit,*
reconnut, & se souvint en mesme
temps de la demande qu'elle luy
avoit faite, & du temps auquel il
l'avoit remis. Le grand Visir luy
faisoit alors le rapport d'une af-
faire; Visir, luy dit le Sultan en
l'interrompant; j'apperçois la bon-
ne femme, qui nous fit un si beau
présent il y a quelques mois: Fai-
tes-la venir, vous reprendrez vo-
tre rapport, quand je l'auray
écouté. Le grand Visir en jettant
les yeux du costé de l'entrée du
Divan, apperçut aussi la mere
d'Aladdin. Aussi-tost il appella le
Chef des Huissiers, & en la luy
montrant, il luy donna ordre de
la faire avancer.

La mere d'Aladdin s'avança jus-
qu'au pied du Trône, où elle se
prosterna selon la coûtume. Après
qu'elle se fust relevée, le Sultan
luy demanda ce qu'elle souhaitoit.
Sire, luy répondit-elle, je me pré-
sente encore devant le Trône de V.
Majesté, pour luy représenter, au
nom

nom



nom d'Aladdin, mon fils, que les trois mois, après lesquels elle l'a remis sur la demande que j'ay eu l'honneur de luy faire, sont expirez, & la supplier de vouloir bien s'en souvenir.

Le Sultan en prenant un délai de trois mois pour répondre à la demande de cette bonne femme la premiere fois qu'il l'avoit vûë, avoit crû qu'il n'entendroie plus parler d'un mariage, qu'il regardoit comme peu convenable à la Princesse sa fille, à regarder seulement la bassesse, & la pauvreté de la mere d'Aladdin, qui paroissoit devant luy dans un habillement fort commun. La sommation cependant qu'elle venoit de luy faire de tenir sa parole, luy parut embarrassante. Il ne jugea pas à propos de luy répondre sur le champ. Il consulta son grand Visir, & il luy marqua la repugnance qu'il avoit à conclurre le mariage de la Princesse avec un inconnu, dont il

50 *Les mille & une Nuit,*
supposoit que la fortune devoit
estre beaucoup au dessous de la
plus médiocre.

Le grand Vifir n'hésita pas à
s'expliquer au Sultan sur ce qu'il
en pensoit : Sire, luy dit-il ; il me
semble qu'il y a un moyen im-
manquable pour éluder un ma-
riage si disproportionné, sans qu'Al-
laddin, quand mesme il seroit
connu de votre Majesté ; puisse
s'en plaindre, c'est de mettre la
Princesse à un si haut prix, que les
richesses, telles qu'elles puissent
estre, ne puissent y fournir. Ce
sera le moyen de le faire désister
d'une poursuite si hardie, pour ne
pas dire si téméraire, à laquelle
sans doute, il n'a pas bien pensé,
avant de s'y engager.

Le Sultan approuva le conseil
du grand Vifir. Il se retourna du
costé de la mère d'Aladdin, &
après quelques momens de réflé-
xion : ma bonne femme, luy dit-il ;
les Sultans doivent tenir leur pa-
role ;

role; je suis prest de tenir la mienne, & de rendre votre fils heüteux par le mariage de la Princesse ma fille. Mais, comme je ne puis la marier, que je ne scache l'avantage qu'elle y trouvera, vous direz à votre fils, que j'accompliray ma parole, dès qu'il m'aura envoyé quarante grands bassins d'or massif, pleins à comble, des mesmes choses que vous m'avez déjà présentées de sa part, portez par un pareil nombre d'Esclaves noirs, qui seront conduits par quarante autres Esclaves blancs, jeunes, bienfaits, & de belle taille, & tous habillez très-magnifiquement. Voilà les conditions auxquelles je suis prest de luy donner la Princesse ma fille. Allez bonne femme, j'attendray que vous m'apportiez la réponse.

La mère d'Aladdin se prosterna encore devant le Trône du Sultan, & elle se retira. Dans le chemin, elle rioit en elle-mesme de la folle imagination de son fils.

52 *Les mille & une Nuit,*
vraiment, disoit-elle; où trouve-
ra-t'il tant de bassins d'or; & une
si grande quantité de ces verres
colorez pour les remplir? retour-
nera-t'il dans le souterrain dont
l'entrée est bouchée, pour en cueil-
lir aux arbres? Et tous ces Escla-
ves tournez comme le Sultan les
demande, où les prendra-t'il? le
Vizir bien éloigné de sa préten-
tion: & je croy qu'il ne sera gue-
res content de mon Ambassade.
Quand elle fut rentrée chez elle,
l'esprit rempli de toutes ces pen-
sées, qui luy faisoient croire qu'A-
laddin n'avoit plus rien à esperer:
mon fils, luy dit-elle; je vous
conseille de ne plus penser au ma-
riage de la Princesse Badroulbou-
dour. Le Sultan, à la vérité, m'a
reçu avec beaucoup de bonté, &
je crois qu'il étoit bien intention-
né pour vous; mais le grand Vizir,
si je ne me trompe, luy a fait chan-
ger de sentiment, & vous pouvez
se présumer comme moy, sur ce
que

que vous allez entendre. Après avoir représenté à sa Majesté, que les trois mois étoient expirez, & que je le priois de votre part de se souvenir de sa promesse, je remarquay qu'il ne me fist la réponse que je vais vous dire, qu'après avoir parlé bas quelque temps avec le grand Visir. La mere d'Aladdin fit un récit très-exact à son fils de tout ce que le Sultan luy avoit dit, & des conditions auxquelles il consentiroit au mariage de la Princesse sa fille avec luy. En finissant, mon fils, luy dit-elle, il attend votre réponse; mais entre nous, continua-t'elle en souriant; je crois qu'il l'attendra long-temps.

Pas si long-temps que vous croiriez bien, ma mere, reprit Aladdin; & le Sultan se trompe luy-mesme, s'il a crû par ses demandes exorbitantes me mettre hors d'état de songer à la Princesse Badroulboudour. Je m'attendois

54 *Les mille & une Nuit,*

à d'autres difficultez insurmontables, ou qu'il mettroit mon incomparable Princesse à un prix beaucoup plus haut. Mais à présent je suis content, & ce qu'il me demande est peu de chose en comparaison de ce que je serois en état de luy donner pour en obtenir la possession. Pendant que je vais songer à le satisfaire, allez nous chercher de quoy dîner, & laissez-moy faire.

Dès que la mere d'Aladdin fust sortie pour aller à la provision, Aladdin prit la Lampe, & il la frota. Dans l'instant, le Génie se presenta devant luy, & dans les mêmes termes que nous avons déjà rapporté, il luy demanda ce qu'il avoit à luy commander, en marquant qu'il étoit prest à le servir. Aladdin luy dit : le Sultan me donne la Princesse sa fille en mariage ; mais auparavant, il me demande, quarante grands bassins d'or massif, & bien pesans, pleins à com-
ble

ble des fruits du jardin, où j'ay pris la Lampe, dont tu es Esclave. Il exige aussi de moy, que ces quarante bassins d'or soient portez par autant d'Esclaves noirs, précédéz par quarante Esclaves blancs, jeunes, bienfaits, de belle taille, & habillez très-riche-ment. Va, & amene moy ce présent au plutoft, afin que je l'envoye au Sultan, avant qu'il leve la séance du Divan. Le Génie luy dit que son commandement alloit estre executé incessamment, & il disparut.

Très-peu de temps après, le Génie se fit revoir accompagné des quarante Esclaves noirs, chacun chargé d'un bassin d'or massif du poids de vingt marcs, sur la teste, plein de perles, de diamans, de rubis, & d'émeraudes les mieux choisies, mesmes pour la beauté & pour la grosseur, que celles qui avoient déjà été présentées au Sultan. Chaque bas-

56 *Les mille & une Nuit*,
lin étoit couvert d'une toile d'ar-
gent à fleurons d'or. - Tous ces
Esclaves tant noirs que blancs,
avec les plats d'or occupoient
presque toute la maison, qui étoit
assez mediocre, avec une petite
court sur le devant, & un petit
jardin sur le derriere. Le Génie
demanda à Aladdin s'il étoit con-
tent, & s'il avoit encore quelque
autre commandement à luy faire,
Aladdin luy dit qu'il ne luy de-
mandoit rien davantage, & il dis-
parut aussi-tost.

La mere d'Aladdin revint du
marché, & en entrant elle fut
dans une grande surprise de voir
tant de monde, & tant de riches-
ses. Quand elle se fut déchargée
des provisions qu'elle apportoit,
elle voulut oster le voile qui luy
couvroit le visage; mais Aladdin
l'en empescha: ma mere, dit-il;
il n'y a pas de temps à perdre,
avant que le Sultan acheve de
tenir le Diyan, il est important
que

que vous retourniez au Palais, & que vous y conduisiez incessamment, le présent, & la dot de la Princesse Badroulboudour qu'il m'a demandé, afin qu'il juge par ma diligence, & par mon exactitude du zele ardent & sincere, que j'ay de me procurer l'honneur d'entrer dans son alliance.

Sans attendre la réponse de sa mere, Aladdin ouvrit la porte sur la rue, & il fit défiler successivement tous ces Esclaves, en faisant toujours marcher un Esclave blanc, suivi d'un Esclave noir, chargé d'un bassin d'or sur la teste, & ainsi jusqu'au dernier. Et après que sa mere fut sortie en suivant le dernier Esclave noir, il ferma la porte, & il demeura tranquillement dans sa chambre, avec l'espérance que le Sultan, après ce présent, tel qu'il l'avoit demandé, voudroit bien le recevoir enfin pour son gendre.

Le premier Esclave blanc, qui

58 *Les mille & une Nuit,*

étoit sorti de la maison d'Aladdin avoit fait arrester tous les passans qui l'apperçurent, & avant que les quatre-vingts Esclaves entre-
melez de blancs, & de noirs, eussent achevé de sortir, la ruë se trouva pleine d'une grande foule de peuple, qui accouroit de toute part, pour voir un spectacle si magnifique & si extraordinaire. L'habillement de chaque Esclave étoit si riche en étofe & en pierreries, que les meilleurs connoisseurs ne crurent pas se tromper, en faisant monter chaque habit à plus d'un million. La grande propreté, l'ajustement bien entendu de chaque habillement, la bonne grace, le bel air, la taille uniforme & avantageuse de chaque Esclave: leur marche grave à une distance égale les uns des autres, avec l'éclat des pierreries d'une grosseur excessive, enchassées autour de leurs ceintures d'or massif dans une belle symmetrie, & les

les enseignes aussi de pierreries, attachées à leurs bonnets, qui étoient d'un goût tout particulier, mirent toute cette foule de spectateurs, dans une admiration si grande, qu'ils ne pouvoient se lasser de les regarder, & de les conduire des yeux aussi loin qu'il leur étoit possible. Mais les rues étoient tellement bordées de peuple, que chacun étoit contraint de rester dans la place, où il se trouvoit.

Comme il falloit passer par plusieurs rues pour arriver au Palais, cela fit qu'une bonne partie de la Ville, gens de toute sorte d'états & de condition, furent témoins d'une pompe si ravissante. Le premier des quatre-vingts Esclaves arriva à la porte de la première court du Palais, & les Portiers qui s'étoient mis en haye dès qu'ils s'étoient apperçû que cette file merveilleuse approchoit, le prirent pour un Roy tant il étoit riche-

ment, & magnifiquement habillé, ils s'avancèrent pour luy baïser le bas de la robe. Mais l'Esclave instruit par le Génie les arresta, & il leur dit gravement: Nous ne sommes que des Esclaves, notre Maître paroïtra quand il en sera temps.

Le premier Esclave suivi de tous les autres, avança jusqu'à la seconde court, qui étoit très-spacieuse, & où la maison du Sultan étoit rangée pendant la séance du Divan. Les Officiers à la teste de chaque troupe étoient d'une grande magnificence, mais elle fut effacée à la présence des quatre-vingts Esclaves porteurs du présent d'Aladdin, & qui en faisoient eux-mêmes partie. Rien ne parut si beau, ni si éclatant dans toute la maison du Sultan, & tout le brillant des Seigneurs de la Cour qui l'environnoient n'étoit rien en comparaison de ce qui se présentoit alors à la vûe.

Comme le Sultan avoit été averti de la marche & de l'arrivée de ces Esclaves , il avoit donné ses ordres pour les faire entrer. Ainsi, dès qu'ils se présentèrent, ils trouverent l'entrée du Divan libre, & ils y entreferent dans un bel ordre, une partie à droit, & l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrez & qu'ils eurent formé un grand demy cercle devant le Thrône du Sultan, les Esclaves noirs poserent chacun le bassin qu'ils portoient sur le tapis de pied. Ils se prosternerent tous ensemble en frapant du front contre le tapis. Les Esclaves blancs firent la mesme chose en mesme temps. Ils se releverent tous, & les noirs en le faisant, découvrirent adroitement les bassins qui étoient devant eux, & tous demeurerent debout les mains croisées sur la poitrine avec une grande modestie.

La mere d'Aladdin, qui cepend-

dant s'étoit avancée jusqu'au pied du Thrône, dit au Sultan après s'estre prosternée: Sire, Aladdin mon fils n'ignore pas que ce présent qu'il envoie à votre Majesté, ne soit beaucoup au dessous de ce que mérite la Princesse Badroulboudour. Il espere néanmoins, que votre Majesté l'aura pour agréable, & qu'elle voudra bien le faire agréer aussi à la Princesse, avec d'autant plus de confiance qu'il a tâché de se conformer à la condition qu'il luy a plû de luy imposer.

Le Sultan n'étoit pas en état de faire attention au compliment de la mere d'Aladdin. Le premier coup d'œil jetté sur les quarante bassins d'or, pleins à comble, des joyaux les plus brillans, les plus éclatans, les plus précieux, que l'on eust jamais vû au monde, & les quatre-vingts Esclaves, qui paroissoient autant de Rois tant par leur bonne mine, que par la richesse,

cheste, & la magnificence surprenante de leur habillement l'avoit frappé d'une maniere qu'il ne pouvoit revenir de son admiration. Au lieu de répondre au compliment de la mere d'Aladdin, il s'adressa au grand Visir, qui ne pouvoit comprendre luy-mesme, d'où une si grande profusion de richesses pouvoit estre venue: Eh bien, Visir, dit-il publiquement; que pensez-vous de celui, quel qu'il puisse estre, qui m'envoie un présent si riche & si extraordinaire, & que ni moy, ni vous, ne connoissons pas? Le croyez-vous indigne d'épouser la Princesse Badroulboudour, ma fille?

Quelque jalousie, & quelque douleur qu'eust le grand Visir, de voir qu'un inconnu alloit devenir le gendre du Sultan préférablement à son fils, il n'osa néanmoins dissimuler son sentiment. Il étoit trop visible que le présent d'Aladdin, étoit plus que suffisant
pour

64 *Les mille Et une Nuit,*
pour mériter qu'il fust reçu dans
une si haute alliance. Il répondit
donc au Sultan, & en entrant
dans son sentiment : Sire, dit-
il, bien loin d'avoir la pensée, que
celuy qui fait à votre Majesté, un
présent si digne d'elle, soit in-
digne de l'honneur qu'elle veut
luy faire, j'oserois dire qu'il me-
riteroit davantage, si je n'étois
persuadé qu'il n'y a pas de tré-
sor au monde, assez riche, pour
estre mis dans la balance, avec la
Princesse fille de votre Majesté.
Les Seigneurs de la Cour, qui
étoient de la séance du Conseil,
témoignerent par leurs applaudis-
semens, que leurs avis n'étoient
pas differens de celuy du grand
Visir.

Le Sultan ne difera plus, il ne
pensa pas mesme à s'informer si
Aladdin avoit les autres qualitez
convenables à celuy qui pouvoit
aspirer à devenir son gendre. La
seule veuë de tant de richesses
im-

immenses & la diligence avec laquelle Aladdin venoit de satisfaire à sa demande , sans avoir formé la moindre difficulté , sur des conditions aussi exorbitantes que celles qu'il luy avoit imposées , luy persuaderent aisément qu'il ne luy manquoit rien de tout ce qui pouvoit le rendre accompli , & tel qu'il le desiroit. Ainsi , pour renvoyer la mere d'Aladdin , avec la satisfaction qu'elle pouvoit desirer , il luy dit : bonne femme , allez dire à votre fils , que je l'attens , pour le recevoir à bras ouverts , & pour l'embrasser , & que plus il fera de diligence pour venir recevoir de ma main le don que je luy fais de la Princesse ma fille , plus il me fera de plaisir.

Dès que la mere d'Aladdin se fut retirée avec la joye dont une femme de sa condition peut estre capable en voyant son fils parvenu à une si haute élévation con-
tre

88 *Les mille & une Nait,*
tre son attente, le Sultan mit fin
à l'audience de ce jour. Et en se
levant de son Thrône, il ordonna
que les Eunuques attachés au ser-
vice de la Princesse, vinssent en-
lever les bassins pour les porter à
l'appartement de leur Maistresse,
où il se rendit pour les examiner
avec elle à loisir, & cet ordre
fut executé sur le champ, par les
soins du Chef des Eunuques.

Les quatre-vingts Esclaves
blancs & noirs, ne furent pas ou-
bliez: on les fit entrer dans l'in-
térieur du Palais, & quelque
temps après le Sultan, qui venoit
de parler de leur magnificence à
la Princesse Badroulboudour,
commanda qu'on les fist venir
devant l'appartement, afin qu'elle
les considerast au travers des ja-
lousies, & qu'elle connût que bien
loin d'avoir rien exaggeré dans
le récit qu'il venoit de luy faire,
il luy en avoit dit beaucoup moins
de ce qui en étoit.

La mere d'Aladdin cependant arriva chez elle, avec un air qui marquoit par avance, la bonne nouvelle qu'elle apportoit à son fils: mon fils, luy dit-elle, vous avez tout sujet d'estre content: vous estes arrivé à l'accomplissement de vos souhaits contre mon attente, & vous sçavez ce que je vous en avois dit. Afin de ne vous pas tenir trop long-temps, en suspens, le Sultan, avec l'applaudissement de toute sa Cour, a déclaré que vous estes digne de posseder la Princesse Badroulboudour. Il vous attend pour vous embrasser, & pour conclure votre mariage. C'est à vous de songer aux préparatifs pour cette entre-veuë, afin qu'elle réponde à la haute opinion qu'il a conçu de votre personne. Mais après ce que j'ay veu des merveilles que vous sçavez faire, je suis persuadée que rien n'y manquera. Je ne dois pas oublier de vous dire

en-

68 *Les mille & une Nuit,*
encore que le Sultan vous attend
avec impatience : ainsi ne perdez
pas de temps à vous rendre au-
près de luy.

Aladdin charmé de cette nou-
velle & tout plein de l'objet qui
l'avoit enchanté, dit peu de pa-
roles à sa mere, & se retira dans
sa chambre. Là après avoir pris
la Lampe, qui luy avoit été si
officieuse jusqu'alors, en tous ses
besoins, & en tout ce qu'il avoit
souhaité, il ne l'eust pas plustost
froté, que le Génie continua de
marquer son obéissance en paroît-
sant d'abord sans se faire atten-
dre : Génie, luy dit Aladdin, je
t'ay appelé pour me faire pren-
dre le bain tout à l'heure, &
quand je l'auray pris, je veux que
tu me tiennes prest un habillement
le plus riche, & le plus magnifi-
que, que jamais Monarque ait
porté. Il eut à peine achevé de
parler, que le Génie en le ren-
dant invisible comme luy, l'en-
leva,

leva , & le transporta dans un bain tout de marbre le plus fin , & de différentes couleurs , les plus belles & les plus diversifiées. Sans voir qui le servoit , il fut deshabillé dans un salon spacieux & d'une grande propreté. Du salon on le fit entrer dans le bain , qui étoit d'une chaleur modérée , & là il fut froté , & lavé avec plusieurs sortes d'eaux de senteur. Après l'avoir fait passer par tous les degrez de chaleur selon les différentes pieces du bain , il en sortit , mais tout autre que quand il y étoit entré. Son tein se trouva frais , blanc , vermeil , & son corps beaucoup plus léger & plus dispos. Il rentra dans le salon & il ne trouva plus l'habit qu'il y avoit laissé. Le Génie avoit eu soin de mettre en sa place celui qu'il luy avoit demandé. Aladdin fut surpris en voyant la magnificence de l'habit qu'on luy avoit substitué. Il s'habilla avec l'aide du Génie , en admirant chaque

70 *Les mille & une Nuit,*
que piece à mesure qu'il la pre-
doit, tant belles étoient toutes
au delà de ce qu'il auroit pû s'i-
maginer. Quand il eust achevé,
le Génie le rapporta chez luy,
dans la mesme chambre où il l'a-
vois pris. Alors il luy demanda,
s'il avoit autre chose à luy com-
mander. Oüy, répondit Aladdin;
j'attens de toy, que tu m'amenes
au plustost un cheval, qui surpasse
en beauté & en bonté, le cheval
le plus estimé qui soit dans l'é-
curie du Sultan, dont la housse,
la selle, la bride, & tout le har-
nois, vaille plus d'un million. Je
demande aussi que tu me fasses
venir en mesme temps, vingt Es-
claves, habillez aussi richement &
aussi lestement, que ceux, qui ont
apporté le présent, pour marcher
à mes costez & à ma suite en trou-
pe; & vingt autres semblables
pour marcher devant moy en
deux files. Fais venir aussi à ma
mere, six femmes Esclaves pour
la

la servir, chacune habillée aussi richement au moins, que les femmes Esclaves de la Princesse Badroulboudour, & chargées chacune d'un habit complet, aussi magnifique, & aussi pompeux que pour la Sultane. J'ay besoin aussi de dix mille pieces d'or en dix bourses. Voila, ajouta t'il, ce que j'avois à te commander: Va, & fais diligence.

Dès qu'Aladdin eut achevé de donner ces ordres au Génie, le Génie disparut, & bien-tost après il se fit revoir avec le cheval, avec les quarante Esclaves, dont dix portoient chacun une bourse de mille pieces d'or, & avec six femmes Esclaves, chargées sur la teste, chacune d'un habit différent pour la mere d'Aladdin, enveloppé dans une toile d'argent, & le Génie présenta le tout à Aladdin.

Des dix bourses, Aladdin n'en prit que quatre, qu'il donna à sa
merc,

72 *Les mille & une Nuit,*
mere, en luy disant, que c'étoit
pour s'en servir dans ses besoins.
Il laissa les six autres entre les
mains des Esclaves qui les por-
toient, avec ordre de les garder,
& de les jeter au peuple par
poignées, en passant par les rues,
dans la marche qu'ils devoient
faire pour se rendre au Palais du
Sultan. Il ordonna aussi qu'ils mar-
cheroient devant luy avec les au-
tres, trois à droit & trois à gauche.
Il présenta enfin à sa mere les six
femmes Esclaves, en luy disant
qu'elles étoient à elle, & qu'elle
pouvoit s'en servir comme leur
Maistresse, & que les habits qu'el-
les avoient apporté, étoient pour
son usage.

Quand Aladdin eut disposé tou-
tes ses affaires, il dit au Génie
en le congédiant, qu'il l'appel-
leroit quand il auroit besoin de
son service, & le Génie disparut
aussi-tost. Alors Aladdin ne songea
plus qu'à répondre au plutôt au
desir

desir que le Sultan avoit témoigné de le voir. Il dépêcha au Palais un des quarante Esclaves, je ne diray pas le mieux fait, ils l'étoient tous également, avec ordre de s'adresser au Chef des Huissiers, & de luy demander quand il pourroit avoir l'honneur d'aller se jeter aux pieds du Sultan. L'Esclave ne fut pas longtemps à s'acquitter de son message, il apporta pour réponse que le Sultan l'attendoit avec impatience.

Aladdin ne différa pas de monter à cheval, & de se mettre en marche dans l'ordre que nous avons marqué. Quoique jamais il n'eust monté à cheval, il y parut néanmoins pour la première fois, avec tant de bonne grace, que le cavalier le plus expérimenté, ne l'eust pas pris pour un novice. Les rues par où il passa furent remplies presque en un moment, d'une foule innombrable de peup-

74 *Les mille & une Nuit*,
ple qui faisoit retentir l'air d'ac-
clamations, de cris d'admiration,
& de bénédictions, chaque fois
particulièrement, que les six Es-
claves qui avoient les bourses, fai-
soient voler des poignées des pie-
ces d'or en l'air, à droit & à gau-
che. Ces acclamations néanmoins,
ne venoient pas de la part de
ceux qui se pouffoient, & qui se
baïffoient pour amasser de ces
pieces; mais de ceux, qui d'un
rang au dessus du menu peuple,
ne pouvoient s'empêcher de don-
ner publiquement à la libéralité
d'Aladdin, les louanges qu'elle
meritoit. Non-seulement ceux
qui se souvenoient de l'avoir vû
jouer dans les rues dans un âge
déjà avancé, comme un vaga-
bond, ne le reconnoissoient plus;
ceux mesme qui l'avoient vû, il
n'y avoit pas long-temps, avoient
de la peine à le remettre, tant il
avoit les traits changez. Cela ve-
noit de ce que la Lampe avoit
cette

cette propriété de procurer par degrez à ceux qui la possédoient, les perfections convenables à l'état auquel ils parvenoient par le bon usage qu'ils en faisoient. On fit alors, beaucoup plus d'attention à la personne d'Aladdin, qu'à la pompe qui l'accompagnoit, que la plupart avoient déjà remarqué le mesme jour dans la marche des Esclaves qui avoient porté ou accompagné le présent. Le cheval neanmoins, fut admiré par les bons connoisseurs, qui sçurent en distinguer la beauté, sans se laisser éblouir, ni par la richesse, ni par le brillant des diamans, & des autres pierreries dont il étoit couvert. Comme le bruit s'étoit répandu que le Sultan luy donnoit la Princesse Badroulboudour en mariage, personne, sans avoir égard à sa naissance, ne porta envie à sa fortune, ni à son élévation, tant il en parut digne.

Aladdin arriva au Palais, où

76 *Les mille & une Nuit,*
tout étoit disposé pour l'y recevoir. Quand il fut à la seconde porte, il voulut mettre pied à terre, pour se conformer à l'usage observé par le grand Visir, par les Généraux d'Armées, & les Gouverneurs de Provinces du premier rang, mais le Chef des Huissiers qui l'y attendoit par ordre du Sultan, l'en empêcha, & l'accompagna jusques près de la salle du Conseil, ou de l'Audience, où il l'aida à descendre de cheval, quoy qu'Aladdin s'y opposât fortement, & ne le voulût pas souffrir; mais il n'en fut pas le maître. Cependant, les Huissiers faisoient une double haye à l'entrée de la salle. Leur Chef mit Aladdin à sa droite, & après l'avoir fait passer au milieu, il le conduisit jusqu'au Trône du Sultan.

Dès que le Sultan eut apperçû Aladdin, il ne fut pas moins étonné de le voir vestu plus richement,
&

& plus magnifiquement qu'il ne l'avoit jamais été luy-mefme, que furpris contre fon attente, de fa bonne mine, de fa belle taille, & d'un certain air de grandeur, fort éloigné de l'état de bafefle dans lequel fa mere avoit paru devant luy. Son étonnement & fa furprife néanmoins, ne l'empêcherent pas de fe lever, & de descendre deux ou trois marches de fon Trône, affez promptement pour empêcher Aladdin de fe jettet à fes pieds, & pour l'embrasser avec une demonftration pleine d'amitié. Après cette civilité, Aladdin voulut encore fe jettet aux pieds du Sultan; mais le Sultan le retint par la main, & l'obligea de monter, & de s'afleoir entre le Vifir, & luy.

Alors, Aladdin prit la parole: Sire, dit-il; je reçois les honneurs que votre Majesté me fait; parce qu'elle a la bonté, & qu'il luy plaift de me les faire. Mais elle me permettra de luy dire que je

n'ay point oublié que je suis né son Esclave, que je connois la grandeur de sa puissance, & que je n'ignore pas combien ma naissance me met au dessous de la splendeur, & de l'éclat du rang suprême où elle est élevée. S'il y a quelque'endroit, continua-t'il, par où je puisse avoir mérité un accueil si favorable, j'avoué que je ne le dois qu'à la hardiesse, qu'un pur hazard m'a fait naître, d'élever mes yeux, mes pensées & mes desirs, jusqu'à la divine Princesse qui fait l'objet de mes souhaits. Je demande pardon à votre Majesté de ma témérité. Mais, je ne puis dissimuler que je mourrois de douleur, si je perdois l'espérance d'en voir l'accomplissement.

Mon fils, répondit le Sultan en l'embrassant une seconde fois, vous me feriez tort de douter un seul moment, de la sincérité de ma parole. Votre vie m'est trop chere

chere deormais, pour ne vous la pas conserver, en vous présentant le remede, qui est en ma disposition. Je prefere le plaisir de vous voir, & de vous entendre, à tous mes trésors joints avec les vôtres.

En achevant ces paroles, le Sultan fit un signal, & aussi-tost on entendit l'air retentir du son des trompettes, des haut-bois, & des tymbales, & en mesme temps le Sultan conduisit Aladdin dans un magnifique fallon, où on servit un superbe festin. Le Sultan mangea seul avec Aladdin. Le grand Vifir, & les Seigneurs de la Cour, chacun selon leur dignité, & selon leur rang, les accompagnerent pendant le repas. Le Sultan, qui avoit toujours les yeux sur Aladdin, tant il prenoit plaisir à le voir, fit tomber le discours sur plusieurs sujets differents. Dans la conversation qu'ils eurent ensemble pendant le repas, & sur

80 *Les mille & une Nuit,*
quelque matiere, qu'il le mist, il parla avec tant de connoissance, & de sagesse, qu'il acheva de confirmer le Sultan dans la bonne opinion qu'il avoit conçu de luy d'abord.

Le repas achevé, le Sultan fit appeller le premier Juge de la capitale, & il luy commanda de dresser & de mettre au net sur le champ, le Contract de mariage de la Princesse Badroulboudour sa fille & d'Aladdin. Pendant ce temps-là, le Sultan s'entretint avec Aladdin de plusieurs choses indifferentes, en présence du grand Visir, & des Seigneurs de la Cour, qui admirerent la solidité de son esprit, & la grande facilité qu'il avoit de parler & de s'énoncer, & les pensées fines & délicates, dont il assaisonna son discours.

Quand le Juge eust achevé le Contract dans toutes les formes requises, le Sultan demanda à Aladdin, s'il vouloit rester dans
le

le Palais, pour terminer les cérémonies du mariage le mesme jour. Sire, répondit Aladdin; quelque impatience que j'aye, de jouir pleinement des bontez de votre Majesté, je la supplie de vouloir bien permettre que je les differe, jusqu'à ce que j'aye fait bastir un Palais pour y recevoir la Princesse selon son mérite, & sa dignité. Je la prie pour cet effet, de m'accorder une place convenable devant le sien, afin que je sois plus à portée de luy faire ma Cour. Je n'oublierai rien pour faire en sorte qu'il soit achevé avec toute la diligence possible. Mon fils, luy dit le Sultan; prenez tout le terrain que vous jugerez à propos. Le vuide est trop grand devant mon Palais, & j'avois déjà songé moy-mesme à le remplir. Mais, souvenez-vous que je ne puis assez tost vous voir uni avec ma fille, pour mettre le comble à ma joye. En achevant ces paroles, il em-

82 *Les mille Et une Nuit*,
brassa encore Aladdin, qui prit
congé du Sultan avec la mesme
politesse que s'il eust été élevé,
& qu'il eust toujourns vécu à la
Cour.

Aladdin remonta à cheval, &
il retourna chez luy dans le mé-
me ordre qu'il étoit venu, au
travers de la mesme foule, & aux
acclamations du peuple qui luy
souhaitoit toute sorte de bonheur
& de prospérité. Dès qu'il fust
rentré & qu'il eust mis pied à
terre, il se retira dans sa cham-
bre en particulier, il prit la Lam-
pe, & il appella le Génie comme
il avoit accoustumé. Le Génie ne
se fit pas attendre, il parut, & il
luy fit offre de ses services. Génie,
luy dit Aladdin, j'ay tout sujet
de me louer de ton exactitude à
executer ponctuellement tout ce
que j'ay exigé de toy jusqu'à pré-
sent, par la puissance de cette
Lampe, ta maistresse. Il s'agit
aujourd'huy, que pour l'amour
d'elle,

d'elle, tu fasses paroître, s'il est possible, plus de zele, & plus de diligence que tu n'as encore fait. Je te demande donc qu'en aussi peu de temps que tu le pourras, tu me fasses bastir vis à vis du Palais du Sultan, à une juste distance, un Palais digne d'y recevoir la Princesse Badroulboudour mon Epouse. Je laisse à ta liberté, le choix des materiaux, c'est à dire; du porphyre, du jaspe, de l'agate, du lapis, & du marbre le plus fin, le plus varié en couleurs, & du reste de l'édifice. Mais j'entens qu'au plus haut de ce Palais tu fasses élever un grand fallon en dôme, à quatre faces égales, dont les assises ne soient d'autre matière que d'or, & d'argent massif, poté alternativement, avec douze croisées, six à chaque face, & que les jalousies de chaque croisée, à la reserve d'une seule que je veux qu'on laisse imparfaite, soient enrichies avec art, & symétric,

84 *Les mille Et une Nuit,*
de diamans, de rubis, & d'éme-
raudes; de maniere que rien de
pareil en ce genre, n'ait été veu
dans le monde. Je veux aussi que
ce Palais soit accompagné d'une
avant-court, d'une court, d'un
jardin; mais sur toute chose, qu'il
y ait dans un endroit que tu me
diras, un trésor bien rempli d'or
& d'argent monnoyé. Je veux
aussi qu'il y ait dans ce Palais des
cuisines, des offices, des magasins,
des garde-meubles garnis de meu-
bles précieux pour toutes les
saisons, & proportionnez à la ma-
gnificence du Palais: des écuries
remplies des plus beaux chevaux,
avec leurs Ecuyers & leurs Pale-
freniers, sans oublier un équi-
page de chasse. Il faut qu'il y ait
aussi des Officiers de cuisine & d'of-
fice, & des femmes Esclaves, né-
cessaires pour le service de la Prin-
cesse. Tu dois comprendre quelle
est mon intention; va, & revient
quand cela sera fait.

Le

Le Soleil venoit de se coucher, quand Aladdin acheva de charger le Génie de la construction du Palais qu'il avoit imaginé. Le lendemain matin à la petite pointe du jour, Aladdin à qui l'amour de la Princesse ne permettoit pas de dormir tranquillement, étoit à peine levé, que le Génie se présenta à luy : Seigneur, dit-il ; votre Palais est achevé, venez voir si vous en estes content. Aladdin n'eust pas plustost témoigné qu'il le vouloit bien, que le Génie l'y transporta en un instant. Aladdin le trouva si fort au dessus de son attente, qu'il ne pouvoit assez l'admirer. Le Génie le conduisit en tous les endroits & par tout il ne trouva que richesses, que propreté, & que magnificence, avec des Officiers, & des Esclaves, tous habillez selon leur rang, & selon les services auxquels ils étoient destinez. Il ne manqua pas comme une des choses principales, de

86 *Les mille Et une Nait,*
luy faire voir le trélor, dont la
porte fut ouverte par le Trésorier,
& Aladdin y vit des tas de bour-
ses de differentes grandeurs, selon
les sommes qu'elles contenoient,
élevez jusqu'à la voute, & dispo-
sez dans un arrangement qui fai-
soit plaisir à voir. En sortant le
Génie l'assura de la fidelité du
Trésorier. Il le mena ensuite aux
Ecuries, & là il luy fit remarquer
les plus beaux chevaux, qu'il y
eust au monde, & les Palefreniers
dans un grand mouvement oc-
cupez à les panser. Il le fit passer
ensuite, par des magasins remplis
de toutes les provisions nécessai-
res, tant pour les ornemens des
chevaux, que pour leur nourri-
ture.

Quand Aladdin eut examiné
tout le Palais d'appartement en
appartement, & de piece en piece
depuis le haut jusqu'au bas, & par-
ticulierement le salon à vingt-
quatre croisées, & qu'il y eust
trou-

trouvé des richesses & de la magnificence, avec toute sorte de commoditez au delà de ce qu'il s'en étoit promis, il dit au Génie: Génie, on ne peut estre plus content que je le suis, & j'aurois tort de me plaindre. Il reste une seule chose dont je ne t'ay rien dit, parce que je ne m'en étois pas avisé. C'est d'étendre depuis la porte du Palais du Sultan, jusqu'à la porte de l'appartement destiné pour la Princesse dans ce Palais-cy, un tapis du plus beau velours, afin qu'elle marche dessus en venant du Palais du Sultan. Je reviens dans un moment, dit le Génie. Et comme il eust disparu, peu de temps après, Aladdin fut étonné de voir ce qu'il avoit souhaité, executé sans sçavoir comment cela s'étoit fait. Le Génie reparut, & il reporta Aladdin chez luy dans le temps qu'on ouvroit la porte du Palais du Sultan.

Les portiers du Palais qui venoient

88 *Les mille & une Nuit*,
noient d'ouvrir la porte, & qui
avoient toujourns eu la veuë libre
du costé où étoit alors celuy
d'Aladdin, furent fort étonnez de
la voir bornée & de voir un tapis
de velours qui venoit de ce costé-
là jusqu'à la porte de celuy du
Sultan. Ils ne distinguerent pas
bien d'abord ce que c'étoit. Mais
leur surprise augmenta, quand ils
eurent apperçu distinctement le
superbe Palais d'Aladdin. La
nouvelle d'une merveille si sur-
prenante fut repandue dans tout
le Palais en très-peu de temps.
Le grand Visir qui étoit arrivé
presqu'à l'ouverture de la porte
du Palais, n'avoit pas été moins
surpris de cette nouveauté que les
autres. Il en fit part au Sultan le
premier. Mais il voulut luy faire
passer la chose pour un enchante-
ment. Visir, reprit le Sultan; pour-
quoy voulez-vous que ce soit un
enchantement? Vous sçavez aussi
bien que moy, que c'est le Palais
qu'A-

qu'Aladdin a fait bastir par la permission que je lui en ai donné en votre présence, pour loger la Princesse ma fille. Après l'échantillon de ses richesses que nous avons vû, pouvons-nous trouver étrange qu'il ait fait bastir ce Palais en si peu de temps? Il a voulu nous surprendre, & nous faire voir, qu'avec de l'argent comptant, on peut faire de ces miracles d'un jour à un autre. Avouëz avec moy que l'enchantement dont vous avez voulu parler, vient d'un peu de jalousie. L'heure d'entrer au Conseil l'empescha de continuer ce discours plus longtemps.

Quand Aladdin eust été reporté chez luy, & qu'il eust congédié le Génie, il trouva que sa mere étoit levée, & qu'elle commençoit à se parer d'un des habits qu'il luy avoit fait apporter. A peu près vers le tems que le Sultan venoit de sortir du Conseil, Aladdin

90 *Les mille & une Nuit,*
din disposa sa mere à aller au
Palais avec les mesmes femmes
Esclaves qui luy étoient venuës
par le Ministère du Génie. Il la
pria si elle voyoit le Sultan , de
luy marquer qu'elle venoit pour
avoir l'honneur d'accompagner la
Princesse, vers le soir quand elle
seroit en état de passer à son Pa-
lais. Elle partit ; mais quoyqu'elle
& ses femmes Esclaves, qui la sui-
voient fussent habillées en Sulta-
ne, la foule néanmoins fut d'au-
tant moins grande à les voir pas-
ser, qu'elles étoient voilées, &
qu'un sur-tout convenable cou-
vroit la richesse, & la magnifi-
cence de leurs habillemens. Pour
ce qui est d'Aladdin, il monta à
cheval, & après être forti de sa
maison paternelle pour n'y plus
revenir, sans avoir oublié la Lam-
pe merveilleuse dont le secours
luy avoit été si avantageux pour
parvenir au comble de son bon-
heur, il se rendit publiquement à
son

son Palais avec la mesme pompe, qu'il étoit allé se présenter au Sultan le jour de devant.

Dès que les Portiers du Palais du Sultan, eurent apperçu la mere d'Aladdin qui venoit, ils en avertirent le Sultan. Aussitost l'ordre fut donné aux troupes de trompettes, de tymbales, de tambours, de fifres, & de hautbois qui étoient déjà postées en différents endroits des terrasses du Palais, & en un moment l'air retentit de fanfares & de concerts, qui annoncerent la joye à toute la Ville. Les Marchands commencerent à parer leurs boutiques de beaux tapis, de coussins, & de feuillages, & à préparer des illuminations pour la nuit. Les Artisans quitterent leur travail, & le peuple se rendit avec empressement à la grande place, qui se trouva alors entre le Palais du Sultan, & celuy d'Aladdin. Ce dernier attira d'abord leur admiration,

ration, non pastant à cause qu'ils étoient accoûtumez à voir celuy du Sultan, que parce que celuy du Sultan ne pouvoit entrer en comparaison avec celuy d'Aladdin. Mais le sujet de leur plus grand étonnement, fut de ne pouvoir comprendre par quelle merveille inouïe, ils voyoient un Palais si magnifique, dans un lieu, où le jour d'auparavant, il n'y avoit ni materiaux, ni fondemens préparéz.

La mere d'Aladdin fut reçue dans le Palais, avec honneur, & introduite dans l'appartement de la Princesse Badroulboudour par le Chef des Eunuques. Aussitost que la Princesse l'apperçut elle alla l'embrasser, & luy fit prendre place sur son Sofa, & pendant que les femmes achevoient de l'habiller & de la parer des joyaux les plus précieux, dont Aladdin luy avoit fait présent, elle la fit régaler d'une collation magnifi-

● que.

que. Le Sultan qui venoit pour estre auprès de la Princesse sa fille, le plus de temps qu'il pourroit, avant qu'elle se separast d'avec luy, pour passer au Palais d'Aladdin, luy fit aussi de grands honneurs. La mere d'Aladdin avoit parlé plusieurs fois au Sultan en public, mais il ne l'avoit point encore veüe sans voile comme elle étoit alors. Quoy qu'elle fust dans un âge un peu avancé, on y observoit encore des traits, qui faisoient assez connoistre qu'elle avoit été du nombre des belles dans sa jeunesse. Le Sultan qui l'avoit toujourns veüe habillée fort simplement, pour ne pas dire pauvrement, étoit dans l'admiration de la voir aussi richement, & aussi magnifiquement vestuë que la Princesse sa fille. Cela luy fit faire cette réflexion, qu'Aladdin étoit également prudent, sage, & entendu en toute chose.

Quand la nuit fut venuë, la
Prin-

94 *Les mille & une Nuit*,
Princesse prit congé du Sultan son
pere. Leurs adieux furent tendres
& meslez de larmes, ils s'embras-
ferent plusieurs fois sans se rien
dire, & enfin la Princesse sortit
de son appartement, & se mit en
marche avec la mere d'Aladdin
à la gauche, & suivie de cent
femmes Esclaves, habillées d'une
magnificence surprenante. Tou-
tes les troupes d'instrumens, qui
n'avoient cessé de se faire en-
tendre depuis l'arrivée de la me-
re d'Aladdin s'étoient réunies
& commençoient cette marche.
Elles estoient suivies par cent
Chaoux, & par un pareil nombre
d'Eunuques noirs en deux files,
avec leurs Officiers à leur teste.
Quatre cens jeunes pages du Sul-
tan, en deux bandes qui mar-
choient sur les costez, en tenant
chacun un flambeau à la main,
faisoient une lumiere, qui jointe
aux illuminations, tant du Palais
du Sultan que de celuy d'Aladdin,
● sup-

La Lampe merveilleuse. 95
suppléoit merveilleusement au défaut du jour.

Dans cet ordre , la Princesse marcha sur le tapis étendu depuis le Palais du Sultan , jusqu'au Palais d'Aladdin , & à mesure qu'elle avançoit , les instrumens qui estoient à la teste de la marche , en s'approchant & en se meslant avec ceux , qui se faisoient entendre du haut des terrasses du Palais d'Aladdin , formerent un concert , qui tout extraordinaire & confus qu'il paroissoit , ne laissoit pas d'augmenter la joye , non-seulement dans la place , remplie d'un grand peuple , mais même dans les deux Palais , dans toute la Ville , & bien loin au dehors.

La Princesse arriva enfin au nouveau Palais , & Aladdin courut avec toute la joye imaginable à l'entrée de l'appartement qui luy étoit destiné pour la recevoir. La mere d'Aladdin avoit eu soin de faire distinguer son fils
à

96 *Les mille & une Nuit,*
à la Princesse au milieu des Offi-
ciers, qui l'environnoient, & la
Princesse en l'appercevant le trou-
va si bien fait, qu'elle en fut char-
mée; Adorable Princesse, luy dit
Aladdin en l'abordant & en la
saluant très-respectueusement: Si
j'avois le malheur de vous avoir
déplu par la témérité que j'ay eu
d'aspirer à la possession d'une si
aimable Princesse, fille de mon
Sultan, j'ose vous dire que ce fe-
roit à vos beaux yeux, & à vos
charmes, que vous devriez vous
en prendre, & non pas à moy.
Prince que je suis en droit de
traiter ainsi à présent, luy répon-
dit la Princesse; j'obéis à la vo-
lonté du Sultan mon pere, & il
me suffit de vous avoir vû pour
vous dire que je luy obéis sans
répugnance.

Aladdin charmé d'une réponse
si agréable, & si satisfaisante pour
luy, ne laissa pas plus long-temps
la Princesse debout après le che-

min

min qu'elle venoit de faire, à quoy elle n'étoit point accoûtumée, il lui prit la main qu'il baïsa avec une grande demonstration de joye, & il la conduisit dans un grand salon, éclairé d'une infinité de bougies, où par les soins du Génie, la table se trouva servie d'un superbe festin. Les plats étoient d'or massif, & remplis des viandes les plus délicieuses. Les vases, les bassins, les gobelets, dont le buffet étoit très-bien garni, étoient aussi d'or & d'un travail exquis. Les autres ornemens, & tous les embellissemens du salon respondoient parfaitement à cette grande richesse. La Princesse enchantée de voir tant de richesses rassemblées dans un mesme lieu, dit à Aladdin, Prince je croiois que rien au monde n'étoit plus beau, que le Palais du Sultan mon pere; mais, à voir ce seul salon, je m'apperçois que je m'étois trompée. Princesse, répon-

98 *Les mille & une Nuit*,
dit Aladdin en la faisant mettre à
table à la place qui lui étoit desti-
née ; je reçois une si grande hon-
nesteté, comme je le dois ; mais je
sçais ce que je dois croire.

La Princesse Badroulboudour,
Aladdin, & la mere d'Aladdin, se
mirent à table, & aussitôt un
Chœur d'instrumens les plus har-
monieux touchez & accompa-
gnez de très-belles voix de fem-
mes, toutes d'une grande beauté,
commença un concert, qui dura
sans interruption jusqu'à la fin du
repas. La Princesse en fut si char-
mée, qu'elle dit qu'elle n'avoit
rien entendu de pareil, dans le
Palais du Sultan son pere. Mais
elle ne sçavoit pas que ces Musi-
ciennes étoient des Fées, choisies
par le Génie, Esclave de la Lam-
pe.

Quand le soupé fut achevé, &
que l'on eut desservi en diligen-
ce, une troupe de danseurs & de
danseuses succederent aux Musi-
cien-

ciennes. Ils danserent plusieurs fortes de danses figurées selon la coutume du pays , & ils finirent par un danseur , & une danseuse qui danserent seuls avec une legereté surprenante , & firent paroître chacun à leur tour , toute la bonne grace & l'adresse dont ils étoient capables. Il étoit près de minuit quand , selon la coutume de la Chine de ce tems-là , Aladdin se leva , & présenta la main à la Princesse Badroulboudour , pour danser ensemble , & terminer ainsi , les cérémonies de leurs nocces. Ils danserent d'un si bon air qu'ils firent l'admiration de toute la Compagnie. En achevant Aladdin ne quitta pas la main de la Princesse , & ils passerent ensemble dans l'appartement , où le lit nuptial étoit préparé. Les femmes de la Princesse servirent à la deshabiller , & la mirent au lit , & les Officiers d'Aladdin en firent autant , & chacun se retira. Ainsi

100 *Les mille & une Nuit,*
furent terminées les cérémonies,
& les réjouïssances des nopces
d'Aladdin, & de la Princesse Bad-
roulboudour.

Le lendemain, quand Aladdin fut éveillé, ses Valets de Chambre se présentèrent pour l'habiller. Ils luy mirent un habit différent de celuy du jour des nopces, mais aussi riche, & aussi magnifique. Ensuite il se fit amener un des chevaux destinez pour sa personne. Il le monta, & il se rendit au Palais du Sultan, au milieu d'une grosse troupe d'esclaves, qui marchoient devant luy, à ses côtez, & à sa suite. Le Sultan le reçut avec les mesmes honneurs que la premiere fois, il l'embrassa, & après l'avoir fait asséoir près de luy sur son Thrône, il commanda qu'on servist le déjeuné. Sire, luy dit Aladdin; je supplie votre Majesté de me dispenser aujourd'huy de cet honneur. Je viens la prier de me faire celuy de venir
pren-

prendre un repas dans le Palais de la Princesse , avec son grand Visir , & les Seigneurs de sa Cour. Le Sultan luy accorda cette grâce avec plaisir. Il se leva à l'heure mesme , & comme le chemin n'étoit pas long , il voulut y aller à pied. Ainsi il sortit avec Aladdin à sa droite , le grand Visir à sa gauche , & les Seigneurs à sa suite, précédé par les Chaoux , & par les principaux Officiers de sa Maison.

Plus le Sultan approchoit du Palais d'Aladdin , plus il étoit frappé de sa beauté. Ce fut toute autre chose quand il y fut entré : Ses exclamations ne cessent pas à chaque piece qu'il voyoit. Mais quand il fust arrivé au salon à vingt-quatre croisées , où Aladdin l'avoit invité à monter , qu'il en eust vû les ornemens , & sur tout qu'il eust jetté les yeux sur les jalousies , enrichies de diamans , de rubis , &

102 *Les mille & une Nuit*,
d'émeraudes, toutes pierres parfaites dans leur grosseur proportionnée, & qu'Aladdin luy eust fait remarquer que la richesse étoit pareille au dehors, il en fut tellement surpris, qu'il demeura comme immobile. Après avoir resté quelque temps en cet état : Visir, dit-il à ce Ministre qui étoit près de luy; est-il possible qu'il y ait en mon Royaume, & si près de mon Palais, un Palais si superbe, & que je l'aye ignoré jusqu'à présent? Votre Majesté, reprit le grand Visir; peut se souvenir qu'avant-hier elle accorda, à Aladdin, qu'elle venoit de reconnoître pour son gendre, la permission de bastir un Palais vis à vis du sien, le mesme jour au coucher du Soleil il n'y avoit pas encore de Palais en cette Place, & hier j'eus l'honneur de luy annoncer le premier, que le Palais étoit fait & achevé Je m'en souviens, repar-
tit le Sultan; mais, jamais je ne
me

me fuisse imaginé que ce Palais, fust une des merveilles du monde. Où en trouve-t'on dans tout l'Univers, de bastis d'assises d'or & d'argent massif, au lieu d'assises, ou de pierre, ou de marbre? dont les croisées ayent des jaloufies, jonchées de diamans, de rubis, & d'émeraudes? jamais au monde il n'a été fait mention de chose semblable.

Le Sultan voulut voir, & admirer la beauté des vingt-quatre jaloufies. En les comptant il n'en trouva que vingt-trois qui fussent de la même richesse, & il fut dans un grand étonnement de ce que la vingt-quatrième étoit demeurée imparfaite. Visir, dit-il; car le grand Visir se faisoit un devoir de ne pas l'abandonner; je suis surpris qu'un falloir de cette magnificence soit demeuré imparfait par cet endroit. Sire, reprit le grand Visir; Aladdin apparemment a été pressé, & le temps luy

104 *Les mille & une Nuit,*
manqué pour rendre cette croi-
sée semblable aux autres ; mais,
on peut croire qu'il a les pierre-
ries nécessaires, & qu'au premier
jour il y fera travailler.

Aladdin qui avoit quitté le
Sultan pour donner quelques or-
dres, vint le rejoindre en ces en-
trefaites : Mon fils, luy dit le Sul-
tan ; voicy le salon le plus digne
d'estre admiré de tous ceux qui
sont au monde. Une seule chose
me surprend : c'est de voir que
cette jalousie soit demeurée im-
parfaite. Est-ce par oubli, ajouta-
t'il, par négligence, ou parceque
les Ouvriers n'ont pas eu le temps
de mettre la dernière main à un
si beau morceau d'Architecture ?
Sire, répondit Aladdin ; ce n'est
par aucune de ces raisons, que la
jalousie est restée dans l'état que
votre Majesté la voit. La chose
a été faite à dessein, & c'est par
mon ordre que les Ouvriers n'y
ont pas touché, je voulois que
votre

votre Majesté eût la gloire de faire achever ce fallon, & le Palais en mesme temps. Je la supplie de vouloir bien agréer ma bonne intention, afin que je puisse me souvenir de la faveur, & de la grace que j'auray receu d'elle. Si vous l'avez fait dans cette intention, reprit le Sultan, je vous en sçay bon gré; je vais dès l'heure même donner les ordres pour cela. En effet il ordonna qu'on fit venir les Jouailliers les mieux fournis de pierres & les Orfèvres les plus habiles de sa capitale.

Le Sultan cependant descendit du fallon, & Aladdin le conduisit dans celuy, où il avoit regalé la Princesse Badroulboudour, le jour des nopces. La Princesse arriva un moment après, qui reçut le Sultan son pere d'un air, qui luy fit connoistre avec plaisir, combien elle étoit contente de son mariage. Deux tables se trouve-

106 *Les mille & une Nuit*,
rent fournies des mets les plus
delicieux, & servies toutes en vaif-
selle d'or. Le Sultan se mit à la
premiere, & mangea avec la Prin-
cesse sa fille, Aladdin, & le grand
Visir. Tous les Seigneurs de la
Cour furent regalez à la seconde,
qui étoit fort longue. Le Sultan
trouva les mets de bon gout,
& il avoüa que jamais il n'avoit
rien mangé de plus excellent. Il
dit la même chose du vin qui
étoit en effet très-delicieux. Ce
qu'il admira davantage furent
quatre grands bufets garnis &
chargez à profusion de flacons,
de bassins, & de coupes d'or maf-
sif, le tout enrichi de pierreries.
Il fut charmé aussi des Chœurs
de Musique, qui étoient disposez
dans le fallon, pendant que les
fanfares de trompettes, accompa-
gnées de tymbales & de tambours,
retentissoient au dehors à une di-
stance proportionnée, pour en
avoir tout l'agrement.

Dans

Dans le temps que le Sultan venoit de sortir de table, on l'avertit que les Jouailliers, & les Orfèvres qui avoient été appellez par son ordre, étoient arrivez. Il remonta au fallon, à vingt-quatre croisées, & quand il y fust, il montra aux Jouailliers, & aux Orfèvres qui l'avoient suivi, la croisée qui étoit imparfaite : Je vous ay fait venir, leur dit-il, afin que vous m'accommodiez cette croisée, & que vous la mettiez dans la mesme perfection que les autres : Examinez-les, & ne perdez pas de temps à me rendre celle-cy toute semblable.

Les Jouailliers, & les Orfèvres examinerent les vingt-trois autres jaloufies avec une grande attention, & après qu'ils eurent consulté ensemble, & qu'ils furent convenus de ce qu'ils pouvoient contribuer chacun de son costé, ils revinrent se présenter devant le Sultan, & le Jouaillier ordi-

naire du Palais qui prit la parole, luy dit : Sire, nous sommes prests d'employer nos soins, & notre industrie, pour obéir à Votre Majesté, mais entre tous tant que nous sommes de notre profession, nous n'avons pas de pierreries aussi précieuses, ni en assez grand nombre pour fournir à un si grand travail. J'en ay, dit le Sultan, & au delà de ce qu'il en faudra: Venez à mon Palais, je vous mettray à mesme, & vous choisirez.

Quand le Sultan fut de retour à son Palais, il fit apporter toutes ses pierreries, & les Jouailliers en prirent une très-grande quantité, particulièrement de celles qui venoient du présent d'Aladdin. Ils les employerent sans qu'il parust qu'ils eussent beaucoup avancé. Ils revinrent en prendre d'autres à plusieurs reprises, & en un mois ils n'avoient pas achevé la moitié de l'Ouvrage. Ils employerent toutes celles du Sultan,

avec

avec ce que le grand Visir luy presta des siennes, & tout ce qu'ils purent faire avec tout cela, fut au plus d'achever la moitié de la croisée.

Aladdin qui connut que le Sultan s'efforçoit inutilement de rendre la jalousie semblable aux autres, & que jamais il n'en viendroit à son honneur, fit venir les Orfévres, & leur dit non-seulement de cesser leur travail; mais mesme de défaire tout ce qu'ils avoient fait, & de reporter au Sultan toutes ses pierreries, avec celles qu'il avoit emprunté du grand Visir.

L'Ouvrage que les Jouailliers & les Orfévres avoient mis plus de six semaines à faire, fut détruit en peu d'heures. Ils se retirèrent & laisserent Aladdin seul dans le fallon. Il tira la Lampe qu'il avoit sur luy, & il la frota. Aussitost le Génie se présenta. Génie, luy dit Aladdin; je t'avois ordonné de

110 *Les mille & une Nuit,*
laisser une des vingt quatre jalou-
sies de ce fallon imparfaite, & tu
avois executé mon ordre : présen-
tement je t'ay fait venir pour te
dire que je souhaite que tu la ren-
des pareille aux autres. Le Gé-
nie disparut, & Aladdin descendit
du fallon. Peu de momens après
comme il y fut remonté, il trouva
la jaloufie dans l'état qu'il avoit
souhaité, & pareille aux autres.

Les Jouailliers, & les Orfèvres
cependant, arriverent au Palais,
& furent introduits, & présentés
au Sultan dans son appartement.
Le premier Jouaillier en luy pré-
sésentant les pierreries qu'ils luy
rapportoient, dit au Sultan au
nom de tous: Sire, votre Majesté
sçait combien il y a de temps que
nous travaillons de toute notre
industrie à finir l'Ouvrage dont
elle nous a chargé. Il étoit déjà
fort avancé, lorsqu'Aladdin nous
a obligé non-seulement de cesser,
mais mesme de defaire tout ce
que

que nous avons fait, & de luy rapporter ses pierreries, & celles du grand Visir. Le Sultan leur demanda si Aladdin ne leur en avoit pas dit la raison, & comme ils luy eurent marqué qu'il ne leur en avoit rien témoigné, il donna ordre sur le champ qu'on luy amenast un cheval. On le luy amène, il le monte, & part sans autre suite que de ses gens, qui l'accompagnèrent à pied. Il arrive au Palais d'Aladdin, & il va mettre pied à terre au bas de l'escalier qui conduisoit au salon à vingt-quatre croisées. Il y monte sans faire avertir Aladdin; mais Aladdin s'y trouva fort à propos, & il n'eut que le temps de recevoir le Sultan à la porte.

Le Sultan, sans doner à Aladdin, le temps de se plaindre obligamment de ce que sa Majesté ne l'avoit pas fait avertir, & qu'elle l'avoit mis dans la nécessité de manquer à son devoir, luy dit
mon

112 *Les mille & une Nuit*,
mon fils, je viens moy-mesme vous
demander quelle raison vous avez
de vouloir laisser imparfait, un
fallon aussi magnifique & aussi
singulier que celui de votre Pa-
lais?

Aladdin dissimula la véritable
raison, qui étoit que le Sultan
n'étoit pas assez riche en pierre-
ries pour faire une dépense si
grande. Mais afin de luy faire con-
noître, combien le Palais, tel
qu'il étoit, surpassoit non-seule-
ment le sien; mais mesme tout
autre Palais, qui fust au monde,
puisqu'il n'avoit pu le parache-
ver dans la moindre de ses par-
ties, il luy répondit: Sire, il est
vray, que votre Majesté a vû le
fallon imparfait: mais je la supplie
de voir présentement si quelque
chose y manque.

Le Sultan alla droit à la fenê-
tre, dont il avoit vû la jaloufie
imparfaite, & quand il eut remar-
qué qu'elle étoit semblable aux

autres, il crut s'estre trompé. Il examina non-seulement les deux croisées qui étoient aux deux côtez, il les regarda mesme toutes, l'une après l'autre, & quand il fut convaincu que la jaloufie, à laquelle il avoit fait employer tant de temps, & qui avoit coûté tant de journées d'Ouvriers, venoit d'estre achevée dans le peu de temps qui luy étoit connu, il embrassa Aladdin, & le baïsa au front entre les deux yeux : mon fils, luy dit-il ; rempli d'étonnement ; quel homme estes-vous, qui faites des choses si surprenantes, & presque en un clin d'œil ? vous n'avez pas votre semblable au monde, & plus je vous connois, plus je vous trouve admirable.

Aladdin receut les loüanges du Sultan, avec beaucoup de modestie, & il luy répondit en ces termes : Sire, c'est une grande gloire pour moy, de meriter la bienveillance, & l'approbation de vo-

tre

114. *Les mille & une Nuit,*
tre Majesté: ce que je puis luy
assurer, c'est que je n'oubli-
ray rien pour mériter l'une, & l'autre de
plus en plus.

Le Sultan retourna à son Pa-
lais de la maniere qu'il y étoit
venu, sans permettre à Alad-
din, de l'y accompagner. En arri-
vant il trouva le grand Visir, qui
l'attendoit. Le Sultan encore tout
rempli d'admiration de la mer-
veille dont il venoit d'estre té-
moin, luy en fit le recit en des
termes, qui ne firent pas douter à
ce Ministre, que la chose ne fust
comme le Sultan la racontoit;
mais qui confirmerent le Visir
dans la croyance où il étoit déjà,
que le Palais d'Aladdin étoit l'ef-
fet d'un enchantement, dont il
s'étoit ouvert au Sultan presque
dans le moment que ce Palais ve-
noit de paroistre. Il voulut luy
repeter la mesme chose; Visir,
luy dit le Sultan en l'interrom-
pant, vous m'avez déjà dit la
mesme

La Lampe merveilleuse. 115
mesme chose; mais je voy bien,
que vous n'avez pas encore mis
en oubli, le mariage de ma fille
avec votre fils.

Le grand Visir vit bien que le
Sultan étoit prévenu. Il ne vouloit
pas entrer en contestation avec
luy, & il le laissa dans son opi-
nion. Tous les jours réglement
dès que le Sultan étoit levé, il ne
manquoit pas de se rendre dans
un cabinet d'où l'on découvroit
tout le Palais d'Aladdin, & il y al-
loit encore plusieurs fois pendant
la journée, pour le contempler, &
l'admirer.

Aladdin cependant, ne demeu-
roit pas renfermé dans son Palais.
Il avoit soin de se faire voir par
la Ville plus d'une fois cha-
que semaine, soit qu'il allast faire
sa priere tantost dans une Mos-
quée, tantost dans une autre, ou
que de temps en temps il allast
rendre visite au grand Visir, qui
affectoit d'aller luy faire sa Cour,

à certains jours reglez, ou qu'il fist l'honneur aux principaux Seigneurs, qu'il regaloit souvent dans son Palais, d'aller les voir chez eux. Chaque fois qu'il sortoit il faisoit jeter par deux de ses Esclaves qui marchaient en troupe autour de son cheval, des pieces d'or à poignées, dans les ruës, & dans les places, par où il passoit, & où le peuple se rendoit toujours en grande foule. D'ailleurs pas un pauvre ne se présentoit à la porte de son Palais, qu'il ne s'en retournaît content de la libéralité qu'on y faisoit par ses ordres.

- Comme Aladdin avoit partagé son temps, de maniere, qu'il n'y avoit pas de semaine qu'il n'allast à la chasse, au moins une fois, tantost aux environs de la Ville, quelquefois plus loin, il exerçoit la mesme liberalité par les chemins, & par les Villages. Cette inclination genereuse luy fit donner par tout le peuple mille benedictions,

dictions, & il étoit ordinaire de ne jurer que par sa teste. Enfin sans donner aucun ombrage au Sultan à qui il faisoit fort régulièrement sa Cour, on peut dire qu'Aladdin s'étoit attiré par ses manieres affables & liberales toute l'affection du peuple, & que généralement parlant il étoit plus aimé que le Sultan mesme. Il joignit à toutes ces belles qualitez une valeur & un zele pour le bien de l'Etat, qu'on ne scauroit assez louer. Il en donna mesme des marques à l'occasion d'une révolte vers les confins du Royaume. Il n'eut pas plustost appris que le Sultan levoit une armée pour la dissiper, qu'il le supplia de luy en donner le commandement. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Si-tost qu'il fut à la teste de l'Armée, il la fist marcher contre les révoltez, & il se conduisit en toute cette expédition avec tant de diligence que le Sultan apprit plustost, que les revol-

tez

118 *Les mille & une Nuit*,
tez avoient été défaits, chastiez,
ou dissipiez, que son arrivée à l'Ar-
mée. Cette action qui rendit son
nom celebre dans toute l'étendue
du Royaume, ne changea point
son cœur. Il revint victorieux,
mais aussi doux & aussi affable qu'il
avoit toujours été.

Il y avoit déjà plusieurs années
qu'Aladdin se gouvernoit, comme
nous venons de le dire, quand le
Magicien, qui luy avoit donné
sans y penser, le moyen de s'éle-
ver à une si haute fortune, se sou-
vint de luy en Afrique où il étoit
retourné. Quoique jusqu'alors il
se fust persuadé qu'Aladdin étoit
mort miserablement dans le sou-
terrain, où il l'avoit laissé; il luy
vint néanmoins en pensée de sça-
voir précisément, quelle avoit été
sa fin. Comme il étoit grand Géo-
mancien, il tira d'une armoire,
un quarré en forme de boîte
couverte, dont il se servoit pour
faire ses observations de Geoman-

ce. Il s'assit sur son Sofa, met le quarré devant luy, le découvre, & après avoir préparé, & égalé le sable, avec l'intention de sçavoir si Aladdin étoit mort dans le souterrain, il jette les points, il en tire les figures, & il en forme l'horoscope. En examinant l'horoscope pour en porter jugement, au lieu de trouver qu'Aladdin fust mort dans le souterrain, il découvre qu'il en étoit sorti, & qu'il vivoit sur terre dans une grande splendeur, puissamment riche, mary d'une Princesse, honoré, & respecté.

Le Magicien Afriquain, n'eut pas plustost appris par les regles de son art diabolique, qu'Aladdin étoit dans cette grande elevation, que le feu luy en monta au visage. De rage, il dit en luy-mesme: ce miserable fils de Tailleur, a découvert le secret, & la vertu de la Lampe: j'avois crû sa mort certaine, & le voila, qu'il jouit du

120 *Les mille & une Nuits*,
fruit de mes travaux, & de mes
veilles! J'empescheraï qu'il n'en
jouïsse long-temps, ou je periray.
Il ne fut pas long-temps à délibe-
rer sur le party qu'il avoit à pren-
dre. Dès le lendemain matin il
monta un barbe qu'il avoit dans
son écurie, & il se mit en chemin.
De Ville en Ville, & de Province
en Province, sans s'arrester qu'au-
tant qu'il en étoit besoin, pour ne
pas trop fatiguer son cheval, il
arrive à la Chine, & bientôt dans
la Capitale du Sultan dont Alad-
din avoit épousé la fille. Il mit
pied à terre dans un Khan, ou
Hostellerie publique, où il prit
une chambre à louage. Il y de-
meura le reste du jour, & la nuit
suivante, pour se remettre de la
fatigue de son voyage.

Le lendemain avant toute
chose, le Magicien Afriquain
voulut sçavoir ce que l'on di-
soit d'Aladdin. En se promenant
par la Ville, il entra dans le lieu
le

le plus fameux & le plus fréquenté pour les personnes de grande distinction, où l'on s'assembloit pour boire d'une certaine boisson chaude, qui luy étoit connue, dès son premier voyage. Il n'y eût pas plutôt pris place, qu'on luy versa de cette boisson, dans une tasse, & qu'on la luy presenta. En la prenant, comme il prestoit l'oreille à droit & à gauche, il entendit qu'on s'entretenoit du Palais d'Aladdin. Quand il eut achevé, il s'aprocha d'un de ceux qui s'en entretenoient, & en prenant son tems, il luy demanda en particulier, ce que c'étoit que ce Palais dont on parloit si avantageusement. D'où venez-vous? luy dit celui à qui il s'étoit adressé; il faut que vous soyez bien nouveau venu, si vous n'avez pas vû, ou plutôt si vous n'avez pas encore entendu parler du Palais du Prince Aladdin? On n'appelloit plus autrement Aladdin depuis qu'il avoit

122 *Les mille & une Nuit*,
épousé la Princesse Badroulbou-
dour : je ne vous dis pas, continua
cet homme ; que c'est une des
merveilles du monde, mais que
c'est la merveille unique qu'il y
ait au monde : jamais on n'y a rien
vû de si grand, de si riche, de si
magnifique. Il faut que vous veniez
de bien loin, puisque vous n'en
avez pas encore entendu parler.
En effet, on en doit parler par toute
la terre, depuis qu'il est basté.
Voyez-le & vous jugerez si je vous
en auray parlé contre la vérité.
Pardonnez à mon ignorance, re-
prit le Magicien Afriquain ; je ne
suis arrivé que d'hier, & je viens
véritablement de si loin, je veux
dire de l'extrémité de l'Afrique,
que la renommée n'en étoit pas
encore venue jusques-là, quand je
suis parti. Et comme par rapport
à l'affaire pressante qui m'amène,
je n'ay eu autre vûë dans mon
voyage, que d'arriver au plûtôt,
sans m'arrêter, & sans faire au-
cune

cune connoissance, je n'en sçavois que ce que vous venez de m'apprendre. Mais, je ne manqueray pas de l'aller voir : l'impatience que j'en ay, est mesme si grande, que je suis prest de satisfaire ma curiosité dès à present, si vous vouliez bien me faire la grace de m'en enseigner le chemin.

Celuy à qui le Magicien Afriquain s'étoit adressé se fit un plaisir de luy enseigner le chemin, par où il falloit qu'il passast, pour avoir la vûe du Palais d'Aladdin, & le Magicien Afriquain se leva, & partit dans le moment. Quand il fut arrivé, & qu'il eût examiné le Palais de près, & de tous les côtez, il ne douta pas qu'Aladdin ne se fût servy de la Lampe pour le faire bastir. Sans s'arrester à l'impuissance d'Aladdin, fils d'un simple Tailleur, il sçavoit bien qu'il n'appartenoit de faire de semblables merveilles qu'à des Genies Esclaves de la Lampe, dont l'ac-

124 *Les mille & une Nuit*,
quisition luy avoit échappé. Piqué
au vif du bonheur, & de la gran-
deur d'Aladdin, dont il ne faisoit
presque pas de difference d'avec
celle du Sultan, il retourna au
Khan, où il avoit pris loge-
ment.

Il s'agissoit de sçavoir où étoit
la Lampe, si Aladdin la portoit
avec luy, ou en quel lieu il la con-
servoit, & c'est ce qu'il falloit que
le Magicien decouvrit par une
operation de Géomance. Dès qu'il
fut arrivé où il logeoit, il prit son
quarré & son sable, qu'il portoit
en tous ses voyages. L'operation
achevée, il connust que la Lampe
étoit dans le Palais d'Aladdin, &
il eut une joye si grande de cette
decouverte, qu'à peine il se sen-
toit luy-mesme. Je l'auray cette
Lampe, dit-il, & je defie Aladdin
de m'empêcher de la luy enlever,
& de le faire descendre jusqu'à la
basseffe d'où il a pris un si haut
vol.

Le

Le malheur pour Aladdin, voulut qu'alors il étoit allé à une partie de chasse pour huit jours, & qu'il n'y en avoit que trois qu'il étoit party, & voicy de quelle maniere le Magicien Afriquain en fût informé. Quand il eut fait l'operation qui venoit de luy donner tant de joye, il alla voir le Concierge du Khan, sous prétexte de s'entretenir avec luy, & il en avoit un fort naturel, qu'il n'étoit pas besoin d'amener de bien loin. Il luy dit qu'il venoit de voir le Palais d'Aladdin, & après luy avoir exagé tout ce qu'il y avoit remarqué de plus surprenant, & tout ce qui l'avoit frappé davantage, & qui frappoit généralement tout le monde: ma curiosité, ajouta-t-il; va plus loin, & je ne serai pas satisfait que je n'aye vû le maître à qui appartient un édifice si merveilleux. Il ne vous sera pas difficile de le voir, reprit le Concierge; il n'y a presque pas de jour qu'il n'en

126 *Les mille & une Nuit*,
donne occasion, quand il est dans
la Ville, mais il y a trois jours
qu'il est dehors pour une grande
chasse, qui en doit durer huit.

Le Magicien Afriquain ne vou-
lut pas en sçavoir davantage: il
prit congé du Concierge, & en se
retirant: voila le tems d'agir, dit-il
en lui-mesme; je ne dois pas le
laisser échaper. Il alla à la bou-
tique d'un faiseur & vendeur de
Lampes; Maître, dit-il; j'ay besoin
d'une douzaine de Lampes de cui-
vre; pouvez vous me la fournir?
Le vendeur luy dit qu'il en man-
quoit quelques-unes; mais s'il
vouloit se donner patience jus-
qu'au lendemain, qu'il la luy four-
nirait complete à l'heure qu'il
voudroit. Le Magicien le voulut
bien. Il luy recommanda qu'elles
fussent propres & bien polies, &
après luy avoir promis qu'il le
payeroit bien, il se retira dans
son Khan.

Le lendemain la douzaine de
Lam-

Lampes fut livrée au Magicien Afriquain qui les paya au prix qui luy fut demandé, sans en rien diminuer. Il les mit dans un panier dont il s'étoit pourvû exprès, & avec ce panier au bras, il alla vers le Palais d'Aladdin, & quand il s'en fut approché il se mit à crier: *qui veut changer de vieilles Lampes pour des neuves:* à mesure qu'il avançoit, & d'aussi loin que les petits enfans qui jouïoient dans la place l'entendirent, ils accoururent, & ils s'assemblerent autour de luy, avec de grandes huées, & le regarderent comme un fou. Les passans rioient mesme de sa bestise à ce qu'ils s'imaginoient. Il faut disoient-ils, qu'il ait perdu l'esprit pour offrir de changer des Lampes neuves contre des vieilles.

Le Magicien Afriquain ne s'étonna ni des huées des enfans, ni de tout ce qu'on pouvoit dire de luy, & pour debiter sa marchan-

128 *Les mille & une Nuit*,
dise, il continua de crier : *qui veut
changer de vieilles lampes pour des
neuves*. Il repeta si souvent la mes-
me chose en allant & venant
dans la place, devant le Palais &
à l'entour, que la Princesse Ba-
droulboudeur qui étoit alors dans
le Salon aux vingt-quatre croisées,
entendit la voix d'un homme.
Mais comme elle ne pouvoit di-
stinguer ce qu'il crioit, à cause
des huées des enfans, qui le sui-
voient, & dont le nombre aug-
mentoit de moment en moment,
elle envoya une de ses femmes
Esclaves qui l'approchoit de plus
près, pour voir ce que c'étoit que
ce bruit.

La Femme Esclave ne fut pas
long-tems à remonter, elle en-
tra dans le Salon avec de grands
éclats de rire. Elle rioit de si bon-
ne grace, que la Princesse ne put
s'empêcher de rire elle-mesme, en
la regardant : Hé bien, Folle, dit
la Princesse, veux-tu me dire
pour-

pourquoy tu ris ? Princesse , répondit la femme Esclave en riant toujours ; qui pourroit s'empêcher de rire en voyant un fou avec un panier au bras , plein de belles Lampes toutes neuves , qui ne demande pas à les vendre ; mais à les changer contre des vieilles ? Ce sont les enfans dont il est si fort environné qu'à peine peut-il avancer , qui font tout le bruit qu'on entend en se moquant de luy.

Sur ce récit , une autre femme Esclave en prenant la parole : à propos de vieilles Lampes , dit-elle , je ne sçay si la Princesse a pris garde , qu'en voila une sur la corniche. Celuy à qui elle appartient ne fera pas fâché d'en trouver une neuve au lieu de cette vieille. Si la Princesse le veut bien elle peut avoir le plaisir d'éprouver si ce fou , est véritablement assez fou , pour donner une Lampe neuve en échange d'une vieille , sans

E s rien

130 *Les mille & une Nuit,*
rien demander de retour.

La Lampe dont la femme Esclave parloit, étoit la Lampe merveilleuse, dont Aladdin s'étoit servi, pour s'élever au point de grandeur où il étoit arrivé, & il l'avoit mis luy-mesme sur la corniche avant d'aller à la chasse, dans la crainte de la perdre, & il avoit pris la mesme précaution toutes les autres fois qu'il y étoit allé. Mais ni les femmes Esclaves, ni les Eunuques, ni la Princesse mesme, n'y avoient pas fait attention une seule fois jusqu'alors pendant son absence. Hors du tems de la Chasse, il la portoit toujours sur luy. On dira que la précaution d'Aladdin étoit bonne; mais au moins qu'elle auroit dû enfermer la Lampe. Cela est vrai: mais on a fait de semblables fautes de tout tems, on en fait encore aujourd'huy, & l'on ne cessera d'en faire.

La Princesse Badroulboudour,
qui

La Lampe merveilleuse. 131
qui ignoroit que la Lampe fust
aussi precieuse qu'elle l'étoit, &
qu'Aladdin, sans parler d'elle-
mesme, eût un interest aussi grand
qu'il l'avoit qu'on n'y touchât
pas & qu'elle fut conservée, entra
dans la plaisanterie, & elle com-
manda à un Eunuque de la pren-
dre, & d'en aller faire l'échange.
L'Eunuque obéit: il descendit du
Ballon, & il ne fut pas plûtôt sorti
de la porte du Palais, qu'il apper-
çut le Magicien Afriquain. Il l'ap-
pella, & quand il fut venu à luy,
& en luy montrant la vieille Lam-
pe: donne moy, dit-il, une Lampe
neuve pour cellecy.

Le Magicien Afriquain ne dou-
ta pas que ce ne fut la Lampe
qu'il cherchoit. Il ne pouvoit pas
y en avoir d'autres dans le Palais
d'Aladdin, où toute la vaisselle
n'étoit que d'or ou d'argent. Il la
prît promptement de la main de
l'Eunuque, & après l'avoir four-
rée bien avant dans son sein, il

luy presenta son panier, & il luy dit de choisir celle qu'il luy plairoit. L'Eunuque choisit, & après avoir laissé le Magicien, il porta la Lampe neuve à la Princesse Badroulboudour. Mais l'échange ne fut pas plutôt fait, que les enfans firent retentir la place de plus grands éclats, qu'ils n'avoient encore fait; en se mocquant, selon eux, de la bestite du Magicien.

Le Magicien Afriquain les laissa crier tant qu'ils voulurent. Mais sans s'arrester plus long-tems aux environs du Palais d'Aladdin, il s'en éloigna insensiblement & sans bruit; c'est à dire, sans crier, & sans parler davantage de changer des Lampes neuves pour des vieilles: il n'en vouloit pas d'autres que celle qu'il emportoit; & son silence enfin fit que les enfans écartèrent, & qu'ils le laisserent aller.

Dès qu'il fut hors de la Place
qui

qui étoit entre les deux Palais, il s'échappa par les rues les moins fréquentées, & comme il n'avoit plus besoin des autres Lampes, ni du panier, il posa le panier & les Lampes au milieu d'une rue où il vit qu'il n'y avoit personne. Alors dès qu'il eut enfilé une autre rue, il pressa le pas jusqu'à ce qu'il arriva à une des portes de la Ville. En continuant son chemin par le Fauxbourg qui étoit tort long, il fit quelques provisions avant qu'il en sortît. Quand il fut dans la campagne, il se détourna du chemin, dans un lieu à l'écart hors de la vûe du monde, où il resta jusqu'au moment qu'il jugea à propos, pour achever d'exécuter le dessein qui l'avoit amené. Il ne regreta pas le barbe qu'il laissoit dans le Khan, où il avoit pris logement. Il se crut bien dommagé par le trésor qu'il venoit d'aquérir.

Le Magicien Afriquain passa le

reste de la journée dans ce lieu, jusqu'à une heure de nuit que les tenebres furent les plus obscures. Alors, il tira la Lampe de son sein, & il la frota. A cet appel, le Génie luy apparust: *Que veux-tu?* luy demanda le Génie; *me voila prest à t'obéir comme ton Esclave, & de tous ceux qui ont la Lampe à la main, moy & ses autres Esclaves.* Je te commande, reprit le Magicien Afriquain qu'à l'heure mesme, tu enleves le Palais, que toy, ou les autres Esclaves de la Lampe ont basti dans cette Ville, tel qu'il est, avec tout ce qu'il y a de vivans, & que tu le transportes, avec moy en un mesme tems, dans un tel endroit de l'Afrique. Sans luy répondre le Génie avec l'aide d'autres Génies, Esclaves de la Lampe, comme luy, le transporterent en très-peu de tems, luy & le Palais en son entier, au propre lieu de l'Afrique qui luy avoit été marqué. Nous laisserons le

Magicien Afriquain , & le Palais avec la Princesse Badroulboudour en Afrique , pour parler de la surprise du Sultan.

Dès que le Sultan fut levé , il ne manqua pas selon sa coutume de se rendre au Cabinet ouvert : pour avoir le plaisir de contempler , & d'admirer le Palais d'Aladdin. Il jeta la vûe du côté où il avoit coutume de voir ce Palais , & il ne vit qu'une place vuide , telle qu'elle étoit avant qu'on l'y eût basti. Il crut qu'il se trompoit & il se frotta les yeux , mais il ne vit rien plus que la première fois , quoyque le tems fust serein , le ciel net , & que l'aurore qui avoit commencé de paroître , rendît tous les objets fort distincts. Il regarda par les deux ouvertures à droit & à gauche , & il ne vit que ce qu'il avoit coutume de voir par ces deux endroits. Son étonnement fut si grand , qu'il demeura long-tems

136 *Les mille & une Nuit*,
tems dans la mesme place, les
yeux tournez du côté où le Pa-
lais avoit été, & où il ne le voyoit
plus, en cherchant ce qu'il ne
pouvoit comprendre; sçavoir,
comment il se pouvoit faire,
qu'un Palais aussi grand, & aussi
apparent que celuy d'Aladdin,
qu'il avoit vû presque chaque jour
depuis qu'il avoit été basti avec
sa permission, & tout recemment,
le jour de devant, se fust évanouï,
de maniere qu'il n'en paroïssoit
pas le moindre vestige. Je ne me
trompe pas, disoit-il en luy-mes-
me, il étoit dans la place que
voilà. S'il étoit écoulé, les ma-
teriaux paroïtroient en monceaux;
& si la terre l'avoit eng'outi, on
en verroit quelque marque. De
quelque maniere que cela fust arri-
vé, & quoyque convaincu que le
Palais n'y étoit plus, il ne laissa pas
néanmoins d'attendre encore quel-
que tems pour voir si en effet il
ne se trompoit pas. Il se retira en-
fin,

fin, & après avoir regardé encore derriere luy avant de s'éloigner, il revint à son appartement, il commanda qu'on luy fit venir le grand Visir en toute diligence, & cependant il s'affit l'esprit agité de pensées si différentes qu'il ne sçavoit quel parti prendre.

Le grand Visir ne fit pas attendre le Sultan: il vint mesme avec une si grande précipitation, que ni luy, ni les gens ne firent pas reflexion en passant, que le Palais d'Aladdin n'étoit plus à sa place. Les portiers mesme en ouvrant la porte du Palais, ne s'en étoient pas apperçû.

En abordant le Sultan; Sire luy dit le grand Visir; l'empressement avec lequel votre Majesté m'a fait appeller, m'a fait juger que quelque chose de bien extraordinaire étoit arrivé, puisqu'elle n'ignore pas qu'il est aujourd'huy jour de Conseil, & que je ne devois pas manquer de me
ren

138 *Les mille & une Nuit*,
rendre à mon devoir dans peu de
momens. Ce qui est arrivé est vé-
ritablement extraordinaire com-
me tu le dis , & tu vas en con-
venir. Dis-moy , où est le Palais
d'Aladdin ? Le Palais d'Aladdin !
Sire , répondit le grand Visir avec
étonnement , je viens de passer
devant , il m'a semblé qu'il étoit
à sa place. Des bastimens aussi
solides que celui-là ne changent
pas de place si facilement. Va voir
au Cabinet , répondit le Sultan ,
& tu viendras me dire , si tu l'au-
ras vû.

Le grand Visir alla au Cabinet
ouvert , & il luy arriva la mesme
chose qu'au Sultan. Quand il se
fust bien assuré que le Palais d'A-
laddin n'étoit plus où il avoit
été , & qu'il n'en paroissoit pas
le moindre vestige , il revint se
presenter au Sultan. He bien ,
as-tu vû le Palais d'Aladdin ? luy
demanda le Sultan. Sire , ré-
pondit le grand Visir , votre
Ma

Majesté peut se souvenir, que j'ay eu l'honneur de luy dire, que ce Palais qui faisoit le sujet de son admiration avec ses richesses immenses, n'étoit qu'un ouvrage de magie & d'un Magicien; mais votre Majesté n'a pas voulu y faire attention.

Le Sultan qui ne pouvoit disconvenir de ce que le grand Visir luy representoit, entra dans une colere d'autant plus grande qu'il ne pouvoit desavoüer son incredulité. Où est, dit-il; cet imposteur, ce scelerat, que je luy fasse couper la tête? Sire, reprit le grand Visir; il y a quelques jours qu'il est venu prendre congé de votre Majesté, il faut envoyer luy demander où est son Palais, il ne doit pas l'ignorer. Ce seroit le traiter avec trop d'indulgence, repartit le Sultan; va donner ordre à trente de mes Cavaliers de me l'amener chargé de chaînes.

Le grand Visir alla donner l'ordre

140 *Les mille & une Nuit*,
dre du Sultan aux Cavaliers, & il
instruisit leur Officier de quelle
maniere ils devoient s'y prendre,
afin qu'il ne leur échapast pas.
Ils partirent, & ils rencontrèrent
Aladdin à cinq ou six lieuës de la
Ville, qui revenoit en chassant.
L'Officier luy dit en l'abordant,
que le Sultan impatient de le re-
voir, les avoit envoyé pour le luy
témoigner, & revenir avec luy en
l'accompagnant.

Aladdin n'eût pas le moindre
soupçon du veritable sujet qui
avoit amené ce détachement de
la Garde du Sultan, il continua de
revenir en chassant. Mais quand
il fut à une demy-lieuë de la Ville,
ce détachement l'environna, &
l'Officier en prenant la parole,
luy dit: Prince Aladdin, c'est a-
vec grand regret que nous vous
déclarons l'ordre que nous avons
du Sultan, de vous arrester, & de
vous mener à luy en criminel
d'Etat, nous vous supplions de ne
pas

pas trouver mauvais que nous nous acquitions de notre devoir, & de nous le pardonner.

Cette déclaration fut un sujet de grande surprise à Aladdin, qui se sentoit innocent. Il demanda à l'Officier s'il sçavoit de quel crime il étoit accusé, à quoy il répondit que ni luy, ni ses gens n'en sçavoient rien.

Comme Aladdin vit que ses gens étoient de beaucoup inferieurs, au détachement, & mesme qu'ils s'éloignoient, il mit pied à terre: me voila, dit-il; exécutez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins, que je ne me sens coupable d'aucun crime, ni envers la personne du Sultan, ni envers l'Etat. On luy passa aussitôt au cou une chaîne fort grosse & fort longue, dont on le lia aussi par le milieu du corps, de maniere qu'il n'avoit pas les bras libres. Quand l'Officier se fut mis à la tête de sa troupe, un Cavalier prit

142 *Les mille & une Nuit*,
prit le bout de la chaîne, & en
marchant après l'Officier, il me-
na Aladdin, qui fut obligé de
suivre à pied, & dans cet état il
fut conduit vers la Ville.

Quand les Cavaliers furent en-
trez dans le fauxbourg, les pre-
miers qui virent qu'on menoit
Aladdin en criminel d'Etat, ne
douterent pas que ce ne fust pour
luy couper la tête. Comme il é-
toit aimé généralement, les uns
prirent le sabre & d'autres armes,
& ceux qui n'en avoient pas,
s'armerent de pierres, & ils suivi-
rent les Cavaliers. Quelques-uns
qui étoient à la queue firent vol-
te face, en faisant mine de vou-
loir les dissiper. Mais bientôt ils
grossirent en si grand nombre, que
les Cavaliers prirent le parti de
dissimuler, trop heureux s'ils pou-
voient arriver jusqu'au Palais du
Sultan, sans qu'on leur enlevast
Aladdin. Pour y réussir, selon
que les rues étoient plus ou moins

larges, ils eurent grand soin d'occuper toute la largeur du terrain, tantost en s'étendant, tantost en se resserrant. De la sorte ils arriverent à la place du Palais où ils se mirent tous sur une ligne en faisant face à la populace armée, jusqu'à ce que leur Officier & le Cavalier qui menoit Aladdin fussent entré dans le Palais, & que les Portiers eussent fermé la porte, pour empêcher qu'elle n'entraist.

Aladdin fut conduit devant le Sultan qui l'attendoit sur un balcon, accompagné du grand Visir. & sitôt qu'il le vit, il commanda au Boureau, qui avoit eu ordre de se trouver là, de luy couper la tête, sans vouloir l'entendre, ni tirer de luy aucun éclaircissement.

Quand le Boureau se fust saisi d'Aladdin, il luy osta la chaîne qu'il avoit au cou, & autour du corps, & après avoir étendu sur la terre un cuir teint du sang
d'une

144 *Les mille & une Nuit*,
d'une infinité de criminels qu'il
avoit executé, il l'y fit mettre à
genoux, & il luy banda les yeux.
Alors, il tira son sabre, il prit sa
mesure pour donner le coup, en
s'effaiant, & en faisant flamboyer
le sabre en l'air par trois fois, &
il attendit que le Sultan luy don-
nast le signal pour trancher la
tête d'Aladdin.

En ce moment le grand Visir
apperçut, que la populace qui
avoit forcé les Cavaliers, & qui
avoit rempli la place venoit d'es-
calader les murs du Palais en plu-
sieurs endroits, & commençoit à
les demolir pour faire breche.
Avant que le Sultan donnast le
signal, il luy dit: Sire, je supplie
vôtre Majesté de penser meure-
ment à ce qu'elle va faire. Elle va
courrir risque de voir son Palais
forcé; & si ce malheur arrivoit,
l'évenement pourroit en être fu-
neste. Mon Palais forcé, reprit le
Sultan! qui peut avoir cette au-
dace?

dace ? Sire, repartit le grand Visir ; que votre Majesté jette les yeux sur les murs de son Palais, & sur la place , elle connoîtra la vérité de ce que je luy dis.

L'épouvante du Sultan fut si grande, quand il eut vû une émotion si vive & si animée, que dans le moment mesme il commanda au Boureau de remettre son sabre dans le fourreau , d'ôter le bandeau des yeux d'Aladdin , & de le laisser libre. Il donna ordre aussi aux Chaoux de crier que le Sultan luy faisoit grace, & que chacun eût à se retirer.

Alors tous ceux qui étoient déjà montez au haut des murs du Palais, témoins de ce qui venoit de se passer, abandonnerent leur dessein. Ils descendirent en peu d'instans ; & pleins de joye d'avoir sauvé la vie à un homme qu'ils aimoient véritablement , ils publierent cette nouvelle à tous ceux qui étoient autour d'eux.

146 *Les mille & une Nuit,*
Elle passa bientôt à toute la population, qui étoit dans la place du Palais, & le cris des Chaoux, qui annonçoient la mesme chose, du haut des terrasses où ils étoient montez, acheverent de la rendre publique. La justice que le Sultan venoit de rendre à Aladdin en luy faisant grace, desarma la population, fit cesser le tumulte, & insensiblement chacun se retira chez soy.

Quand Aladdin se vit libre, il leva la tête du côté du balcon, & comme il eût apperçu le Sultan: Sire, dit-il en élevant sa voix d'une maniere touchante: je supplie votre Majesté d'ajouër une nouvelle grace à celle qu'elle vient de me faire, c'est de vouloir bien me faire connoître quel est mon crime. Quel est ton crime, perfide, répondit le Sultan? ne le sçais tu pas? monte jusqu'icy continuant'il & je te le feray connoître.

Aladdin monta, & quand il se fut

po-
da
ui
u
t
:
:
fut présenté, sui moy, luy dit, le Sultan en marchant devant luy sans le regarder. Il le mena jusqu'au Cabinet ouvert, & quand il fut arrivé à la porte: entre, luy dit le Sultan, tu dois sçavoir où étoit ton Palais, regarde de tout côté, & dis moy ce qu'il est devenu.

Aladdin regarde & ne voit rien, Il s'aperçoit bien de tout le terrain que son Palais occupoit, mais comme il ne pouvoit deviner comment il avoit pû disparoître, cet événement extraordinaire & surprenant le mit dans une confusion, & dans un étonnement qui l'empêcherent de pouvoir répondre un seul mot au Sultan.

Le Sultan impatient, dis moy donc, repeta-t-il à Aladdin, où est ton Palais, & où est ma fille? Alors Aladdin rompit le silence: Sire, dit-il; je vois bien, & je l'avoüe, que le Palais que j'ay fait bastir n'est plus à la place où

148 *Les mille & une Nuit*,
il étoit , je vois qu'il a disparu ,
& je ne puis dire auffi à votre
Majesté où il peut être, mais je puis
l'assûrer , que je n'ay aucune part
à cet événement.

Je ne me mets pas en peine de
ce que ton Palais est devenu , re-
prit le Sultan. J'estime ma fille,
un million de fois davantage : je
veux que tu me la retrouves , au-
trement je te feray couper la tête,
& nulle considération ne m'en
empêchera.

Sire , repartit Aladdin ; je sup-
plie votre Majesté de m'accorder
quarante jours pour faire mes di-
ligences , & si dans cette inter-
valle , je n'y réuffis pas , je luy don-
ne ma parole , que j'apporteray
ma tête au pied de son Thrône,
afin qu'elle en dispose à sa volonté.
Je t'accorde les quarante jours ,
que tu me demandes , luy dit le
Sultan ; mais ne crois pas abu-
ser de la grace que je te fais , en
pensant échaper à mon ressentiment.

ment. En quelque endroit de la terre, que tu puisses être, je sauray bien te trouver.

Aladdin s'éloigna de la présence du Sultan dans une grande humiliation, & dans un état à faire pitié. Il passa au travers des cours du Palais la tête baissée, sans oser lever les yeux dans la confusion où il étoit, & les principaux Officiers de la Cour, dont il n'avoit pas desobligé un seul, quoyqu'amis, au lieu de s'approcher de luy pour le consoler, ou pour luy offrir une retraite chez-eux, luy tournerent le dos, autant pour ne le pas voir, qu'afin qu'il ne pût pas les reconnoître. Mais, quand ils se fussent approché de luy, pour luy dire quelque chose de consolant, ou pour luy faire offre de service, ils n'eussent plus reconnu Aladdin, il ne se reconnoissoit pas luy-mesme, & il n'avoit plus la liberté de son esprit, Il le fit bien connoître quand il fut hors

150 *Les mille & une Nuit,*
du Palais, car sans penser à ce qu'il faisoit, il demandoit de porte en porte & à tous ceux qu'il rencontroit, si l'on n'avoit pas vû son Palais, ou si on ne pouvoit pas luy en dire des nouvelles.

Ces demandes firent croire à tout le monde qu'Aladdin avoit perdu l'esprit. Quelques-uns n'en firent que rire, mais les gens les plus raisonnables, & particulièrement ceux qui avoient eu quelque liaison d'amitié & de commerce avec luy, en furent véritablement touchez de compassion. Il demeura trois jours dans la Ville en allant tantost d'un côté, tantost d'un autre, & en ne mangeant que ce qu'on luy présentoit par charité, & sans prendre aucune résolution.

Enfin comme il ne pouvoit plus dans l'état malheureux où il se voyoit, rester dans une Ville où il avoit fait une si belle figure, il en sortit, & il prit le chemin de la campagne.

pagne. Il se detourna des grandes routes, & après avoir traversé plusieurs campagnes dans une incertitude affreuse, il arriva enfin à l'entrée de la nuit, au bord d'une riviere. Là, il luy prit une pensée de desespoir : où iray je chercher mon Palais, dit-il en luy-mesme ; en quelle Province, en quel pays, en quelle partie du monde le trouveray-je, aussi bien que ma chere Princesse que le Sultan me demande ? jamais je n'y réussiray ; il vaut donc mieux que je me délivre de tant de fatigues qui n'aboutiroient à rien, & de tous les chagrins cuisans qui me rongent. Il alloit se jeter dans la riviere selon la resolution qu'il venoit de prendre, mais il crut en bon Mussulman, fidelle à sa Religion, qu'il ne devoit pas le faire, sans avoir auparavant fait sa priere. En voulant s'y preparer, il s'approcha du bord de l'eau pour se laver les mains & le vi-

152 *Les mille & une Nuit,*
sage, suivant la coutume du pays.
Mais comme cet endroit étoit un
peu en pente, & mouillé par l'eau
qui y battoit, il glissa, & il seroit
tombé dans la riviere, s'il ne se fust
retenu à un petit roc élevé hors
de terre, environ de deux pieds.
Heureusement pour luy, il portoit
encore l'anneau que le Magicien
Afriquain, luy avoit mis au doigt
avant qu'il descendit dans le sou-
terrain pour aller enlever la pré-
cieuse Lampe, qui venoit de luy
être enlevée. Il frotta cet anneau
assez fortement, contre le roc en
se retenant; dans l'instant, le mes-
me Génie qui luy étoit apparu
dans ce souterrain où le Magicien
Afriquain l'avoit enfermé, luy ap-
parut encore: *Que veux-tu*, luy dit
le Génie; *me voicy prest à t'obéir*
comme ton Esclave, & de tous ceux
qui ont l'anneau au doigt, moy & les
autres Esclaves de l'anneau.

Aladdin agréablement surpris
par une apparition si peu atten-
due

duë dans le defespoir où il étoit, répondit : Génie , fauve moy la vie une feconde fois en m'enseignant où est le Palais que j'ay fait bastir, ou en faisant qu'il soit rapporté incessamment où il étoit. Ce que tu me demandes, reprit le Génie ; n'est pas de mon ressort ; je ne suis, Esclave que de l'anneau , adresse-toy à l'Esclave de la Lampe. Si cela est , repartit Aladdin ; je te commande donc par la puissance de l'anneau, de me transporter jusqu'au lieu où est mon Palais, en quelque endroit de la Terre qu'il soit, & de me poser sous les fenestres de la Princesse Badroulboudour. A peine eut-il achevé de parler, que le Génie le prit, & le transporta en Afrique , au milieu d'une grande prairie où étoit le Palais, peu éloigné d'une grande Ville, & le posa précisément au dessous des fenestres de l'appartement de la Princesse, où il le laissa.

154 *Les mille & une Nuits,*
Tout cela se fit en un instant.

Nonobstant l'obscurité de la nuit, Aladdin reconnut fort bien son Palais, & l'appartement de la Princesse Badroulboudour. Mais comme la nuit étoit avancée, & que tout étoit tranquille dans le Palais, il se retira un peu à l'écart, & il s'assit au pied d'un arbre. Là rempli d'esperance, en faisant reflexion à son bonheur, dont il étoit redevable à un pur hazard, il se trouva dans une situation beaucoup plus paisible, que depuis qu'il avoit été arrêté, amené devant le Sultan, & delivré du danger présent de perdre la vie. Il s'entretint quelque tems dans ces pensées agréables; mais enfin comme il y avoit cinq ou six jours qu'il ne dormoit point, il ne put s'empêcher de se laisser aller au sommeil qui l'accabloit, & il s'endormit au pied de l'arbre, où il étoit.

Le lendemain, dès que l'au-
rore

rore commença à paroître, Aladdin fut éveillé agréablement, non seulement par le ramage des oyseaux qui avoient passé la nuit sur l'arbre, sous lequel il étoit couché; mais mesme sur les arbres touffus du Jardin de son Palais. Il jetta d'abord les yeux sur cet admirable édifice, & alors il sentit une joye inexprimable d'être sur le point de s'en revoir bientôt le maître, & en mesme tems de posseder encore une fois sa chere Princesse Badroulboudour. Il se leva, & se rapprocha de l'appartement de la Princesse. Il se promena quelque tems sous ses fenêtres, en attendant qu'il fut jour chez elle, & qu'on pût l'appercevoir. Dans cette attente il cherchoit en luy-mesme d'où pouvoit être venu la cause de son malheur, & après avoir bien resvé il ne douta plus que toute son infortune ne vint d'avoir quitté sa Lampe de vûë. Il s'accusa luy-mesme de né-

gligence, & du peu de soin qu'il avoit eu, de ne s'en pas dessaisir un seul moment. Ce qui l'embarassoit davantage; c'est qu'il ne pouvoit s'imaginer, qui étoit le jaloux de son bonheur. Il l'eût compris d'abord, s'il eût sçu que luy & son Palais, se trouvoient alors en Afrique, mais le Génie, Esclave de l'anneau ne luy en avoit rien dit, il ne s'en étoit point informé luy-mesme. Le seul nom de l'Afrique, luy eût rapellé dans sa memoire, le Magicien Afriquain, son ennemy déclaré.

La Princesse Badroulboudour se levoit plus matin qu'elle n'avoit de coûtume, depuis son enlevement & son transport en Afrique, par l'artifice du Magicien Afriquain, dont jusqu'alors, elle avoit été contrainte de supporter la vûë une fois chaque jour, parce qu'il étoit maître du Palais; mais elle l'avoit traité si durement chaque fois, qu'il n'avoit encore
osé

osé prendre la hardiesse de s'y loger. Quand elle fut habillée, une de ses femmes, en regardant au travers d'une jalousie, apperçoit Aladdin. Elle court aussitost en avertir sa Maistresse. La Princesse qui ne pouvoit croire cette nouvelle vient vite se presenter à la fenêtre, & apperçoit Aladdin. Elle ouvre la jalousie. Au bruit que la Princesse fait en l'ouvrant, Aladdin leve la tête, il la reconnoit, & il la saluë d'un air qui exprimoit l'excès de sa joye. Pour ne pas perdre de tems, luy dit la Princesse, on est allé vous ouvrir la porte secrete: entrez, & montez, & elle referma la jalousie.

La porte secrete étoit au dessous de l'appartement de la Princesse, elle se trouva ouverte, & Aladdin monta à l'appartement de la Princesse. Il n'est pas possible d'exprimer la joye que ressentirent ces deux époux de se revoir

158 *Les mille & une Nuit,*
après s'être crû separez pour ja-
mais. Ils s'embrasserent plusieurs
fois, & se donnerent toutes les
marques d'amour & de tendresse
qu'on peut s'imaginer après une se-
paration aussi tritte, & aussi peu
attenduë que la leur. Après ces
embrassemens, mêlez de larmes
de joye, ils s'affirent, & Aladdin
en prenant la parole : Princesse,
dit-il; avant de nous entretenir de
toute autre chose, je vous supplie
au nom de Dieu, autant pour vo-
tre propre interest, & pour celuy
du Sultan, votre respectable pere,
que pour le mien en particulier,
de me dire ce qu'est devenuë une
vieille Lampe, que j'avois mis sur
la corniche du Salon à vingt-qua-
tre croisées, avant d'aller à la
chasse.

Ah ! cher époux répondit la
Princesse; je m'étois bien doutée
que notre malheur reciproque ve-
noit de cette Lampe, & ce qui
me desole, c'est que j'en suis la
cause

cause moy-mesme. Princesse, reprit Aladdin ; ne vous en attribuez pas la cause : elle est toute sur moy , & je devois avoir été plus soigneux de la conserver. Ne songeons qu'à reparer cette perte ; & pour cela , faites moy la grace de me raconter comment la chose s'est passée , & en quelles mains elle est tombée.

Alors la Princesse Badroulboudour , raconta à Aladdin ce qui s'étoit passé dans l'échange de la Lampe vieille pour la neuve qu'elle fit apporter , afin qu'il la vit , & comment la nuit suivante après s'être apperçue du transport du Palais , elle s'étoit trouvée le matin dans le pays inconnu où elle luy parloit , & qui étoit l'Afrique , particularité qu'elle avoit apprise de la bouche mesme du traistre , qui l'y avoit fait transporter par son art magique.

Princesse , dit Aladdin en l'interrompant , vous m'avez fait connoître

160 *Les mille & une Nuit,*
noître le traître, en me marquant
que je suis en Atrique avec vous. Il
est le plus perfide de tous les hom-
mes. Mais ce n'est ni le tems, ni
le lieu de vous faire une peinture
plus ample de ses méchancetez.
Je vous prie seulement de me dire
ce qu'il a fait de la Lampe, & où
il l'a mise: il la porte dans son sein
enveloppée bien pretieusement, re-
prit la Princesse, & je puis en ren-
dre témoignage puisqu'il l'en a ti-
rée & developée en ma presence,
pour m'en faire un trophée.

Ma Princesse, dit alors Alad-
din; ne me sçachez pas mauvais
gré de tant de demandes dont
je vous fatigue, elles sont égale-
ment importantes pour vous, &
pour moy. Pour venir à ce
qui m'interesse plus particuliere-
ment; apprenez moy je vous en
conjure, comment vous vous trou-
vez du traitement d'un homme
aussi méchant, & aussi perfide?
Depuis que je suis en ce lieu, re-
prit

prit la Princesse, il ne s'est présenté devant moy qu'une fois chaque jour; & je suis bien persuadée que le peu de satisfaction qu'il tire de ses visites, fait qu'il ne m'importune pas plus souvent. Tous les discours qu'il me tient chaque fois ne tendent qu'à me persuader de rompre la foy que je vous ay donnée, & de le prendre pour époux, en voulant me faire entendre que je ne dois pas esperer de vous revoir jamais, que vous ne vivez plus, & que le Sultan mon pere vous a fait couper la tête. Il ajoûte pour se justifier, que vous êtes un ingrat, que votre fortune n'est venue que de luy, & mille autres choses que je luy laisse dire.

Et comme il ne reçoit de moy pour réponse que mes plaintes douloureuses & mes larmes, il est contraint de se retirer aussi peu satisfait que quand il arrive. Je ne doute pas néanmoins que
son

162 *Les mille & une Nuit,*
son intention ne soit de laisser
passer mes plus vives douleurs,
dans l'esperance que je changeray
de sentiment, & à la fin d'user de
violence, si je persevere à luy faire
résistance. Mais cher époux vôtre
présence a déjà dissipé mes inquié-
tudes.

Princesse, interrompit Aladdin,
j'ay confiance que ce n'est pas en
vain, puisqu'elles sont dissipées, &
que je crois avoir trouvé le moyen
de vous délivrer de vôtre ennemy
& du mien. Mais pour cela, il est
nécessaire que j'aille à la Ville. Je
feray de retour vers le midy, &
alors je vous communiqueray quel
est mon dessein, & ce qu'il fau-
dra que vous fassiez, pour contri-
buer à le faire réussir. Mais afin
que vous en soyiez avertie, ne
vous étonnez pas de me voir re-
venir avec un autre habit, &
donnez ordre qu'on ne me fasse
pas attendre à la porte secreete
au premier coup que je fraperay.
La

La Princesse luy promit qu'on l'attendroit à la porte, & que l'on seroit prompt à luy ouvrir.

Quand Aladdin fut descendu de l'appartement de la Princesse, & qu'il fust sorty par la mesme porte, il regarda de côté & d'autre, & il apperçut un Païsan, qui prenoit le chemin de la campagne.

Comme le Païsan alloit au delà du Palais, & qu'il étoit un peu éloigné, Aladdin pressa le pas, & quand il l'eut joint, il luy proposa de changer d'habit, & il fit tant que le Païsan y consentit. L'échange se fit à la faveur d'un buisson, & quand ils se furent separez Aladdin prit le chemin de la Ville. Dès qu'il y fut entré, il enfila la ruë qui aboutissoit à la porte, & en se detournant par les ruës les plus frequentées, il arriva à l'endroit ou chaque sorte de marchands & d'artisans avoient leur ruë particuliere. Il
entra

164 *Les mille & une Nuit*,
entra dans celle des Droguistes,
& en s'adressant à la boutique la
plus grande, & la mieux fournie,
il demanda au marchand s'il a-
voit une certaine poudre qu'il luy
nomma.

Le marchand qui s'imagina
qu'Aladdin étoit pauvre, à le regar-
der par son habit, & qu'il n'avoit
pas assez d'argent pour la payer,
luy dit qu'il en avoit; mais qu'elle
étoit chere. Aladdin penetra
dans la pensée du marchand, il
tira sa bourse, & en faisant voir
de l'or il demanda une demy
drachme de cette poudre. Le mar-
chand la pesa, l'envelopa, & en
la présentant à Aladdin, il en
demanda une piece d'or. Alad-
din la luy mit entre les mains,
& sans s'arrester dans la Ville
qu'autant de tems qu'il en fallut
pour prendre un peu de nourri-
ture, il revint à son Palais. Il
n'attendit pas à la porte secrette,
elle luy fut ouverte d'abord, &
il

il monta à l'appartement de la Princesse Badroulboudour: Princesse, luy dit-il, l'aversion que vous avez pour vôtre ravisseur, comme vous me l'avez témoigné, fera peut-être que vous aurez de la peine à suivre le conseil que j'ay à vous donner. Mais permettez moy de vous dire qu'il est à propos que vous dissimuliez, & mesme, que vous vous fassiez violence, si vous voulez vous délivrer de sa persecution, & donner au Sultan vôtre pere, & mon Seigneur, la satisfaction de vous revoir.

Si vous voulez donc suivre mon conseil, continua Aladdin, vous commencerez dès à present de vous habiller d'un de vos plus beaux habits, & quand le Magicien Afriquain viendra ne faites pas difficulté de le recevoir, avec tout le bon accueil possible sans affectation, & sans contrainte, avec un visage ouvert, de ma-
niere

166 *Les mille & une Nuit*,
niere néanmoins, que s'il y reste
quelque nuage d'affliction, il puisse
se appercevoir qu'il se dissipera
avec le tems. Dans la conversa-
tion, donnez-luy à connoître que
vous faites vos efforts pour m'ou-
blier; & afin qu'il soit persuadé
davantage de vôtre sincerité, in-
vitez-le à souper avec vous, &
marquez luy que vous seriez bien
aise de goûter du meilleur vin de
son Pays; il ne manquera pas de
vous quitter, pour en aller cher-
cher. Alors en attendant qu'il
revienne, quand le buffet sera mis,
mettez dans un des gobelets pa-
reil à celuy dans lequel vous avez
côûtume de boire, la poudre que
voicy, & en le mettant à part, a-
vertissez celle de vos femmes qui
vous donne à boire de vous l'ap-
porter plein de vin, au signal que
vous luy ferez, dont vous con-
viendrez avec elle, & de prendre
bien garde de ne pas se tromper.
Quand le Magicien sera revenu,
&

& que vous ferez à table, après avoir mangé, & bû autant de coups que vous le jugerez à propos, faites vous apporter le gobelet où sera la poudre, & changez vôtre gobelet avec le sien, il trouvera la faveur que vous luy ferez si grande, qu'il ne la refusera pas. Il boira mesme sans rien laisser dans le gobelet, & à peine l'aura t'il vuïdé que vous le verrez tomber à la renverse. Si vous avez de la repugnance à boire dans son gobelet, faites semblant de boire, vous le pouvez sans crainte; l'effet de la poudre sera si prompt, qu'il n'aura pas le tems de faire reflexion, si vous beuvez, ou si vous ne beuvez pas.

Quand Aladdin eut achevé; je vous avouë, luy dit la Princesse; que je me fais une grande violence, en consentant de faire au Magicien les avances que je vois bien, qu'il est nécessaire que je fasse. Mais quelle résolution ne peut-

168 *Les mille & une Nuit*,
peut-on pas prendre contre un
cruel ennemy. Je feray dont ce
que vous me conseillez ; puisque
de là mon repos ne depend pas
moins que le vôtre. Ces mesures
prises avec la Princesse, Aladdin
prit congé d'elle, & il alla passer
le reste du jour aux environs du
Palais en attendant la nuit qu'il
se raprocha de la porte secrete.

La Princesse Badroulboudour
inconsolable, non seulement de se
voir separée d'Aladdin son cher
époux, qu'elle avoit aimé d'abord,
& qu'elle continuoit d'aimer en-
core, plus par inclination que par
devoir ; mais mesme d'avec le
Sultan son pere, qu'elle cherissoit,
& dont elle étoit tendrement
aimée, étoit touûjours demeurée
dans une grande negligence de sa
personne, depuis le moment de
cette douloureuse separation. Elle
avoit mesme pour ainsi dire, ou-
blié la propreté, qui sied si bien
aux personnes de son sexe, parti-
culierement

culièrement après que le Magicien Afriquain se fust présenté à elle la première fois, & qu'elle eût appris par ses femmes qui l'avoient reconnu, que c'étoit luy qui avoit pris la vieille Lampe, en échange de la neuve, & que par cette fourberie infigne, il luy fust devenu en horreur. Mais l'occasion d'en prendre vengeance comme il le meritoit, & plustost qu'elle n'avoit osé l'esperer, fit qu'elle resolut de contenter Aladdin. Ainsi dès qu'il se fut retiré, elle se mit à sa toilette, se fit coëffer par ses femmes, de la maniere qui luy étoit la plus avantageuse, & elle prit un habit le plus riche & le plus convenable à son dessein. La ceinture dont elle se ceignit n'étoit qu'or & que diamans enchassez, les plus gros, & les mieux assortis, & elle accompagna la ceinture d'un collier de treize perles seulement, dont les six de chaque côté, étoient d'une telle

proportion avec celle du milieu, qui étoit la plus grosse & la plus précieuse que les plus grandes Sultanes, & les plus grandes Reines se feroient estimées heureuses d'en avoir un complet de la grosseur des deux plus petites de celuy de la Princesse. Les bracelets entremêlez de diamans & de rubis, répondoient merveilleusement bien à la richesse de la ceinture, & du collier.

Quand la Princesse Badroulboudour fut entièrement habillée, elle consulta son miroir, prit l'avis de ses femmes, sur tout son ajustement, & après qu'elle eut vû qu'il ne luy manquoit aucun des charmes, qui pouvoient flater la folle passion du Magicien Afriquain, elle s'assit sur son sofa, en attendant qu'il arrivast.

Le Magicien ne manqua pas de venir à son heure ordinaire. Dès que la Princesse le vit entrer dans son salon aux vingt quatre
croi-

créées, où elle l'attendoit, elle se leva avec tout son appareil de beauté & de charmes, & elle luy montra de la main, la place honorable, où elle attendoit qu'il se mist pour s'asseoir en mesme tems que luy; civilité distinguée qu'elle ne luy avoit pas encore fait.

Le Magicien Afriquain plus ébloui de l'éclat des beaux yeux de la Princesse, que du brillant des pierreries dont elle étoit ornée, fut fort surpris. Son air majestueux, & un certain air gracieux dont elle l'accueilloit, si opposé aux rebuts avec lesquels elle l'avoit receu jusqu'alors, le rendit confus. D'abord, il voulut prendre place sur le bord du sofa, mais comme il vit que la Princesse ne vouloit pas s'asseoir dans la sienne, qu'il ne se fust assis, où elle souhaittoit, il obéit.

Quand le Magicien Afriquain fut

fut placé, la Princesse pour le tirer de l'embaras, où elle le voyoit, prit la parole en le regardant d'une maniere à luy faire croire qu'il ne luy étoit plus odieux, comme elle l'avoit fait paroître auparavant, & elle luy dit : vous vous étonnerez sans doute de me voir aujourd'huy toute autre que vous ne m'avez vûë jusqu'à présent; mais vous n'en ferez plus surpris quand je vous diray, que je suis d'un tempérament si oposé à la tristesse, à la mélancholie, aux chagrins, & aux inquietudes, que je cherche à les éloigner le plûtoft qu'il m'est possible, dès que je trouve que le sujet en est passé. J'ay fait reflexion sur ce que vous m'avez représenté du destin d'Aladdin; & de l'humeur dont je connois le Sultan mon pere, je suis persuadée comme vous, qu'il n'a pû éviter l'effet terrible de son courroux. Ainsi quand je m'opiniastrerois à le pleurer toute

ma vie, je voy bien que mes larmes ne le feroient pas revivre. C'est pour cela, qu'après luy avoir rendu, mesme julques dans le tombeau, les devoirs que mon amour demandoit que je luy rendisse, il m'a paru que je devois chercher tous les moyens de me consoier. Voilà les motifs du changement que vous voyez en moy. Pour commencer dont à éloigner tout sujet de tristesse, résolue à la banir entierement, & persuadée que vous voudrez bien me tenir compagnie, j'ay commandé qu'on nous préparast à souper. Mais comme je n'ay que du vin de la Chine, & que je me trouve en Afrique, il m'a pris une envie de goûter de celuy qu'elle produit, & j'ay cru s'il y en a, que vous en trouverez du meilleur.

Le Magicien Afriquain, qui avoit regardé comme une chose impossible, le bonheur de parve-

174 *Les mille & une Nuit,*
nir si promptement & si facilement à entrer dans les bonnes graces de la Princesse Badroulboudour, luy marqua qu'il ne trouvoit pas de termes assez forts pour luy témoigner combien il étoit sensible à ses bontez; & en effet pour finir au plûtost un entretien dont il eût eu peine à se tirer, s'il s'y fust engagé plus avant, il se jetta sur le vin d'Afrique, dont elle venoit de luy parler, & il luy dit, que parmy les avantages dont l'Afrique pouvoit se glorifier, celui de produire d'excellent vin, étoit un des principaux, particulièrement dans la partie où elle se trouvoit, qu'il en avoit une piece de sept ans, qui n'étoit pas encore entamée, & que sans le trop priser, c'étoit un vin, qui surpassoit en bonté les vins les plus excellens du monde. Si ma Princesse, ajouta t'il; veu me le permettre, j'iray en prendre deux bouteilles, & je seray
de

de retour incessamment. Je serois fâchée de vous donner cette peine, luy dit la Princesse; il vaudroit mieux que vous y envoyassiez quelqu'un. Il est nécessaire, que j'y aille moy-mesme, repartit le Magicien Afriquain; personne que moy ne sçait où est la clef du magasin, & personne que moy aussi n'a le secret de l'ouvrir. Si cela est ainsi, dit la Princesse; allez donc, & revenez promptement. Plus vous mettrez de tems, plus j'auray d'impatience de vous revoir, & songez que nous nous mettrons à table, dès que vous serez de retour.

Le Magicien Afriquain plein d'esperance de son prétendu bonheur, ne courut pas chercher son vin de sept ans, il y vola plutôt, & il revint fort promptement. La Princesse qui n'avoit pas douté qu'il ne fist diligence, avoit jetté elle-mesme la poudre qu'Aladdin luy avoit apporté, dans

176 *Les mille & une Nuit,*
un gobelet qu'elle avoit mis à part, & elle venoit de faire servir. Ils se mirent à table vis à vis l'un de l'autre, de maniere que le Magicien avoit le dos tourné au buffet. En luy presentant de ce qu'il y avoit de meilleur, la Princesse luy dit : si vous voulez, je vous donneray le plaisir des instrumens & des voix ; mais comme nous ne sommes que vous & moy, il me semble que la conversation, nous donnera plus de plaisir. Et le Magicien regarda ce choix de la Princesse pour une nouvelle faveur.

Après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, la Princesse demanda à boire. Elle but à la santé du Magicien, & quand elle eut bu : vous avez raison, dit-elle de faire l'éloge de votre vin, jamais je n'en avois bu de si délicieux. Charmante Princesse répondit-il, en tenant à la main le gobelet qu'on venoit de luy presenter,
mon

mon vin acquiert une nouvelle bonté par l'approbation que vous luy donnez. Beuvez à ma santé, reprit la Princesse; vous trouverez vous mesme que je m'y connois. Il but à la santé de la Princesse. Et en rendant le gobelet, Princesse, dit-il; je me tiens heureux d'avoir réservé cette piece pour une si bonne occasion: j'avoüe moy-mesme, que je n'en ai bu de ma vie de si excellent en plus d'une maniere.

Quand ils eurent continué de manger & de boire trois autres coups, la Princesse qui avoit achevé de charmer le Magicien Afriquain par ses honnestetez, & par ses manieres toutes obligeantes donna enfin le signal à la femme qui luy donnoit à boire, en disant en mesme tems qu'on luy apportast son gobelet plein de vin, qu'on emplist de mesme celuy du Magicien Afriquain, & qu'on le luy presenta. Quand ils eurent chacun le gobelet à la main: je

ne ſçay, dit-elle au Magicien Afriquain, comment on en u'e chez vous, quand on s'aime bien, & qu'on boit enſemble comme nous le faisons. Chez nous à la Chine, l'amant & l'amante ſe preſentent réciproquement, à chacun leur gobelet, & de la forte ils boivent à la ſanté l'un de l'autre. En meſme tems elle luy préſenta le gobelet qu'elle tenoit, en avançant l'autre main, pour recevoir le ſien. Le Magicien Afriquain ſe haſta de faire cet échange, avec d'autant plus de plaifir, qu'il regarda cette faveur comme la marque la plus certaine de la conquête entiere du cœur de la Princeſſe, ce qui le mit au comble de ſon bonheur. Avant qu'il but: Princeſſe, dit-il, le gobelet à la main; il ſ'en faut beaucoup, que nos Afriquains ſoient auffi rafinez dans l'art d'affaiſonner l'amour de tous ſes agrémens, que les Chinois, & en m'inſtruiſant d'une le-

Çon que j'ignorois, j'apprens aussi à quel point je dois être sensible à la grace que je reçois. Jamais je ne l'oublieray, aimable Princesse, d'avoir retrouvé en buvant dans votre gobelet, une vie dont votre cruauté m'eust fait perdre l'esperance, si elle eust continué.

La Princesse Badroulboudour qui s'ennuioit du discours à perte de vûë du Magicien Afriquain, beuvons, dit-elle en l'interrompant vous reprendrez après, ce que vous voulez me dire. En mesme tems elle porta à la bouche le gobelet qu'elle ne toucha que du bout des levres, pendant que le Magicien Afriquain se pressât si fort de la prévenir qu'il vuïda le sien sans en laisser une seule goutte. En achevant de le vuïder, comme il avoit un peu panché la teste en arriere pour monstres sa diligence, il demeura quelque tems en cet état, jusqu'à ce que la Princesse qui avoit toujours le bord du gobelet

180 *Les mille & une Nuits,*
sur ses levres, vit que les yeux luy
tournoient, & qu'il tombast sur
le dos sans sentiment.

La Princesse n'eut pas besoin
de commander qu'on allast ou-
vrir la porte secrete à Aladdin.
Ses femmes qui avoient le mot,
s'étoient disposées d'espace en es-
pace depuis le salon jusqu'au bas
de l'escalier, de maniere que le
Magicien Afriquain ne fut pas
plûtôt tombé à la renverse, que
la porte luy fut ouverte presque
dans le moment.

Aladdin monta, & il entra
dans le Salon. Dès qu'il eut vû le
Magicien Afriquain étendu sur le
sofa, il arresta la Princesse Ba-
droulboudour qui s'étoit levée, &
qui s'avançoit pour luy témoigner
sa joye en l'embrassant: Princesse,
dit-il; il n'est pas encore tems,
obligez-moy de vous retirer à vo-
tre appartement, & faites qu'on
me laisse seul, pendant que je vay
travailler à vous faire retourner
à

à la Chine avec la mesme diligence que vous en avez été éloignée.

En effet quand la Princesse fut hors du salon avec ses femmes, & ses Eunuques, Aladdin ferma la porte, & après qu'il se fust approché du cadavre du Magicien Africain, qui étoit demeuré sans vie, il ouvrit sa veste, & il en tira la Lampe envelopée de la maniere que la Princesse luy avoit marqué. Il la developa, & il la frota. Aussitost le Génie se présenta avec son compliment ordinaire. Génie, luy dit Aladdin : je t'ay appelé, pour t'ordonner de la part de la Lampe, ta bonne maistresse que tu vois, de faire que ce Palais soit reporté incessamment à la Chine, au mesme lieu, & à la mesme place d'où il a été apporté icy. Le Génie après avoir marqué par une inclination de tête, qu'il alloit obéir, disparut. En effet le transport se fit, & on ne

le sentit que par deux agitations fort legeres, l'une quand il fut enlevé du lieu où il étoit en Afrique, & l'autre quand il fut posé dans la Chine, vis à vis le Palais du Sultan, ce qui se fist dans un intervalle de très-peu de durée.

Aladdin descendit à l'appartement de la Princesse, & alors en l'embrassant : Princesse, dit-il, je puis vous assurer, que votre joye & la mienne, seront completes demain matin. Comme la Princesse n'avoit pas achevé de souper, & qu'Aladdin avoit besoin de manger, la Princesse fit apporter du Salon aux vingt-quatre croisées, les mets qu'on y avoit servi, & auxquels on n'avoit presque pas touché. La Princesse & Aladdin mangerent ensemble, & burent du bon vin vieux du Magicien Afriquain, après quoy, sans parler de leur entretien, qui ne pouvoit être que très-faisant,

ils

La Lampe merveilleuse, 183
ils se retirèrent dans leur appartement.

Depuis l'enlèvement du Palais d'Aladdin, & de la Princesse Badroulboudour, le Sultan pere de cette Princesse, étoit inconsolable de l'avoir perdue, comme il se l'étoit imaginé. Il ne dormoit presque ni nuit, ni jour, & au lieu d'éviter tout ce qui pouvoit l'entretenir dans son affliction, c'étoit au contraire ce qu'il cherchoit avec plus de soin. Ainsi, au lieu qu'auparavant il n'alloit que le matin au Cabinet ouvert de son Palais, pour se satisfaire par l'agrément de cette vûë, dont il ne pouvoit se rassasier, il y alloit plusieurs fois le jour, renouveler ses larmes, & se plonger de plus en plus dans ses profondes douleurs, par l'idée de ne voir plus ce qui luy avoit tant plu, & d'avoir perdu ce qu'il avoit de plus cher au monde. L'Aurore ne faisoit encore que paroître, lorsque le Sultan vint à ce Cabinet,
le

le mesme matin que le Palais d'Aladdin venoit d'être rapporté à sa place. En y entrant il étoit si recueilli en luy-mesme, & si pénétré de sa douleur, qu'il jeta les yeux d'une maniere triste du costè de la place, où il ne croioit voir que l'air vuide, sans appercevoir le Palais. Mais comme il vit que ce vuide étoit rempli, il s'imagina d'abord, que c'étoit l'effet d'un brouillard. Il regarde avec plus d'attention, & il connoit à n'en pas douter que c'étoit le Palais d'Aladdin. Alors, la joye, & l'épanouissement du cœur, succederent aux chagrins, & à la tristesse. Il retourne à son appartement en pressant le pas, & il commande qu'on luy selle, & qu'on luy amene un cheval. On le luy amene, il le monte, il part, & il luy semble qu'il n'arrivera pas assez-tost au Palais d'Aladdin.

Aladdin qui avoit prévû ce qui
pou-

pouvoit arriver, s'étoit levé dès la petite pointe du jour, & dès qu'il eut pris un des habits les plus magnifiques de sa garderobe, il étoit monté au Salon aux vingt-quatre croisées, d'où il apperçut que le Sultan venoit. Il descendit, & il fut assez à tems pour le recevoir aubas du grand escalier, & à l'aider à mettre pied à terre. Aladdin, luy dit le Sultan; je ne puis vous parler, que je n'aye vû, & embrassé ma fille.

Aladdin conduisit le Sultan à l'appartement de la Princesse Badroulboudour. Et la Princesse, qu'Aladdin en se levant avoit averti de se souvenir qu'elle n'étoit plus en Afrique; mais dans la Chine, & dans la Ville Capitale du Sultan son pere, voisine de son Palais, venoit d'achever de s'habiller. Le Sultan l'embrassa à plusieurs fois, le visage baigné de larmes de joye, & la Princesse de son costé, luy donna toutes les
mar-

186 *Les mille & une Nuit*,
marques du plaisir extrême qu'elle
avoit de le revoir.

Le Sultan fit quelque tems sans
pouvoir ouvrir la bouche pour
parler, tant il étoit attendri, d'a-
voir retrouvé sa chere fille après
l'avoir pleurée sincerement com-
me perduë, & la Princesse de son
costé étoit toute en larmes de la
joye de revoir le Sultan son pere.

Le Sultan prit enfin la parole :
ma fille, dit-il ; je veux croire
que c'est la joye que vous avez de
me revoir, qui fait que vous me
paraissez aussi peu changée, que
s'il ne vous étoit rien arrivé de
facheux. Je suis persuadé néan-
moins, que vous avez beaucoup
souffert. On n'est pas transporté
dans un Palais tout entier, aussi
subitement que vous l'avez été,
sans de grandes allarmes, & de
terribles angoisses. Je veux que
vous me racontiez ce qui en
est, & que vous ne me cachiez
rien.

La

La Princesse se fit un plaisir de donner au Sultan son pere la satisfaction qu'il demandoit. Sire, dit la Princesse; si je paroiss si peu changée, je supplie votre Majesté de considerer que je commençay à respirer dès hier de grand matin, par la presence d'Aladdin mon cher époux, & mon liberateur, que j'avois regardé & pleuré comme perdu pour moy, & que le bonheur que je viens d'avoir de l'embrasser, me remet à peu près dans la mesme assiete qu'auparavant.

Toute ma peine néanmoins, à proprement parler, n'a été que de me voir arrachée à votre Majesté, & à mon cher époux, non-seulement par rapport à mon inclination à l'égard de mon époux; mais mesme par l'inquiétude où j'étois sur les tristes effets du courroux de votre Majesté, auquel je ne doutois pas qu'il ne dût estre exposé, tout innocent qu'il étoit.

J'ay

J'ay moins souffert de l'insolence de mon ravisseur , qui m'a tenu des discours qui ne me plaisoient pas. Je les ay arresté par l'ascendant que j'ay sçu prendre sur luy. D'ailleurs j'étois aussi peu contrainte, que je le suis presentement. Pour ce qui regarde le fait de mon enlevement , Aladdin n'y a aucune part , j'en suis la cause moy seule ; mais très-innocente. Pour persuader au Sultan qu'elle disoit la verité ; elle luy fit le détail du deguisement du Magicien Afriquain , en marchant de Lampes neuves , à changer contre des vieilles, & du divertissement qu'elle s'étoit donné en faisant l'échange de la Lampe d'Aladdin , dont elle ignoroit le secret , & l'importance , de l'enlevement du Palais , & de sa personne après cet échange , & du transport de l'un & de l'autre en Afrique avec le Magicien Afriquain , qui avoit été reconnu par deux de ses femmes.

mes, & par l'Eunuque qui avoit fait l'échange de la Lampe, quand il avoit pris la hardiesse de venir se presenter à elle la premiere fois, après le succès de son audacieuse entreprise, & de luy faire la proposition de l'épouser. Enfin de la persecution qu'elle avoit souffert jusqu'à l'arrivée d'Aladdin, des mesures qu'ils avoient pris conjointement, pour luy enlever la Lampe qu'il portoit sur luy, comment ils y avoient réussi, elle particulièrement en prenant le parti de dissimuler avec luy, & enfin de l'inviter à souper avec elle, jusqu'au gobelet mixtionné qu'elle luy avoit présenté. Quant au reste, ajouta-t'elle, je laisse à Aladdin à vous en rendre compte.

Aladdin eut peu de choses à dire au Sultan : quand, dit-il ; on m'eut ouvert la porte secrette, que j'eus monté au Salon aux vingt-quatre croisées, & que j'eus vû le traître éten-

190 *Les mille & une Nuits*,
étendu mort sur le sofa, par la
violence de la poudre, comme
il ne convenoit pas que la Prin-
cesse restât davantage, je la priay
de descendre à son appartement
avec ses femmes & ses Eunuques.
Je restay seul, & après avoir
tiré la Lampe du sein du Magi-
cien, je me servis du même
secrèt dont il s'étoit servi pour
enlever ce Palais en ravissant la
Princesse. J'ay fait en sorte que le
Palais se trouve en sa place, &
j'ay eu le bonheur de ramener
la Princesse à votre Majesté, com-
me elle me l'avoit commandé.
Je n'en impose pas à Votre Ma-
jesté, & si elle veut se donner la
peine de monter au Salon, elle
verra le Magicien puni comme
il le meritoit.

Pour s'assurer entierement de
la verité, le Sultan se leva, &
monta, & quand il eut vû le Ma-
gicien Afriquain mort, le visage
déjà livide, par la violence du
poi-

poison, il embrassa Aladdin avec beaucoup de tendresse, en luy disant : mon fils, ne me sçachez pas mauvais gré du procédé dont j'ai usé contre vous, l'amour paternel m'y a forcé, & je mérite que vous me pardoniez l'excès où je me fus porté. Sire, reprit Aladdin; je n'ay pas le moindre sujet de plainte contre la conduite de votre Majesté; elle n'a fait que ce qu'elle devoit faire. Ce Magicien, cet infame, ce dernier des hommes, est la cause unique de ma disgrâce. Quand votre Majesté en aura le loisir, je luy feray le recit d'une autre malice qu'il m'a fait, non moins noire que celle-cy, dont j'ay été préservé par une grace de Dieu, toute particuliere. Je prendray ce loisir exprès, repartit le Sultan, & bientôt. Mais songeons à nous réjouir, & faites oster cet objet odieux.

Aladdin fit enlever le cadavre du Magicien Afriquain avec ordre
de

192 *Les mille & une Nuit*,
de le jeter à la voirie, pour ser-
vir de pasture aux animaux, &
aux oyseaux. Le Sultan cependant
après avoir commandé que les
Tambours, les Timbales, les
Trompetes, & les autres Instru-
mens annonçassent la joye publi-
que, fit proclamer une feste de dix
jours en réjouïssance du retour de
la Princesse Badroulboudour, &
d'Aladdin avec son Palais.

C'est ainsi qu'Aladdin échapa
pour la seconde fois, du danger
presque inévitable de perdre la
vie; mais ce fut pas le dernier,
il en courut un troisieme, dont
nous allons rapporter les circon-
stances.

Le Magicien Afriquain avoit
un frere cadet, qui n'étoit pas
moins habile que luy dans l'Art
Magique: on peut mesme dire qu'il
le surpassoit en méchanceté, &
en artifices pernicioeux. Comme
ils ne demeuroient pas toujourns
ensemble, ou dans la mesme Ville,
&

& que souvent l'un se trouvoit au Levant pendant que l'autre étoit au Couchant, chacun de son costé ils ne manquoient pas chaque année de s'instruire par la Géoman- ce , en quelle partie du monde ils étoient , en quel état ils se trouvoient , & s'ils n'avoient pas besoin du secours l'un de l'autre.

Quelque tems après que le Magicien Afriquain, eût succombé dans son entreprise contre le bonheur d'Aladdin, son cadet qui n'avoit pas eu de ses nouvelles depuis un an, & qui n'étoit pas en Afrique; mais dans un pays très-éloigné, voulut sçavoir en quel endroit de la Terre il étoit, comment il se portoit, & ce qu'il y faisoit. En quelque lieu qu'il allast, il portoit toujourns avec luy son quarré Géomantique aussi - bien que son frere. Il prend ce quarré, il accommode le sable, il jette les points, il en tire les figures, &

194 *Les mille & une Nuit*,
enfin il forme l'horoscope. En
parcourant chaque Maison, il trou-
ve que son frere n'étoit plus au
monde ; dans une autre Maison,
qu'il avoit été empoisonné, & qu'il
étoit mort subitement ; dans une
autre, que cela étoit arrivé dans
la Chine, & dans une autre, que
c'étoit dans une Capitale de la
Chine, située en tel endroit, &
enfin, que celui par qui il avoit
été empoisonné, étoit un homme
de basse naissance qui avoit é-
pousé une Princesse, fille d'un
Sultan.

Quand le Magicien eut appris
de la sorte quelle avoit été la
triste destinée de son frere, il ne
perdit pas le tems en des regrets
qui ne luy eussent pas redonné la
vie. La resolution prise sur le
champ de venger sa mort ; il mon-
te à cheval, & il se met en che-
min en prenant sa route vers
la Chine. Il traverse plaines, ri-
vieres, montagnes, deserts, &
après

après une longue traite, sans s'arrêter en aucun endroit, avec des fatigues incroyables, il arriva enfin à la Chine, & peu de tems après à la Capitale que la Géomance luy avoit enseigné. Certain qu'il ne s'étoit pas trompé, & qu'il n'avoit pas pris un Royaume, pour un autre, il s'arreste dans cette Capitale, & il y prend logement.

Le lendemain de son arrivée le Magicien sort, & en se promenant par la Ville, non pas tant pour en remarquer les beautez, qui luy étoient fort indifferentes, que dans l'intention de commencer à prendre des mesures, pour l'exécution de son dessein pernicieux, il s'introduit dans des lieux les plus fréquentez, & il preste l'oreille à ce que l'on disoit. Dans un lieu où l'on passoit le tems à jouer à plusieurs sortes de jeux, & où pendant que les uns jouoient, d'autres s'entretenoient, les uns de

196 *Les mille & une Nuit,*
nouvelles & des affaires du tems,
d'autres de leurs propres affaires,
il entendit qu'on s'entretenoit, &
qu'on racontoit des merveilles de
la vertu & de la pieté d'une fem-
me retirée du monde, nommée
Fatime, & mesme de ses miracles.
Comme il crut que cette femme
pouvoit luy être utile à quelque
chose dans ce qu'il meditoit, il
prit à part un de ceux de la com-
pagnie, & il le pria de vouloir
bien luy dire plus particuliere-
ment quelle étoit cette sainte fem-
me, & quelle sorte de miracles elle
faisoit.

Quoy ! luy dit cet homme ;
vous n'avez pas encore vû cette
femme, ny entendu parler d'elle ?
Elle fait l'admiration de toute la
Ville, par ses jeunes, par ses auf-
teritez, & par le bon exemple
qu'elle donne. A la reserve du
Lundy & du Vendredy, elle ne
sort pas de son petit hermitage,
& les jours qu'elle se fait voir par
la

la Ville, elle fait des biens infinis, & il n'y a personne affligé du mal de tête, qui ne reçoive la guérison par l'imposition de ses mains.

Le Magicien ne voulut pas en sçavoir davantage sur cet article; il demanda seulement au même homme, en quel quartier de la Ville étoit l'hermitage de cette sainte femme. Cet homme le luy enseigna, sur quoy, après avoir conçu & arrêté le dessein détestable dont nous allons parler bientôt, afin de le sçavoir plus sûrement, il observa toutes ses démarches le premier jour qu'elle sortit après avoir fait cette enquête, sans la perdre de vûe jusqu'au soir qu'il la vit rentrer dans son hermitage. Quand il eut bien remarqué l'endroit, il se retira dans un des lieux que nous avons dit, où l'on beuvoit d'une certaine boisson chaude, & où l'on pouvoit passer la nuit si l'on vouloit,

198 *Les mille & une Nuit*,
particulièrement dans les grandes
chaleurs, que l'on aime mieux en
ces pays-là coucher sur la natte
que dans un lit.

Le Magicien après avoir contenté le Maître du lieu, en luy payant le peu de dépense qu'il avoit fait, il sortit vers la minuit, & il alla droit à l'hermitage de Fatime, la sainte femme, nom sous lequel elle étoit connue dans toute la Ville. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte: elle n'étoit fermée qu'avec un loquet. Il la referma sans faire de bruit quand il fut entré, & il apperçut Fatime à la clarté de la Lune, couchée à l'air, & qui dormoit sur un sofa garni d'une méchante natte, & appuyé contre sa cellule. Il s'approcha d'elle, & après avoir tiré un poignard qu'il portoit au costé, il l'éveilla.

En ouvrant les yeux, la pauvre Fatime, fut fort étonnée de voir un homme prest à la poignarder.
En

En luy appuyant le poignard contre le cœur, prest à le luy enfoncer: si tu cries, dit-il; ou si tu fais le moindre bruit, je te tue. Mais leve toy, & fais ce que je te diray.

Fatime qui étoit couchée dans son habit, se leva en tremblant de frayeur. Ne crains pas, luy dit le Magicien; je ne demande que ton habit, donne le moy & prens le mien. Ils firent l'échange d'habit, & quand le Magicien se fust habillé de celui de Fatime, il luy dit: colore-moy le visage comme le tien, de maniere que je te ressemble, & que la couleur ne s'efface pas. Comme il vit qu'elle trembloit encore, pour la rassurer, & afin qu'elle fist ce qu'il fouhaitoit avec plus d'assurance, il luy dit: ne crains pas te dis-je encore une fois: je te jure par le nom de Dieu que je te donne la vie. Fatime le fit entrer dans sa cellule, elle alluma sa Lampe, & en prenant

200 *Les mille Et une Nuit* ;
nant d'une certaine liqueur dans
un vase avec un pinceau , elle luy
en frota le visage , & elle luy assu-
ra , que la couleur ne changeroit
pas , & qu'il avoit le visage de la
mesme couleur qu'elle sans diffe-
rence , elle luy mit ensuite sa pro-
pre coëffure sur la tête , avec un
voile , dont elle luy enseigna com-
ment il falloit , qu'il s'en cachast
le visage , en allant par la Ville.
Enfin après , qu'elle luy eût mis
autour du cou , un gros chapelet
qui luy pendoit par devant jus-
qu'au milieu du corps , elle luy mit
à la main le mesme baton qu'elle
avoit coûtume de porter , & en
luy presentant un miroir : regar-
dez dit-elle ; vous verrez que vous
me ressemblez , on ne peut pas
mieux. Le Magicien le trouva
comme il l'avoit souhaité ; mais
il ne tint pas à la bonne Fatime ,
le serment qu'il luy avoit fait si
solemnellement. Afin qu'on ne
vit pas de sang en la perçant de
son

son poignard , il l'étrangla , & quand il vit qu'elle avoit rendu l'ame , il traîna son cadavre par les pieds , jusqu'à la Cisterne de l'hermitage , & il la jetta dedans.

Le Magicien deguisé ainsi en Fatime la sainte femme , passa le reste de la nuit dans l'hermitage , après s'être souillé d'un meurtre si detestable. Le lendemain matin , à une heure ou deux de jour quoyque dans un jour que la sainte femme n'avoit pas coutume de sortir , il ne laissa pas de le faire , bien persuadé qu'on ne l'interrogeroit pas là dessus , & au cas qu'on l'interrogeast , prest à répondre. Comme une des premieres choses qu'il avoit fait en arrivant , avoit été d'aller reconnoître le Palais d'Aladdin , & que c'étoit là qu'il avoit projeté de jouer son rôle , il prit son chemin de ce costé là.

Dès qu'on eût apperçû la sainte

femme, comme tout le peuple se l'imagina, le Magicien fut bien:ôt environné d'une grande affluence de monde. Les uns se recommandoient à ses prieres, d'autres luy baisoient la main, d'autres plus réservés ne luy baisoient que le bas de la robe, & d'autres, soit qu'ils eussent mal à la tête, ou que leur intention fust seulement d'en être préservez, s'inclinoient devant luy, afin qu'il leur imposast mains, ce qu'il faisoit en marmottant quelques paroles, en guise de prieres, & il imitoit si bien la sainte femme, que tout le monde le prenoit pour elle. Après s'être arresté souvent pour satisfaire ces sortes de gens qui ne recevoient ni bien ni mal de cette sorte d'imposition de main, il arriva enfin dans la place du Palais d'Aladdin, où comme l'affluence fut plus grande, l'empressement fut aussi plus grand à qui s'approcheroit de luy. Les plus forts, & les plus zelez
fen-

fendoient la foule pour se faire place, & de là s'émuèrent des querelles, dont le bruit se fit entendre du Salon aux vingt-quatre croisées où étoit la Princesse Badroulboudour.

La Princesse demanda ce que c'étoit que ce bruit, & comme personne ne pût luy en rien dire, elle commanda qu'on allast voir, & qu'on vint luy en rendre compte. Sans sortir du Salon, une de ses femmes regarda par une jaloufie, & elle revint luy dire que le bruit venoit de la foule du monde, qui environnoit la sainte femme, pour se faire guerir du mal de tete par l'imposition de ses mains.

La Princesse qui depuis long-tems avoit entendu dire beaucoup de bien de la sainte femme; mais qui ne l'avoit pas encore vûë, eut la curiosité de la voir, & de s'entretenir avec elle. Comme elle en eut témoigné quelque chose, le chef de ses Eunuques, qui étoit

204 *Les mille & une Nuit,*
present, luy dit que si elle le sou-
haitoit, il étoit aisé de la faire ve-
nir, & qu'elle n'avoit qu'à com-
mander. La Princesse y consen-
tit, & aussi-tost il détache quatre
Eunuques avec ordre d'amener la
prétenduë sainte femme.

Dès que les Eunuques furent
sortis de la porte du Palais d'A-
laddin, & qu'on eut vû qu'ils ve-
noient du costé où étoit le Ma-
gicien déguisé, la foule se dissipa,
& quand il fut libre, & qu'il eut
vû qu'ils venoient à luy, il fit une
partie du chemin avec d'autant
plus de joye qu'il voyoit que sa
fourberie prenoit un bon chemin.
Celuy des Eunuques qui prit la
parole luy dit: Sainte femme, la
Princesse veut vous voir, venez,
suivez-nous. La Princesse me fait
bien de l'honneur, reprit la feinte
Fatime; je suis prête à luy obéir,
& en mesme tems elle suivit les
Eunuques, qui avoient déjà repris
le chemin du Palais.

Quand

Quand le Magicien, qui sous un habit de sainteté cachoit un cœur diabolique, eût été introduit dans le Salon aux vingt-quatre croisées, & qu'il eût aperçu la Princesse, il debuta par une priere qui contenoit une longue énumération de vœux & de souhaits pour sa santé, pour sa prospérité. & pour l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvoit desirer. Il deploya ensuite toute sa rhétorique d'imposteur & d'hypocrite, pour s'insinuer dans l'esprit de la Princesse, sous le manteau d'une grande piété, & il luy fut d'autant plus aisé de réussir, que la Princesse, qui étoit bonne naturellement, étoit persuadée, que tout le monde étoit bon comme elle, ceux & celles particulièrement, qui faisoient profession de servir Dieu dans la retraite.

Quand la fausse Fatime, eut achevé sa longue harangue: ma

206 *Les mille & une Nuit*,
bonne mere, luy dit la Princeſſe,
je vous remercie de vos bonnes
prieres, j'y ay grande confiance,
& j'efpere que Dieu les exaucera.
Approchez-vous, & aſſeuez-vous
près de moy. La fauſſe Fatime
ſ'aſſit avec une modeltie affectée,
& alors en reprenant la parole :
ma bonne mere, dit la Princeſſe ;
je vous demande une choſe, qu'il
faut que vous m'accordiez, ne
me refuſez pas je vous en prie :
c'eſt que vous demeuriez avec
moy, afin que vous m'entretenez
de votre vie, & que j'apprenne
de vous, & par vos bons exem-
ples, comment je dois ſervir
Dieu.

Princeſſe, dit alors la feinte Fa-
time; je vous ſupplie de ne pas
exiger de moy une choſe à la-
quelle je ne puis conſentir, ſans
me détourner, & me diſtraire de
mes prieres, & de mes exercices
de devotion. Que cela ne vous
faſſe pas de peine, reprit la Prin-
ceſſe;

celle; j'ay plusieurs appartemens, qui ne sont pas occupez, vous choisirez celuy qui vous conviendra le mieux, & vous y ferez tous vos exercices avec la mesme liberté que dans votre hermitage.

Le Magicien qui n'avoit autre but, que de s'introduire dans le Palais d'Aladdin, où il luy seroit bien plus aisé d'exécuter la méchanceté qu'il méditoit, en y demeurant sous les auspices, & la protection de la Princesse, que s'il eût été obligé d'aller, & de venir de l'hermitage au Palais, & du Palais à l'hermitage, ne fit pas de plus grandes instances, pour s'excufer d'accepter l'offre obligeante de la Princesse. Princesse, dit-il; quelque resolution qu'une femme, pauvre & miserable comme je le suis ait fait de renoncer au monde, à ses pompes, & à ses grandeurs, je n'ose prendre la hardiesse de résister à la volonté, & au commandement

208 *Les mille & une-Nuit,*
dement d'une Princesse, si pieuse
& si charitable.

Sur cette réponse du Magicien,
la Princesse en se levant elle-mes-
me, luy dit; levez-vous & venez
avec moy, que je vous fasse voir
les appartemens vuides que j'ay,
afin que vous choisissiez. Il suivit
la Princesse Badroulboudour, & de
tous les appartemens qu'elle luy
fit voir, qui étoient très-propres,
& très-bien meublez, il choisit
celuy qui luy parut l'être moins
que les autres, en disant par hy-
pocrisie qu'il étoit trop bon pour
luy, & qu'il ne le choisissoit que
pour complaire à la Princesse.

La Princesse voulut remener le
fourbe, au Salon aux vingt quatre
croisées, pour le faire dîner avec
elle. Mais comme pour manger,
il eût fallu qu'il se fust découvert
le visage, qu'il avoit toujours eu
voilé jusqu'alors, & qu'il craignit
que la Princesse ne reconnût qu'il
n'étoit pas Fatime la Sainte fem-
me,

me, comme elle le croyoit, il la pria avec tant d'instance, de l'en dispenser, en luy représentant qu'il ne mangeoit que du pain, & quelques fruits secs, & de luy permettre de prendre son petit repas dans son appartement, qu'elle le luy accorda. Ma bonne mere, luy dit elle ; vous êtes libre, faites comme si vous estiez dans votre hermitage : je vay vous faire apporter à manger, mais souvenez-vous que je vous attends, dès que vous aurez pris votre repas.

La Princesse dîna, & la fausse Fatime, ne manqua pas de venir la retrouver, dès qu'elle eut appris par un Eunuque, qu'elle avoit prié de l'en avertir, qu'elle étoit sortie de table. Ma bonne mere, luy dit la Princesse ; je suis ravie de posséder une sainte femme comme vous, qui va faire la benediction de ce Palais. A propos de ce Palais, comment le trouvez-vous ? mais avant que je vous le
fasse

210 *Les mille & une Nuit*,
fasse voir, piece par piece, dites
moy premierement ce que vous
penſez de ce Salon.

Sur cette demande, la fauſſe
Fatime, qui pour mieux jouer ſon
rolle, avoit affecté juſqu'alors,
d'avoir la tête baiſſée, ſans meſ-
me la détourner pour regarder
d'un coſté ou de l'autre, la leva
enfin, & parcourut le Salon des
yeux d'un bout juſqu'à l'autre, &
quand elle l'eut bien conſideré :
Princeſſe dit-elle; ce Salon eſt
veritablement admirable, & d'une
grande beauté. Autant néanmoins
qu'en peut juger une Solitaire, qui
ne s'entend pas à ce qu'on trouve
beau dans le monde; il me ſem-
ble, qu'il y manque une choſe.
Quelle choſe, ma bonne mere :
reprit la Princeſſe Badroulbou-
dour; apprenez le moy, je vous
en conjure. Pour moy j'ay cru, &
l'avois entendu dire ainſi, qu'il
n'y manquoit rien; ſ'il y manque
quelque choſe j'y feray remedier.
Prin-

Princesse, repartit la fausse Fatime, avec une grande dissimulation; pardonnez moy, la liberté que je prens. Mon avis, s'il peut être de quelque importance, seroit, que si au haut, & au milieu de ce dôme, il y avoit un œuf de Roc, suspendu, ce Salon n'auroit point de pareil, dans les quatre parties du monde, & votre Palais seroit la merveille de l'Univers.

Ma bonne mere, demanda la Princesse; quel oyseau est-ce que le Roc? & où pourroit-on en trouver un œuf? Princesse, répondit la fausse Fatime; c'est un oyseau d'une grandeur prodigieuse, qui habite au plus haut du mont Caucasé, & l'Architecte de votre Palais peut vous en trouver un.

Après avoir remercié la fausse Fatime de son bon avis, à ce qu'elle croyoit, la Princesse Badroulboudour continua de s'entretenir avec elle sur d'autres sujets. Mais elle

212 *Les mille & une Nuit,*
elle n'oublia pas l'œuf de Roc,
qui fit qu'elle compta bien d'en
parler à Aladdin dès qu'il feroit
revenu de la chasse. Il y avoit six
jours qu'il y étoit allé, & le Ma-
gicien qui ne l'avoit pas ignoré,
avoit voulu profiter de son abfen-
ce. Il revint le mesme jour sur le
soir, dans le tems que la fausse Fa-
time venoit de prendre congé de
la Princesse, & de se retirer à son
appartement. En arrivant, il monta
à l'appartement de la Princesse,
qui venoit d'y rentrer. Il la
salua & il l'embrassa; mais, il luy
parut, qu'elle le recevoit avec un
peu de froideur. Ma Princesse,
dit-il; je ne retrouve pas en vous
la mesme gaieté que j'ay coûtume
d'y trouver. Est-il arrivé quelque
chose, pendant mon absence,
qui vous ait deplu, & causé du
chagrin, ou du mécontentement?
Au nom de Dieu, ne me le cachez
pas: il n'y a rien que je ne fasse
pour vous le faire dissiper, s'il est
en

en mon pouvoir. C'est peu de chose, reprit la Princesse; & cela me donne si peu d'inquietude, que je n'ay pas cru qu'il eût rejailli rien sur mon visage pour vous en faire appercevoir. Mais, puisque contre mon attente vous y appercevez quelque alteration, je ne vous en dissimuleray pas la cause qui est de très-peu de consequence.

J'avois cru avec vous, continua la Princesse Badroulboudour que notre Palais étoit le plus superbe, le plus magnifique & le plus accompli qu'il y eût au monde. Je vous dirai néanmoins, ce qui m'est venu dans la pensée après avoir bien examiné le Salon aux vingt-quatre croisées. Ne trouvez-vous pas comme moy, qu'il n'y auroit plus rien à desirer, si un œuf de Roc, étoit suspendu au milieu de l'enfoncement du dôme. Princesse, repartit Aladdin; il suffit que vous trouviez qu'il y manque un
œuf

214 *Les mille & une Nuit*,
œuf de Roc, pour y trouver le
mesme défaut. Vous verrez par
la diligence que je vais apporter
à le reparer, qu'il n'y a rien que
je ne fasse pour l'amour de vous.

Dans le moment Aladdin quitta
la Princesse Badroulboudour, il
monta au Salon aux vingt-quatre
croisées, & là après avoir tiré de
son sein la Lampe qu'il portoit tou-
jours sur luy, en quelque lieu qu'il
allast, depuis le danger qu'il avoit
couru pour avoir negligé de pren-
dre cette précaution, il la frota.
Aussitost le Génie se présenta de-
vant luy. Génie, luy dit Aladdin;
il manque à ce dôme un œuf de
Roc, suspendu au milieu de l'en-
foncement : je te demande au
nom de la Lampe que je tiens,
que tu fasse en sorte que ce défaut
soit réparé.

Aladdin n'eut pas achevé de
prononcer ces paroles, que le Ge-
nie fit un cry si bruyant, & si épou-
vantable que le Salon en fut ébran-
lé,

lé , & qu'Aladdin en chancela prest à tomber de son haut. Quoy miserable ! luy dit le Genie , d'une voix à faire trembler l'homme le plus assuré ; ne te suffit-il pas , que mes compagnons & moy , nous ayons fait toute chose en ta considération , pour me demander par une ingratitude , qui n'a pas de pareille , que je t'apporte mon Maître , & que je le pendre au milieu de la voûte de ce dôme ? cet attentat meritoit que vous fussiez reduis en cendre sur le champ , toy , ta femme & ton Palais. Mais tu es heureux de n'en estre pas l'auteur , & que la demande ne vienne pas directement de ta part. Apprens quel en est le véritable auteur. C'est le frere du Magicien Afriquain , ton ennemy que tu as exterminé comme il le meritoit. Il est dans ton Palais déguisé sous l'habit de Fatime la Sainte femme , qu'il a assassinée , c'est luy qui a suggeré à ta femme de faire la demande

216 *Les mille & une Nuit*,
mande pernicieuse que tu m'as faite. Son dessein est de te tuer, c'est à toy d'y prendre garde, & en achevant il disparut.

Aladdin ne perdit pas une des dernières paroles du Genie ; il avoit entendu parler de Fatime la Sainte femme, & il n'ignoroit pas de quelle manière elle guériffoit le mal de tête, à ce que l'on prétendoit. Il revint à l'appartement de la Princesse, & sans parler de ce qui venoit de luy arriver, il s'affit en disant qu'un grand mal de tête venoit de le prendre tout à coup, & en s'appuyant la main contre le front. La Princesse commanda aussitost, qu'on fist venir la Sainte femme, & pendant qu'on alla l'appeller, elle raconta à Aladdin, à quelle occasion elle se trouvoit dans le Palais où elle luy avoit donné un appartement.

La fausse Fatime arriva, & dès qu'elle fut entrée : Venez, ma
bonne

bonne mere, luy dit Aladdin; je suis bien aise de vous voir, & de ce que mon bonheur veut que vous vous trouviez icy. Je suis tourmenté d'un furieux mal de tête, qui vient de me saisir. Je demande votre secours par la confiance que j'ay en vos bonnes prieres, & j'espere que vous ne me refuserez pas la grace, que vous faites à tant d'affliger de ce mal. En achevant ces paroles, il se leva en baissant la teste, & la fausse Fatimes'avança de son costé, mais en portant la main sur un poignard qu'elle avoit à sa ceinture, sous sa robe. Aladdin qui l'observoit, luy saisit la main avant qu'elle l'eut tiré, & en luy perçant le cœur du sien, il la jetta morte sur le plancher.

Mon cher époux, qu'avez-vous fait, s'écria la Princesse dans sa surprise? vous avez tué la sainte femme. Non, ma Princesse, répondit Aladdin, sans s'émouvoir, je n'ay

218 *Les mille & une Nuit,*
pas tué Fatime , mais un scele-
rat qui m'alloit assassiner , si je ne
l'eusse prévenu. C'est ce méchant
homme que vous voyez , ajouta-
t'il , en le dévoilant , qui a étran-
glé Fatime que vous avez cru
regreter , en m'accusant de sa
mort, & qui s'étoit deguisé sous son
habit pour me poignarder. Et afin
que vous le connoissiez mieux , il
étoit frere du Magicien Afriquain
votre ravisseur. Aladdin luy ra-
conta ensuite par quelle voye il
avoit appris ces particularitez ,
après quoi il fit enlever le cada-
vre.

C'est ainsi qu'Aladdin fut de-
livré de la persecution des deux
freres Magiciens. Peu d'années
après le Sultan mourut dans une
grande vieillesse. Comme il ne
laissa pas d'enfans mâles , la
Princesse Badroulboudour , en
qualité de legitime heritiere luy
succeda , & communiqua la
puissance suprême à Aladdin.

Ils

Ils regnerent ensemble de longues années & laisserent une illustre posterité.

Sire , dit la Sultane Schéhérazade , en achevant l'histoire des aventures , arrivées à l'occasion de la Lampe merveilleuse, Votre Majesté sans doute, aura remarqué dans la personne du Magicien Africain un homme abandonné à la passion d'excès de posséder des thresors par des voyes condamna- bles, qui lui en decouvrirent d'immenses, dont il ne jouit point , parce qu'il s'en rendit indigne. Dans Aladdin, elle voit au contraire un homme, qui d'une basse naissance s'éleve jusqu'à la Roïauté, en se servant des mesmes thresors, qui luy viennent sans les chercher, seulement à mesure qu'il en a besoin , pour parvenir à la fin qu'il s'est proposée. Dans le Sultan elle aura appris combien un Monarque bon, justé, & équitable courre

220 *Les mille & une Nuit,*
de dangers & risque mesme d'estre détrosné, lorsque par une injustice criante, & contre toutes les regles de l'équité, il ose par une promptitude déraisonnable, condamner à mort un innocent sans vouloir l'entendre dans sa justification. Enfin elle aura eu horreur des abominations de deux scelerats Magiciens, dont l'un sacrifie sa vie pour posseder des trésors, & l'autre sa vie & sa Religion à la vangeance d'un scelerat comme luy, & qui comme luy aussi reçoit le chastiment de sa méchanceté.

Le Sultan des Indes témoigna à la Sultane Scheherazade son Épouse qu'il étoit très satisfait des prodiges qu'il venoit d'entendre de la Lampe merveilleuse & que les contes qu'elle lui faisoit chaque nuit lui faisoient beaucoup de plaisir. En effet ils étoient divertissans & presque toujours assaisonnez d'une bonne morale. Il voyoit bien que la Sultane

tane

tane les faisoit adroitement succeder les uns aux autres; & il n'étoit pas fâché qu'elle luy donna occasion par ce moyen de tenir en suspens à son égard l'exécution du serment qu'il avoit fait si solennellement de ne garder une femme qu'une nuit, & de la faire mourir le lendemain. Il n'avoit mesme presque plus d'autre pensée, que de voir s'il ne viendrait point à bout de luy en faire tarir le fond.

Dans cette intention, après avoir entendu la fin de l'histoire d'Aladdin, de Badroulboudour, toute differente de ce qui luy avoit été raconté jusqu'alors, dès qu'il fut éveillé, il prévint Dinarzade, & il l'éveilla elle-mesme, en demandant à la Sultane, qui venoit de s'éveiller aussi, si elle étoit à la fin de ses Contes.

A la fin de mes Contes, Sire! répondit la Sultane, en se recriant sur la demande; j'en suis bien é-

222 *Les mille & une Nuit*,
loignée: le nombre en est si grand
qu'il ne me seroit pas possible à
moy-mesme, d'en dire le compte
précisément à votre Majesté. Ce
que je crains, Sire; c'est qu'à la
fin votre Majesté ne s'ennuye, &
ne se lasse de m'entendre, plûtoſt
que je manque dequoy l'entretene-
rir sur cette matiere.

Otez-vous cette crainte de l'es-
prit, reprit le Sultan; & voyons
ce que vous avez de nouveau à me
raconter.

La Sultane Scheherazade, en-
couragée par les paroles du Sul-
tan des Indes, commença de luy
raconter une nouvelle histoire en
ces termes: Sire, dit-elle; j'ay en-
tretenu plusieurs fois votre Majesté
de quelques aventures arrivées au
fameux Calif Haroun Alraschid. Il
luy en est arrivé un grand nom-
bre d'autres, dont celle que voi-
cy n'est pas moins digne de votre
curiosité.

LES AVANTURES

Du Calife Haroun Alraschid.

Quelque fois, comme vôtre Majesté ne l'ignore pas, & comme elle peut l'avoir exprimé par elle même, nous sommes dans des transports de joye si extraordinaires que nous communiquons d'abord cette passion à ceux qui nous approchent, ou que nous participions aisément à la leur. Quelquefois aussi, nous sommes dans une mélancholie, si profonde, que nous sommes insupportables à nous-mêmes, & que bien loin d'en pouvoir dire la cause, si on nous la demandoit, nous ne pourrions la trouver nous-mêmes si nous la cherchions.

Le Calife étoit un jour dans cette situation d'esprit, quand Giafar son grand Visir, fidelle & aimé, vint se présenter devant luy. Ce Ministre le trouva seul, ce qui luy arrivoit rarement; & comme il s'apperçut en s'avançant qu'il

224 *Les mille & une Nuit,*
étoit enseveli dans une humeur
sombre, & mesme qu'il ne levoit
pas les yeux pour le regarder, il
s'arresta en attendant qu'il daignât
les jeter sur luy.

Le Calife enfin leva les yeux,
& regarda Giafar; mais il les dé-
tourna aussitost, en demeurant
dans la mesme posture, & aussi
immobile qu'auparavant.

Comme le grand Visir ne re-
marqua rien de facheux dans les
yeux du Calife, qui le regardast
personnellement, il prit la parole:
Commandeur des Croians, dit-il;
vôtre Majesté me permet-elle de
luy demander d'où peut venir la
mélancholie qu'elle fait paroistre
& dont il m'a toujours paru qu'elle
étoit si peu susceptible.

Il est vray, Visir, répondit le
Calife, en changeant de situation;
que j'en suis peu susceptible, &
sans toy, je ne me ferois pas ap-
perçu de celle où tu me trouves,
& dans laquelle je ne veux pas
de-

demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me feras plaisir d'inventer quelque chose pour me la faire dissiper.

Commandeur des Croians, reprit le grand Visir Giafar, mon devoir seul m'a obligé de me rendre icy, & je prends la liberté de faire souvenir vôtres Majesté qu'elle s'est imposé elle-mesme, un devoir de s'éclaircir en personne de la bonne police qu'elle veut être observée dans sa Capitale, & aux environs. C'est aujourd'huy le jour qu'elle a bien voulu le prescrire, pour s'en donner la peine, & c'est l'occasion la plus propre qui s'offre d'elle-mesme, pour dissiper les nuages qui offusquent sa gajeté ordinaire.

Je l'avois oublié, répliqua le Calife; & tu m'en fais souvenir fort à propos: va donc changer d'habit, pendant que je feray la mesme chose de mon costé.

Ils prirent chacun un habit de Marchand étranger, & sous ce déguisement, ils sortirent seuls, par une porte secrète du Jardin du Palais, qui donnoit à la Campagne. Ils firent une partie du circuit de la Ville, par les dehors, jusqu'aux bords de l'Euphrate, à une distance assez éloignée de la porte de la Ville, qui étoit de ce costé là, sans avoir rien observée, qui fust contre le bon ordre. Ils traversèrent ce fleuve sur le premier bateau qui se presenta, & après avoir achevé le tour de l'autre partie de la Ville, opposée à celle qu'ils venoient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faisoit la communication.

Il passerent ce pont, au bout duquel ils rencontrèrent un Aveugle assez âgé, qui demandoit l'aumône. Le Calife se detourna, & luy mit une piece de monnoye d'or, dans la main.

L'Aveugle à l'instant luy prit la
main,

main, & l'arresta: charitable personne, dit-il; qui que vous soyez, que Dieu a inspiré de me faire l'aumône, ne me refusez pas la grace que je vous demande, de me donner un soufflet, je l'ai mérité & même un plus grand châtiment. En achevant ces paroles, il quitta la main du Calife pour luy laisser la liberté de luy donner le soufflet; mais de crainte qu'il ne passast outre sans le faire, il le prit par son habit.

Le Calife surpris de la demande, & de l'action de l'Aveugle: bon homme, dit-il; je ne puis t'accorder ce que tu me demandes; je me garderay bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétens, que je te fasse; & en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter prise à l'Aveugle.

L'Aveugle qui s'étoit douté de la répugnance de son bienfauteur, par l'expérience qu'il en avoit de-

puis long tems, fit un plus grand effort pour le retenir: Seigneur, reprit-il; pardonnez moy ma hardiesse, & mon importunité, donnez moy je vous prie un soufflet, ou reprenez vôtre aumône, je ne puis la recevoir qu'à cette condition, sans contrevénir à un serment solennel, que j'en ay fait devant Dieu; & si vous en sçaviez la raison vous tomberiez d'accord avec moy, que la peine en est très légère.

Le Calife. qui ne vouloit pas être retardé plus long-tems, ceda à l'importunité de l'Aveugle: & il luy donna un soufflet assez léger. L'Aveugle quitta prise aussitost, en le remerçant, & en le benissant. Le Calife continua son chemin avec le grand Vifir. Mais à quelques pas de là il dit au Vifir: il faut que le sujet qui a porté cet Aveugle, à se conduire ainsi avec tous ceux qui luy font l'aumone, soit un sujet grave. Je serois bien aise

aïse d'en être informé, ainsi retourné, & dis-luy qui je suis, qu'il ne manque pas de se trouver demain au Palais au tems de la Priere de l'après dîné, & que je veux luy parler.

Le grand Visir retourna sur ses pas, fit son aumone à l'Aveugle, & après luy avoir donné un soufflet, il luy donna l'ordre, & il vint réjoindre le Calife.

Ils rentrèrent dans la Ville, & en passant par une place ils y trouverent grand nombre de spectateurs, qui regardoient un homme jeune, & bien mis, monté sur une cavale qu'il pouffoit à toute bride autour de la place, & qu'il maltraitoit cruellement, à coups de fouët, & d'esperons, sans aucun relâche, de maniere qu'elle étoit tout en écume, & tout en sang.

Le Calife étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arresta pour demander si l'on sçavoit quel sujet il avoit de maltraiter ainsi

sa cavale, & il apprit qu'on l'ignoroit; mais qu'il y avoit déjà quelque tems, que chaque jour, & à la mesme heure, il luy faisoit faire ce penible exercice.

Ils continuerent de marcher, & le Calife dit au grand Visir de bien remarquer cette place, & de ne pas manquer de luy faire venir demain ce jeune homme à la mesme heure que l'Aveugle.

Avant que le Calife arriva au Palais, dans une rue par où il y avoit long tems qu'il n'avoit passé, il remarqua un édifice nouvellement basti, qui luy parut être l'Hôtel de quelque Seigneur de la Cour. Il demanda au grand Visir, s'il sçavoit à qui il appartenoit. Le grand Visir répondit, qu'il l'ignoroit; mais qu'il alloit s'en informer.

En effet il interrogea un voisin, qui luy dit, que cette maison appartenoit à Cogia Hassan, surnommé Alhabbal, à cause de la pro-

profession de Cordier, qu'il luy avoit vû luy-mesme exercer dans une grande pauvreté, & que sans sçavoir par quel endroit la fortune l'avoit favorisé, il avoit acquis de si grands biens, qu'il souûtenoit fort honorablement & splendide-ment la dépense qu'il avoit faite à la faire bastir.

Le grand Visir alla réjoindre le Calife, & luy rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre. Je veux voir ce Cogia Hassan Alhabbal, luy dit le Calife, va luy dire qu'il se trouve aussi demain à mon Palais à la mesme heure, que les deux autres. Le grand Visir ne manqua pas d'exécuter les ordres du Calife.

Le lendemain, après la Priere de l'après diné, le Calife rentra dans son appartement, & le grand Visir y introduisit aussitost les trois personnages dont nous avons parlé, & les présenta au Calife.

Ils se prosternerent tous trois
de

devant le Thrône du Sultan, & quand ils furent relevez, le Calife demanda à l'Aveugle, comment il s'appelloit. Je me nomme Baba Abdalla, répondit l'Aveugle.

Baba-Abdalla, reprit le Calife; ta maniere de demander l'aumône me parut hier si étrange, que si je n'eusse esté rétenu par de certaines considerations, je me fusse bien gardé d'avoir la complaisance que j'eus pour toy. Je t'aurois empêché dès lors, de donner davantage au public le scandale que tû luy donnes. Je t'ay donc fait venir icy pour sçavoir de toy, quel est le motif, qui t'a poussé à faire un serment aussi indiscret que le tien; & sur ce que tu me vas dire, je jugeray si tu as bien fait, & si je dois te permettre de continuer une pratique qui me paroît d'un très-mauvais exemple. Dis moy donc sans me rien déguiser, d'où t'es venu cette pensée extrava-
gan-

gante. Ne me caches rien, car je veux le sçavoir absolument.

Baba Abdalla intimidé par cette reprimande se prosterna une seconde fois, le front contre terre, devant le Thrône du Calife: & après s'estre relevé: Commandeur des Croians, dit-il aussitost; je demande très humblement pardon à vôtre Majesté, de la hardiesse avec laquelle j'ay osé exiger d'elle & la forcer de faire une chose, qui à la verité paroît hors du bon sens. Je reconnois mon crime; mais comme je ne connoissois pas alors vôtre Majesté, j'implore sa clemence, & j'espere qu'elle aura égard à mon ignorance.

Quant à ce qu'il luy plaist de traiter ce que je fais d'extravagance, j'avouë que ç'en est une, & mon action doit paroître telle aux yeux des hommes. Mais à l'égard de Dieu, c'est une penitence très modique, d'un peché énorme dont
je

234 *Les mille & une Nuits,*
je suis coupable, & que je n'ex-
pierois pas quand tous les mortels
m'accableroient de soufflets, les
uns après les autres. C'est de
quoy vôtre Majesté sera le juge
elle-mesme, quand par le recit de
mon histoire, que je vais luy ra-
conter en obéissant à ses ordres,
je luy auray fait connoistre qu'elle
est cette faute énorme.

HISTOIRE.

De l'Avengle Baba-Abdalla.

Commandeur des Croians, con-
tinua Baba-Abdalla, je suis né
à Bagdad, avec quelques biens,
dont je devois heriter de mon
pere & de ma mere, qui mou-
rurent tous deux à peu de
jours prés l'un de l'autre. Quoy-
que je fusse dans un âge peu avan-
cé, je n'en usay pas néanmoins
en jeune homme, qui les eût dis-
sipé en peu de tems par des dépen-
ses

ses inutiles & dans la débauche. Je n'oubliay rien au contraire pour les augmenter par mon industrie, par mes soins, & par les peines que je me donnois. Enfin j'étois devenu assez riche pour posséder à moy seul quatre vingt chameaux que je louois aux Marchands des Caravanes, & qui me valoient de grosses sommes, chaque voyage que je faisois en differens endroits de l'étendue de l'Empire de vôtre Majesté, où je les accompagnois.

Au milieu de ce bonheur, & avec un puissant desir de devenir encore plus riche, un jour, comme je revenois de Balsora à vuide avec mes chameaux, que j'y avois conduit, chargez de marchandises d'embarquement pour les Indes, & que je les faisois paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation, & où le bon pasturage m'avoit fait arrester, un Derviche à pied, qui alloit à Balsora, vint m'aborder, & s'assit auprès moi pour
le

236 *Les mille & une Nuit,*
se delasser. Je luy demanday d'où
il venoit, & où il alloit. Il me fit
les mesmes demandes; & après
que nous eufmes satisfait nôtre
curiosité de part & d'autre, nous
mismes nos provisions en commun
& nous mangeames ensemble.

En faisant nôtre repas, après
nous être entretenus de plusieurs
choses indifferentes, le Derviche
me dit que dans un lieu peu éloi-
gné de celuy où nous étions, il
avoit connoissance d'un trésor
plein de tant de richesses immen-
ses, que quand mes quatre-vingt
chameaux feroient chargez de l'or
& des pierreries qu'on en pouvoit
tirer. il ne paroistroit presque pas
qu'on en eût rien enlevé.

Cette bonne nouvelle me sur-
prit & me charma en mesme tems.
La joye que je ressentis en moy-
mesme, faisoit que je ne me pos-
sedeois plus. Je ne croiois pas le
Derviche capable de m'en faire
accroire. Ainsi, je me jettay à son
cou,

cou, en luy disant ; bon Derviche, je vois bien que vous vous souciez peu des biens du monde, ainsi à quoy peut vous servir la connoissance de ce trésor ? Vous êtes seul, & vous ne pouvez en emporter que très peu de chose ; enseignez moy où il est, j'en chargeray mes quatre-vingt chameaux, & je vous en feray present d'un, en reconnoissance du bien, & du plaisir, que vous m'aurez fait.

J'offrois peu de chose il est vray ; mais c'étoit beaucoup à ce qu'il me paroissoit, par rapport à l'excès d'avarice qui s'étoit emparé, tout à coup de mon cœur, depuis qu'il m'avoit fait cette confiance, & je regardois les soixante-dix-neuf charges, qui me devoient rester, comme presque rien, en comparaison de celle dont je me priverois, en la luy abandonnant.

Le Derviche, qui vit ma passion étrange pour les richesses, ne
fe

238 *Les mille & une Nuit*,
se scandalisa pourtant pas de l'offre déraisonnable, que je venois de luy faire : mon frere, me dit-il ; sans s'ébranler, vous voyez bien vous-mesme que ce que vous m'offrez, n'est pas proportionné au bien-fait que vous demandez de moy. Je pouvois me dispenser de vous parler de ce tresor, & garder mon secret. Mais ce que j'ay bien voulu vous en dire, peut vous faire connoître la bonne intention que j'avois, & que j'ay encore de vous obliger & de vous donner lieu de vous souvenir de moy à jamais, en faisant vôtre fortune & la mienne. J'ay donc une autre proposition plus juste, & plus équitable à vous faire : c'est à vous de voir si elle vous accommode.

Vous dites, continua le Derviche, que vous avez quatrevingt chamçaux : je suis prest de vous mener où est le tresor, nous les chargerons, vous & moy, d'au-
tant

tant d'or & de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que quand nous les aurons chargés, vous m'en cederez la moitié avec leur charge, & que vous retiendrez pour vous l'autre moitié, après quoy nous nous separerons, & les enmenerons où bon nous semblera, vous de vôtre côté, & moy du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne soit dans l'équité, & que si vous me faites grace de quarante chameaux, vous aurez aussi par mon moyen de quoi en acheter un millier d'autres.

Je ne pouvois disconvenir que la condition que le Derviche me propoisoit ne fust très équitable. Sans avoir égard néanmoins, aux grandes richesses qui pouvoient m'en revenir en l'acceptant, je regardois comme une grande perte, la cession de la moitié de mes chameaux, particulièrement quand je considerois que le Derviche ne seroit pas moins riche
que

240 *Les mille & une Nuit,*
que moy. Enfin je payois déjà d'in-
gratitude un bienfait purement
gratuit que je n'avois pas encore
receu du Derviche. Mais il n'y
avoit pas à balancer, il falloit ac-
cepter la condition, ou me resou-
dre à me repentir toute ma vie,
d'avoir par ma faute, perdu l'oc-
casion de me faire une haute for-
tune.

Dans le moment mesme je ras-
semblay mes chameaux, & nous
partîmes ensemble. Après avoir
marché quelque tems nous arri-
vâmes dans un vallon assez spa-
cieux, mais dont l'entrée étoit
fort étroite. Mes chameaux n'y
purent passer qu'un à un; mais
comme le terrain s'élargissoit ils
trouverent moyen d'y tenir tous
ensemble sans s'embarrasser. Les
deux montagnes qui formoient
ce vallon en se terminant en un
demy cercle à l'extrémité, étoient
si élevées, si escarpées, & si im-
praticables, qu'il n'y avoit pas
à

à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais appercevoir.

Quand nous fûmes arrivez entre ces deux montagnes : N'allons pas plus loin me dit le Derviche, arrêtez vos chameaux, & faites les coucher sur le ventre dans l'espace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger, & quand vous aurez fait, je procederay à l'ouverture du trésor.

Je fis ce que le Derviche m'avoit dit, & je l'allai réjoindre aussitôt. Je le trouvay un fusil à la main qui amassoit un peu de bois sec pour faire du feu. Si tost qu'il en eut fait, il y jeta du parfum en prononçant quelques paroles, dont je ne compris pas bien le sens, & aussitôt une grosse fumée s'éleva en l'air. Il separa cette fumée & dans le moment, quoyque le Roc qui étoit entre les deux montagnes, & qui s'élevoit fort haut, en ligne perpan-

242 *Les mille & une Nuit*,
diculaire parut n'avoir aucune ap-
arence d'ouverture, il s'en fit
néanmoins une, comme une es-
pece de porte à deux battans, pra-
tiquée dans la même roc & de la
même matiere, avec un arti-
fice admirable.

Cette ouverture exposa à nos
yeux dans un grand enfoncement
creusé dans ce roc, un Palais mag-
nifique pratiqué plutôt par le tra-
vail des Genies, que par celui des
hommes: car, il ne paroïssoit pas
que des hommes eussent pû même
s'aviser d'une entreprise si hardie
& si surprenante.

Mais, Commandeur des Croyans,
c'est après coup que je fais cette
observation à votre Majesté, car
je ne la fis pas dans le moment.
Je n'admiray pas même les ri-
chesses infinies que je voyois de
tous costez, & sans m'arrester à
observer l'économie qu'on avoit
gardé dans l'arrangement de tant
de trefors, comme l'aigle fond
sur

sur la proye, je me jetay sur le premier tas de monnoye d'or, qui se presenta devant moy, & je commençai à en mettre dans un sac dont je m'étois déjà faisi, autant que je jugea pouvoir en porter. Les sacs étoient grands, & je les eusse volontiers remplis tous, mais il falloit les proportionner aux forces de mes chameaux.

Le Derviche fit la mesme chose que moy, mais je m'apperçus qu'il s'attachoit plutôt aux pierrieres; & comme il m'en eut fait comprendre la raison, je suivis son exemple, & nous enlevâmes beaucoup plus de toute sorte de pierres précieuses, que d'or monnoyé. Nous achevâmes enfin d'emplir tous nos sacs, & nous en chargeâmes les chameaux. Il ne restoit plus qu'à refermer le trésor, & à nous en aller.

Avant que de partir le Derviche rentra dans le trésor, &

comme il y avoit plusieurs grands vases d'orfèverie, de toutes sortes de façons, & d'autres matieres précieuses, j'observay qu'il prit dans un de ces vases une petite boette d'un certain bois qui m'étoit inconnu, & qu'il la mit dans son sein, après m'avoir fait voir qu'il n'y avoit qu'une espeece de pommade.

Le Derviche fit la mesme cérémonie pour fermer le trésor qu'il avoit fait pour l'ouyrir, & après avoir prononcé certaines paroles, la porte du trésor se ferma, & le rocher nous parut aussi entier qu'auparavant.

Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête des quarante que je m'étois réservé, & le Derviche à la tête des autres que je luy avois cédé.

Nous défilâmes par où nous étions entrez dans le vallon, &
nous

nous marchâmes ensemble, jusqu'au grand chemin où nous devions nous separer; le Derviche pour continuer sa route vers Bafora, & moy pour revenir à Bagdad. Pour le remercier d'un si grand bienfait, j'employay les termes les plus forts, & ceux qui pouvoient luy marquer davantage ma reconnoissance, de m'avoir préféré à tout autre mortel, pour me faire part de tant de richesses. Nous nous embrassâmes tous deux avec bien de la joye, & après nous être dit adieu, nous nous éloignâmes chacun de nôtre costé.

Je n'eus pas fait quelques pas, pour réjoindre mes chameaux, qui marchaient toujourns dans le chemin où je les avois mis, que le Demon de l'ingratitude & de l'envie s'empara de mon cœur, je déplorais la perte de mes quarante chameaux, & encore plus les richesses dont ils étoient char-

246. *Les mille & une Nuit,*
gez. Le Derviche n'a pas besoin
de toutes ces richesses, disois je
en moy-même, il est le maître
des trésors, il en aura tant qu'il
voudra : ainsi je me livray à la
plus noire ingratitude, & je me
determinay tout à coup à luy en-
lever ses chameaux avec leur
charges.

Pour executer mon dessein, je
commençay par faire arrester mes
chameaux. Ensuite je courus après
le Derviche que j'appellois de
toute ma force pour luy faire
comprendre, que j'avois encore
quelque chose à luy dire, & je luy
fis signe de faire aussi arrester les
siens, & de m'attendre. Il en-
tendit ma voix, & il s'arresta.

Quand je l'eus réjoint : mon
frere, luy dis je ; je ne vous ay
pas eu plûtôt quitté, que j'ay con-
sideré une chose à laquelle je
n'avois pas pensé auparavant, &
à laquelle peut-être n'avez vous
pas pensé vous mesme, vous êtes
un

un bon Derviche accoûtumé à vivre tranquillement, degagé du soin des choses du monde, & sans autre embarras que celuy de servir Dieu. Vous ne sçavez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé, en vous chargeant d'un si grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire, vous n'en emmeneriez que trente, & je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moy, j'en ay l'expérience.

Je crois que vous avez raison, reprit le Derviche ; qui ne le voyoit pas en état de pouvoir me rien disputer, & j'avoüe, ajouta t'il, que je n'y avois pas fait reflexion. Je commençois déjà à être inquiet sur ce que vous me representez. Choisissez dont, les dix qu'il vous plaira, emmenez les, & allez à la garde de Dieu.

J'en mis à part dix, & après

248 *Les mille & une Nuit,*
les avoir détourné, je les mis en
chemin pour aller se mettre à la
suite des miens. Je ne croyois pas
trouver dans le Derviche une si
grande facilité à se laisser persua-
der. Cela augmenta mon avidité, &
je me flatai que je n'aurois pas plus
de peine à en obtenir encore dix
autres.

En effet au lieu de le remercier
du riche present qu'il venoit de
me faire: mon frere, luy disje
encore, par l'interest que je prens
à vôtre repos, je ne puis me re-
soudre à me separer d'avec vous,
sans vous prier de considerer en-
core une fois, combien trentes
chameaux chargez sont difficile,
à mener, à un homme comme
vous particulierement, qui n'estes
pas accoutumé à ce travail. Vous
vous trouveriez beaucoup
mieux, si vous me faisiez une pa-
reille grace que celle que vous
venez de me faire. Ce que je vous
en dis, comme vous le voyez,
n'est

n'est pas tant pour l'amour de moi, & pour mon interest, que pour vous faire un plus grand plaisir, soulagez vous donc de ces dix autres chameaux, sur un homme comme moy, à qui il ne coute pas plus de prendre soin de cent que d'un seul.

Mon discours fit l'effet que je souhaitois, & le Derviche me ceda sans aucune resistance les dix chameaux que je luy demandois, de maniere qu'il ne luy en resta plus que vingt, & je me vis maître de soixante charges, dont la valeur surpassoit les richesses de beaucoup de Souverains. Il semble après cela que je devois être content.

Mais Commandeur des Croians, semblable à un hydropique, qui plus il boit, plus il a soif, je me sentis plus enflamé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui restoient encontent.

Je redoublay mes sollicitations, mes prieres, & mes importunités, pour faire condescendre le Derviche, à m'en accorder encore dix des vingt. Il se rendit de bonne grace, & quant aux dix autres qui luy restoient, je l'embrassay, je le baisay, & je luy fis tant de caresses, en le conjurant de ne me les pas refuser, & de mettre par là le comble à l'obligation que je luy aurois éternellement, qu'il me combla de joye en m'annonçant qu'il y consentoit. Faites en un bon usage mon frere, ajouta-t'il; & souvenez vous que Dieu peut nous offer les richesses, comme il nous les donne, si nous ne nous en servons à secourir les pauvres qu'il se plait à laisser dans l'indigence exprés pour donner lieu aux riches, de mériter par leurs aumônes, une plus grande recompense dans l'autre monde.

Mon aveuglement étoit si grand, que je n'étois pas en état de profiter

fit d'un conseil si salutaire. Je ne me contentay pas de me revoir possesseur de mes quatre-vingt chameaux, & de scavoir qu'ils étoient chargés d'un trésor inestimable, qui devoit me rendre le plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'esprit que la petite boette de pommade, dont le Derviche s'étoit saisi, & qu'il m'avoit montrée, pouvoit être quelque chose de plus précieux que toutes les richesses dont je luy étois redevable. L'endroit où le Derviche l'a prise, disois-je en moy même, & le soin qu'il a eu de s'en saisir me fait croire qu'elle enferme quelque chose de mystérieux. Cela me détermina à faire en sorte de l'obtenir. Je venois de l'embrasser en luy disant adieu; à propos luy dis-je en retournant à luy, que voulez vous faire de cette petite boette de pommade? Elle me paroît si peu de chose, ajoutai-je qu'elle ne

vaut pas la peine que vous l'emportiez, je vous prie de m'en faire present, aussi bien un Derviche, comme vous, qui a renoncé aux vanitez du monde, n'a pas besoin de pommade.

Plût à Dieu qu'il me l'eût refusée cette boette! Mais quand il l'auroit voulu faire, je ne me possedois plus, j'étois plus fort que luy, & bien resolu à la luy enlever par force, afin que pour mon entiere satisfaction, il ne fût pas dit, qu'il eut emporté la moindre chose du trésor, quelque grande que fût l'obligation que je luy avois.

Loin de me la refuser, le Derviche la tira d'abord de son sein, & en me la presentant de la meilleur grace du monde: tenez mon frere me dit il; la voila: qu'à cela ne tienne que vous ne soiez content: si je puis faire davantage pour vous, vous n'avez qu'à demander, je suis prest de vous satisfaire.

Quand

Quand j'eus la boette entre les mains, je l'ouvris & en considerant la pommade: puisque vous êtes de si bonne volonté luy dis-je, & que vous ne vous laissez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel est l'usage particulier de cette pommade.

L'usage en est surprenant & merveilleux, repartit le Derviche. Si vous appliquez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche & sur la paupiere, elle fera paroître devant vos yeux tous les trésors qui sont cachez dans le sein de la terre; mais si vous en appliquez de mesme à l'œil droit elle vous rendra aveugle.

Je voulois avoir moy-mesme l'experience d'un effet si admirable. Prenez la boette, dis-je au Derviche en la luy presentant, & appliquez moy vous mesme de cette pommade à l'œil gauche.

Vous entendez cela, mieux que moy, je suis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une chose qui me paroît incroyable.

Le Derviche voulut bien se donner cette peine, il me fit fermer l'œil gauche & m'apliqua la pomade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil & j'éprouvay qu'il m'avoit dit la verité. Je vis en effet un nombre infini de trésors, remplis de richesses si prodigieuses, & si diversifiées qu'il ne me seroit pas possible d'en faire un détail au juste. Mais comme j'étois obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main, & que cela me fatiguoit, je priay le Derviche, de m'appliquer aussi de cette pomade autour de cet œil.

Je suis prest de le faire, me dit le Derviche; mais vous devez vous souvenir, ajouta-t'il, que je vous ay averu que si vous en mettez sur l'œil droit vous deviendriez aveugle aussitost. Telle est

est la vertu de cette pommade, il faut que vous vous y accommodiez.

Loin de me persuader que le Derviche me dit la vérité; je m'imaginai au contraire qu'il y avoit encore quelque nouveau mystere qu'il vouloit me cacher. Mon frere, repris-je en souriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire; il n'est pas naturel que cette pommade fasse deux effets si opposez l'un à l'autre,

La chose est pourtant comme je vous le dis: repartit le Derviche en prenant le nom de Dieu à témoin; & vous devez m'en croire sur ma parole, car je ne sçai point déguiser la vérité.

Je ne voulus pas me fier à la parole du Derviche, qui me parloit en homme d'honneur. L'envie insurmontable de contempler à mon aise tous les trésors de la terre, & peut être d'en jouir toutes les fois que je voudrois m'en don-

256 *Les mille & une Nuit,*
donner le plaisir, fit que je ne
voulus pas écouter ses remontran-
ces, ni me persuader d'une chose,
qui cependant n'étoit que trop
vraie, comme je l'experimentay
bientôt après à mon grand malheur.

Dans la prévention où j'étois,
j'allay m'imaginer que si cette
pommade avoit la vertu de me
faire voir tous les trésors de la
terre en l'appliquant sur l'œil gau-
che; elle avoit peut-être la vertu
de les mettre à ma disposition en
l'appliquant sur le droit. Dans
cette pensée je m'obstinai à pres-
ser le Derviche, à m'en appliquer
luy-mesme autour de l'œil
droit mais il refusa constamment
de le faire. Après vous avoir fait
un si grand bien, mon frere me
dit il; je ne puis me résoudre à
vous faire un si grand mal. Con-
siderez bien vous mesme, quel
malheur est celuy, d'être privé
de la vûë, & ne me reduisez pas
à la necessité facheuse de vous
com-

complaire dans une chose dont vous aurez à vous repentir toute votre vie.

Je pouffay mon opinâtreté jusqu'au bout : mon frere luy dis-je, assez fermement je vous prie de passer par dessus toutes les difficultez que vous me faites. Vous m'avez accordé fort genereusement tout ce que je vous ay demandé jusqu'à present, voulez vous que je me separe d'avec vous mal satisfait pour une chose de si peu de consequence? Au nom de Dieu, accordez-moy cette dernière faveur. Quoiqu'il en arrive, je ne m'en prendray pas à vous & la faute en sera sur moy seul.

Le Derviche fit toute la resistance possible; mais comme il vit que j'étois en état de l'y forcer: puisque vous le voulez absolument me dit-il, je vais vous contenter. Il prit un peu de cette pomade fatale & me l'apliquât donc sur
l'œil

258 *Les mille & une Nuits,*
l'oeil droit que je tenois fermé ;
mais hélas ! quand je vins à l'ou-
vrir , je ne vis que tenebres épaisses
de mes deux yeux & je demeuray
aveugle comme vous me voyez.

Ah malheureux Derviche ! m'é-
criai-je dans le moment ; ce que
vous m'avez prédit n'est que trop
vray. Fatale curiosité , ajoutai-je ,
desir insatiable des richesses , dans
quel abîme de malheurs m'allez
vous jeter ! Je sens bien à pre-
sents que je me les suis attiré : mais
vous cher frere , m'écriai-je en-
core en m'adressant au Derviche ,
qui êtes si charitable , & si bien-
faisant , entre tant de secrets mer-
veilleux dont vous avez la con-
noissance , n'en avez vous pas quel-
qu'un pour me rendre la vûe ?

Malheureux , me répondit alors le
Derviche , il n'a pas tenu à moy
que tu n'aye évité ce malheur :
mais tu n'as que ce que tu merites ,
& c'est l'aveuglement du cœur ,
qui t'a attiré celuy du corps. Il est
vray

vray que j'ay des secrets, tu l'as pû connoître dans le peu de tems que j'ay été avec toy; mais je n'en ay pas pour te rendre la vûe. Adresse toy à Dieu, si tu crois qu'il y en ait un. Il n'y a que luy qui puisse te la rendre. Il t'avoit donné des richesses dont tu étois indigne. Il te les a osté, & il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en seront pas meconnoissans comme toy.

Le Derviche ne m'en dit pas davantage, & je n'avois rien à luy repliquer. Il me laisse seul accablé de confusion & plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer: & après avoir rassemblé mes quatre-vingt chameaux, il les emmena, & poursuivit son chemin jusqu'à Balsora.

Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux, & de m'aider du moins à me conduire jusqu'à la premiere caravane, mais il fut sourd à mes prieres &

260 *Les mille & une Nuit*,
à mes cris. Ainsi privé de la vûë
& de tout ce que je possédois au
monde, je ferois mort d'affliction
& de faim, si le lendemain, une
Caravane, qui revenoit de Bal-
fora, ne m'eust bien voulu rece-
voir charitablement & me reme-
ner à Bagdad.

D'un état à m'égalier à des
Princes, sinon en forces, & en
puissance, au moins en richesses
& en magnificence, je me vis
reduit à la mendicité sans aucune
resource. Il fallut donc me re-
soudre à demander l'aumône. &
c'est ce que j'ay fait jusqu'à pre-
sent. Mais pour expier mon crime
envers Dieu, je m'imposay en
mesme tems la peine d'un soufflet
de la part de chaque personne
charitable, qui auroit compassion
de ma misere.

Voila enfin, Commandeur des
Croyans, le motif de ce qui parut
hier si étrange à vôtre Majesté,
& de ce qui doit m'avoir fait
en-

encourir son indignation. Je lui en demande pardon encore une fois, comme son esclave, en me soumettant à recevoir le châtiement que j'ay mérité. Et si elle daigne de prononcer sur la pénitence que je me suis imposée, je suis persuadé qu'elle la trouvera trop légère, & beaucoup au dessous de mon crime.

Quand l'Aveugle eut achevé son histoire, le Calife luy dit: Baba Abdalla, ton péché est grand; mais Dieu soit loué que tu en as connu l'enormité, & de la pénitence publique que tu en as faite jusqu'à présent: C'est assez il faut que dorénavant tu la continues dans le particulier, en ne cessant de demander pardon à Dieu dans chacune des prières auxquelles tu es obligé chaque jour, par ta Religion. Et afin que tu n'en sois pas détourné par le soin de demander ta vie, je te fais une aumône, ta vie durant de quatre drach-

262 *Les mille & une Nuit,*
drachmes d'argent par jour, de
ma monnoie, que mon grand
Visir te fera donner. Ainsi ne t'en
retourne pas, & attens qu'il ait
executé mon ordre.

A ces paroles, Baba Abdalla
se prosterna devant le Thrône du
Calife; & en se relevant il luy
fit son remerciement, en luy sou-
haitant toute sorte de bonheur &
de prospérité.

Le Calife Haroun Alrafchid,
contént de l'histoire de Baba
Abdalla, & du Derviche, s'ad-
dressa au jeune homme qu'il avoit
vû maltraiter sa cavale, & il luy
demanda son nom, comme il avoit
fait à l'aveugle. Le jeune homme
luy dit qu'il s'appelloit Sidi Nou-
man.

Sidi Nouman, luy dit alors le
Calife; j'ay vû exercer des che-
vaux toute ma vie, & souvent j'en
ay exercé moy-mesme; mais je
n'en ay jamais vû pousser d'une
maniere aussi barbare que celle
dont

dont tu pouffois hier ta cavalle en pleine place au grand scandale des spectateurs, qui en murmuroient hautement. Je n'en fus pas moins scandalisé qu'eux, & ils'en fallut peu que je ne me fisse connoître contre mon intention, pour remédier à ce desordre. Ton air néanmoins, ne me marque pas que tu sois un homme barbare, & cruel; je veux même croire que tu n'en uses pas ainsi, sans sujet. Puisque je sçai que ce n'est pas la première fois, & qu'il y a déjà bien du tems que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavale, je veux sçavoir quel en est le sujet, & je t'ay fait venir icy, afin que tu me l'apprenne: sur tout dis moy la chose comme elle est, & ne me déguise rien.

Sidi Nouman comprit aisément ce que le Calife exigeoit de luy. Ce recit luy faisoit de la peine, il changea de couleur plusieurs fois,

264 *Les mille & une Nuit*,
fois, & fit voir malgré luy com-
bien étoit grand l'embarras où il
se trouvoit. Il fallut pourtant se
resoudre à en dire le sujet. Ainsi
avant que de parler il se prosterna
devant le Thrône du Calife, &
après s'être relevé, il essaya de
commencer pour satisfaire le Cali-
fe, mais il demeura comme interdi,
moins trapé de la Majesté du Ca-
life devant lequel il paroissoit, que
par la nature du recit qu'il avoit
à luy faire.

Quelque impatience naturelle
que le Calife eût d'être obéi
dans ses volontez, il ne témoigna
néanmoins aucune aigreur du si-
lence de Sidi Nouman. Il vit
bien qu'il falloit, ou qu'il man-
quast de hardiesse devant luy,
ou qu'il fust intimidé du ton dont
il luy avoit parlé, ou enfin que
dans ce qu'il avoit à luy dire, il
pouvoit y avoir des choses qu'il
eût bien voulu cacher.

Sidi Nouman luy dit le Calife,
pour

pour le rassurer , reprends tes esprits , & fais état que ce n'est pas à moi que tu dois raconter ce que je te demande , mais à quelque ami qui t'en prie. S'il y a quelque chose dans ce recit qui te fasse de la peine & dont tu crois que je pourrois estre offensé , je te la pardonne dès a présent. Defais-toy donc de toutes tes inquietudes , parle moy à cœur ouvert & ne me dissimulé rien , non plus qu'au meilleur de tes amis.

Sidi Nouman rassuré par les dernieres paroles du Calife , prit enfin la parole : Commandeur des Croyans , dit-il ; quelque faiblesse dont tout mortel , doive estre frappé à la seule approche de la Majesté , & de l'éclat de son trosne , je me sens néanmoins , assez de force pour croire que ce faiblessement respectueux , ne m'interdi-
ra pas la parole , jusqu'au point de manquer à l'obéissance que je luy dois , en luy donnant satisfac-

266 *Les Mille Et une Nuit*,
tion sur toute autre chose que ce
qu'elle exige de moy présente-
ment. Je n'ose pas me dire le plus
parfait des hommes : je ne suis pas
aussi assez méchant, pour avoir
commis, & mesme pour avoir eu
la volonté de commettre rien con-
tre les Loix, qui puisse me donner
lieu d'en redouter la severité. Quel-
que bonne néanmoins, que soit
mon intention; je reconnois que
je ne suis pas exempt de pécher
par ignorance. Cela m'est arrivé,
en ce cas là je ne dis pas que j'ay
bonfiance au pardon qu'il a plu
à votre Majesté de m'accorder,
sans m'avoir entendu; je me sou-
mets, au contraire à sa justice, &
à estre puni si je l'ay mérité. J'a-
vouë que la maniere dont je traite
ma cavale, depuis quelque tems,
comme votre Majesté en a esté
témoin, est étrange, cruelle & de
très mauvais exemple. Mais j'es-
père qu'elle en trouvera le motif,
bien fondé, & qu'elle jugera que
je

je suis plus digne de compassion que de châtement. Mais je ne dois pas la tenir en suspens plus longtemps , par un préambule ennuyeux. Voicy ce qui m'est arrivé.

HISTOIRE

De Sidi Nouman.

COMmandeur des Croyans , continua Sidi Nouman ; je ne parle pas à votre Majesté de ma naissance, elle n'est pas d'un assez grand éclat , pour mériter qu'elle y fasse attention. Pour ce qui est des biens de la fortune, mes Ancestres par leur bonne économie, m'en ont laissé autant que j'en pouvois souhaiter pour vivre en honnête homme, sans ambition, & sans estre à charge à personne.

Avec ces avantages , la seule chose que je pouvois désirer, pour

268 *Les Mille & une Nuit,*
rendre mon bonheur accompli,
estoit de trouver une femme ai-
mable, qui eut toute ma tendresse,
& qui en m'aimant véritablement
voulust bien le partager avec moy.
Mais, il n'a pas plû à Dieu de me
l'accorder : au contraire, il m'en a
donné une qui dès le lendemain
de mes noces, a commencé d'e-
xercer ma patience d'une maniere
qui ne peut estre concevable, qu'à
ceux, qui auroient esté exposez à
une pareille épreuve.

Comme la coûtume veut que
nos mariages se fassent, sans voir,
& sans connoistre celles que nous
devons épouser, votre Majesté
n'ignore pas qu'un mari n'a pas
lieu de se plaindre, quand il trou-
ve que la femme qui luy est échue,
n'est pas laide à donner de l'hor-
reur, qu'elle n'est pas contrefaite,
& que les bonnes mœurs, le bon
esprit, & la bonne conduite, cor-
rigent quelque legere imperfection
du corps qu'elle pourroit avoir.

La

La première fois que je vis ma femme le visage découvert, après qu'on l'eut amenée chez moy avec les cérémonies ordinaires, je me réjouïs de voir qu'on ne m'avoit pas trompé dans le rapport qu'on m'avoit fait de sa beauté: je la trouvai à mon gré, & elle me plut.

Le lendemain de nos nocés on nous servit un dîné de plusieurs mets. Je me rendis où la table estoit mise, & comme je n'y vis pas ma femme, je la fis appeller. Après m'avoit fait attendre long temps, elle arriva. Je dissimulai mon impatience, & nous nous mîmes à table. Je commençai par le ris que je pris avec une culiere comme à l'ordinaire.

Ma femme, au contraire, au lieu de se servir de culiere, comme tout le monde fait, tira d'un estui quelle avoit dans sa poche, une espèce de cure-oreille, avec

270 *Les Mille & une Nuit*,
lequel elle commença de pren-
dre le ris, & de le porter à sa
bouche grain à grain, car il ne
pouvoit pas en tenir davanta-
ge.

Surpris de cette maniere de
manger: Amine, luy dis - je,
car c'estoit son nom avez-vous
appris dans votre famille à man-
ger le ris de la sorte? Le fai-
tes vous ainsi parceque vous es-
tes une petite mangeuse, ou bien
voulez vous en compter les grains,
afin de n'en pas manger plus une
fois que l'autre? Si vous en usez
ainsi par épargne, & pour m'ap-
prendre à ne pas estre prodigue,
vous n'avez rien à craindre de ce
costé-là, & je puis vous assurer,
que nous ne nous ruinerons jamais
par cet endroit là. Nous avons par
la grace de Dieu dequoy vivre ai-
sément, sans nous priver du né-
cessaire. Ne vous contraignez pas
ma chere Amine, & mangez com-
me vous me voyez manger. L'air
affa-

affable avec lequel je luy faisois ces remontrances, sembloit devoir m'attirer quelque reponse obligeante, mais sans me dire un seul mot, elle continua toujours à manger de la mesme maniere. Et afin de me faire plus de peine, elle ne mangea plus de ris, que de loin à loin, & au lieu de manger des autres mets avec moy, elle se contenta de porter à sa bouche de temps en temps, un peu de pain émieté, à peu près autant qu'un moineau en eust pu prendre.

Son opiniâreté me scandalisa, je m'imaginai néanmoins, pour luy faire plaisir, & pour l'excuser qu'elle n'estoit pas accourumée à manger avec des hommes, encore moins avec un mari, devant qui on luy avoit peut-estre enseigné, qu'elle devoit avoir une retenue, qu'elle pouvoit trop loin par simplicité. Je crûs aussi qu'elle pouvoit avoir déjeuné, ou si elle ne

l'avoit pas fait, qu'elle se reservoit à manger seule & en liberté. Ces considérations m'empêcherent de luy rien dire davantage qui pust l'effaroucher, ou luy donner aucune marque de mécontentement. Après le dîner, je la quitai avec le mesme air, que si elle ne m'eust pas donné sujet d'estre très mal satisfait de ses manieres extraordinaires, & je la laissai seule.

Le soir au souper ce fut la mesme chose. Le lendemain & toutes les fois que nous mangions ensemble, elle se comportoit de la mesme maniere. Je voyois bien qu'il n'estoit pas possible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture quelle prenoit, & qu'il y avoit là dessous quelque mystere, qui m'estoit in connu. Cela me fit prendre le parti de dissimuler. Je fis semblant de ne pas faire attention à ses actions, dans l'esperance qu'avec le temps elle s'accoutume-
roit

roit a vivre avec moy, comme je le souhaitois. Mais mon espérance estoit vaine; & je ne fus pas long temps à en estre convaincu.

Une nuit qu'Amine me croyoit fort endormi, elle se leva tout doucement, & je remarquai qu'elle s'habilloit avec de grandes précautions, pour ne pas faire de bruit, de crainte de m'éveiller, je ne pouvois comprendre à quel dessein elle troubloit ainsi son repos, & la curiosité de savoir ce quelle vouloit devenir, me fit feindre un profond sommeil. Elle acheva de s'habiller; & un moment après elle sortit de la chambre sans faire le moindre bruit.

Dans l'instant qu'elle fut sortie, je me levai en jettant ma robe sur mes épaules, j'eus le temps d'appercevoir par une fenestre qui donnoit sur la court qu'elle ouvroit la porte de la rue & qu'elle sortit.

Je courus aussi tost à la porte qu'elle avoit laissée entre-ouverte, & à la faveur du clair de la Lune, je la suivis; jusqu'à ce que je la vis entrer dans un cimetiere qui estoit voisin de notre maison, alors je gagnai le bout d'un mur qui se terminoit au cimetiere, & après m'estre précautionné pour ne pas estre vû, j'apperçus Amine avec une Goule.

Votre Majesté n'ignore pas, que les Goules de l'un & de l'autre sexe, sont des demons errans dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaires les bastimens ruinez, d'où ils se jettent par surprise, sur les passans qu'ils tuent, & dont ils mangent la chair. Au défaut des passans; ils vont la nuit dans les cimetieres, se repaistre de celle des morts qu'ils detterrent.

Je fus dans une surprise épouvantable, lorsque je vis ma femme avec cette Goule. Elles detterrent un mort qu'on avoit enterré

terré le mesme jour; & la Goule en coupa des morceaux de chair à plusieurs reprises, qu'elles mangerent ensemble, assises sur le bord de la fosse. Elles s'entretenoient fort tranquillement en faisant un repas si cruel & si inhumain; mais j'estois trop éloigné, & il ne me fût pas possible de rien comprendre de leur entretien, qui devoit estre aussi estrange que leur repas; dont le souvenir me fait encore fremir.

Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetterent le reste du cadavre dans la fosse qu'elles remplirent de la terre, qu'elles en avoient osté. Je les laissay faire & je regagnay en diligence notre maison. En entrant je laissai la porte de la rue entre-ouverte comme je l'avois trouvée, & après estre rentré dans ma chambre, je me recouchai, & je fis semblant de dormir.

Amaine rentra peu de temps

après, sans faire de bruit. Elle se deshabilla, & elle se recoucha de mesme, avec la joye, comme je me l'imaginai, d'avoir si bien réussi sans que je men fusse appercu.

L'Esprit rempli de l'idée d'une action aussi barbare, & aussi abominable que celle dont je venois d'estre témoin, avec la repugnance que j'avois de me voir couché près de celle qui l'avoit commise, je fus long-temps à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant, mais d'un sommeil si leger, que la premiere voix, qui se fit entendre pour appeller à la priere publique de la pointe du jour, me reveilla. Je m'habillai, & je me rendis à la Mosquée.

Après la priere je sortis hors de la Ville, & je passai la matinée à me promener dans les jardins, & à songer au parti que je prendrois, pour obliger ma femme à changer de maniere de vie. Je rejet-

tai

taï toutes les voyez de violence qui se présenterent à mon esprit, & je résolus de n'employer que celles de la douceur, pour la retirer de la malheureuse inclination quelle avoit. Ces pensées me conduisirent insensiblement jusques chez moy où je rentrai justement à l'heure du disné.

Des qu'Amine me vit elle fit servir, & nous nous mîmes à table. Comme je vis qu'elle persiffoit toujours à ne manger le ris que grain à grain: Amine, luy dis-je, avec toute la moderation possible; vous sçavez combien j'eus lieu d'estre surpris, le lendemain de nos nopces, quand je vis que vous ne mangiez que du ris en si petite quantité, & d'une maniere dont tout autre mari que moy, eust esté offensé. Vous savez aussi que je me contentai de vous faire connoître la peine que cela me faisoit en vous priant de manger aussi des autres viandes qui

278 *Les Mille & une Nuit*,
qui nous font servies & que l'on a
soin d'accommoder de différen-
tes manieres, afin de tascher à
trouver votre goust. Depuis ce
temps-là vous avez vû notre ta-
ble toujourns servie de la mesme
maniere, en changeant pourtant
quelques uns des mets, afin de ne
pas manger toujourns des mesmes
choses. Mes remontrances néan-
moins ont esté inutiles, & jusqu'à
ce jours vous n'avez cessé d'en user
de mesme, & de me faire la mes-
me peine. J'ay gardé le silence,
parceque je n'ay pas voulu vous
contraindre, & je serois fasché
que ce que je vous en dis présen-
tement vous fit la moindre peine.
Mais Amine, dites moy je vous
en conjure, les viandes que l'on
nous sert icy, ne vallent-elles pas
mieux que de la chair de mort?

Je n'eus pas plustost prononcé
ces dernieres paroles, qu'Amine,
qui eomprit fort bien que je l'a-
vois observée la nuit, entra dans
une

une fureur qui surpasse l'imagination. Son visage s'enflamma, les yeux luy sortirent presque hors de l'a teste, & elle écuma de rage.

Cet estat affreux où je la voyois me remplis d'épouvante. Je devins comme immobile & hors d'estat de me défendre de l'horrible méchanceté quelle méditoit contre moy, & dont votre Majesté va estre surprise. Dans le fort de son emportement, elle prit un vase d'eau qu'elle trouva sous sa main, elle y plongea ses doigts en marmotant entre ses dents quelques paroles que je n'entendis pas, & en me jettant de cette eau au visage, elle me dit d'un ton furieux : malheureux reçois la punition de ta curiosité, & deviens chien.

A peine Amine, que je n'avois pas encore connue pour magicienne eust elle vomi ces-paroles diabolique, que tout à coup je me vis changé en chien. L'estonnement & la surprise où j'estois d'un chan-

280 *Les Mille & une Nuit*,
changement si subit, & si peu
attendu, m'empêcherent de son-
ger d'abord à me sauver, ce qui
luy donna le temps de prendre
un baston pour me maltraiter. En
effet elle m'en appliqua de si
grands coups, que je ne sçay com-
ment je ne demeurai pas mort
sur la place. Je crûs échapper à
sa rage en fuyant dans la court.
Mais elle m'y poursuivit avec la
mesme fureur & de quelque sou-
plesse que je pus me servir en cou-
rant de costé & d'autre pour les
éviter, je ne fus pas assez adroit
pour m'en défendre, & il fallut
en essuyer beaucoup d'autres.
Lassée enfin de me fraper, & de me
poursuivre, & au désespoir de ne
m'avoir pas assommé, comme el-
le avoit envie, elle imagina un
nouveau moyen de le faire. Elle
entreouvrit la porte de la rue,
afin de m'y écraser en la passant
pour m'enfuir. Tout chien que
j'estois je me doutai de son per-
ni-

nicieux dessein, & comme le danger présent donne souvent de l'esprit pour se conserver la vie, je pris si bien mon temps, en observant sa contenance & ses mouvemens, que je trompai sa vigilance, & que je passai assez viste pour me sauver la vie, & éluder sa méchanceté, & j'en suis quitte pour avoir le bout de la queue un peu foulé.

La douleur que j'en ressentis ne laissa pas de me faire crier & aboyer en courant le long de la rue, ce qui fit sortir sur moy quelques chiens, dont je reçus des coups de dents. Pour éviter leurs poursuites, je me jettai dans la boutique d'un vendeur de testes, de langues, & de pieds de moutons cuits, où je me sauvai.

Mon Hoste prit d'abord mon parti avec beaucoup de compassion, ou chassant les chiens qui me poursuivoient, & qui vouloient pénétrer jusques dans sa
mai-

maison. Pour moy mon premier soin, fût de me fourer dans un coin où je me dérobaï à leur veüe. Je ne trouuai pas néanmoins chez luy l'asile & la protection que j'avois espéré. C'estoit un de ces superstitieux à outrance, qui sous prétexte que les chiens sont immondes, ne trouvent pas assez d'eau, ni de savon pour laver leur habit, quand par hazard, un chien les a touché en passant près d'eux. Après que les chiens qui m'avoient donné la chasse se furent retirez, il fit tout ce qu'il put à plusieurs fois, pour me chasser dès le mesme jour; mais j'estois caché & hors de ses atteintes. Ainsi je passai la nuit dans sa boutique malgré luy, & j'avois besoin de ce repos pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avoit fait.

Afin de ne pas ennuyer votre Majesté par des circonstances de peu de conséquence, je ne m'arresteraï pas à luy particulariser les
tristes

tristes reflexions que je fis alors sur ma metamorphose ; je luy ferai remarquer seulement que le lendemain, mon Hoste estant sorti avant le jour, pour faire emplette, il revint chargé de testes, de langues & de pieds de moutons, & qu'après avoir ouvert sa boutique, & pendant qu'il estaloit sa marchandise, je sortis de mon coin & je m'en allois, lorsque je vis plusieurs chiens du voisinage, attirés par l'odeur de ces viandes, assemblez autour de la boutique de mon Hoste, en attendant qu'il leur jettast quelque chose, je me meslai avec eux en posture de suppliant.

Mon Hoste autant qu'il me le parût, par la consideration que je n'avois pas mangé depuis que je m'estois sauvé chez luy, me distingua, en me jettant des morceaux plus gros, & plus souvent qu'aux autres chiens. Quand il eût achevé ses liberalitez, je vou-

lus

284 *Les Mille & une Nuit*,
lus rentrer dans sa boutique, en
le regardant & en remuant la
queuë, d'une maniere qui pou-
voit luy marquer que je le sup-
pliois de me faire encore cette fa-
veur. Mais il fût inflexible, & il
s'opposa à mon dessein, le bâton à
la main, & d'un air si impitoia-
ble, que je fus contraint de m'é-
loigner.

A quelques maison plus loin,
je m'arrestai devant la boutique
d'un Boulanger, qui tout au con-
traire du vendeur de testes de
moutons, que la mélancolie devo-
roit, me parût un homme gai &
de bonne humeur, & qui l'estoit
en effet. Il déjeûnoit alors, &
quoique je ne luy eusse donné au-
cune marque d'avoir besoin de
manger, il ne laissa pas néanmoins
de me jeter un morceau de pain.
Avant que de me jeter dessus avec
avidité, comme font les autres
chiens, je le regardai avec un si-
gne de teste, & un mouvement
de

de queue, pour luy témoigner ma reconnoissance. Il me scût bon gré de cette espèce de civilité, & il souïrit. Je n'avois pas besoin de manger, cependant pour luy faire plaisir, je pris le morceau de pain, & je le mangeai assez lentement pour luy faire connoistre que je le faisois par honneur. Il remarqua tout cela, & voulut bien me souffrir près de sa boutique. J'y demurai assis & tourné du costé de la rue, pour luy marquer que pour le présent je ne luy demandois autre chose, que sa protection.

Il me l'accorda; & mesme il me fit des caresses qui me donnerent l'assurance de m'introduire dans sa maison. Je le fis d'une maniere à luy faire comprendre que ce n'estoit qu'avec sa permission. Il ne le trouva pas mauvais: au contraire, il me montra un endroit, où je pouvois me placer sans luy estre incommode,
&

286 *Les Mille & une Nuits,*
& je me mis en possession de la place, que je conservai tout le temps que je demurai chez luy.

J'y fûs toujours fort bien traité & il ne déjeûnoit, dînoit & soupoit pas, que je n'eusse ma part a suffisance. De mon costé j'avois pour luy toute l'attachement, & toute la fidelité qu'il pouvoit exiger de ma reconnoissance.

Mes yeux estoient toujours attachés sur luy, il ne faisoit pas un pas dans la maison, que je ne fusse derriere luy à le suivre. Je faisois la mesme chose quand le tems luy permettoit de faire quelque voiage dans la Ville pour ses affaires. J'y estois d'autant plus exact, que je m'estois apperçu que mon attention luy plaisoit, & que souvent quand il avoit dessein de sortir, sans me donner lieu de m'en appercevoir, il m'appelloit par le nom de Rougeau, qu'il m'avoit donné.

A ce nom, je m'élançois aussi
tost

toft de ma place dans la ruë, je fautois, je faisois des gambades, & des courses devant la porte. Je ne cessois toutes ces careffes que quand il estoit sorti, & alors je l'accompagnois fort exactement en le suivant ou en couurant devant, & en le regardant de temps en temps pour luy marquer ma joye.

Il y avoit déjà du temps que j'estois dans cette maison, lorsqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon Hoste, elle luy donna une pièce d'argent fausse, avec d'autre bonnes. Le Boulanger qui s'apperçut de la pièce fausse, la rendit à la femme en luy en demandant une autre.

La femme refusa de la reprendre, & prétendit qu'elle estoit bonne. Mon Hoste soutint le contraire, & dans la contestation: la pièce, dit-il à cette femme, est si visiblement fausse, que je suis
assu-

288. *Les Mille & une Nuit*,
assuré que mon chien, qui n'est
qu'une beste, ne s'y tromperoit
pas. Vien ça, Rougeau, dit-il,
aussi tost en m'appellant. A sa voix
je sautai légèrement sur le com-
ptoir, & le Boulanger en jettant
devant moy les pièces d'argent:
Voy, ajouta-t'il; n'y a-t'il pas là
une pièce fausse? Je regarde tou-
tes ces pièces, & en mettant la
patte dessus la fausse, je la sepa-
rai des autres, en regardant mon
maistre, comme pour la luy mon-
trer.

Le Boulanger qui ne s'en es-
toit rapporté à mon jugement que
par manière d'acquit & pour se
divertir, fût extrêmement surpris
de voir que j'avois si bien rencon-
tré sans hésiter. La femme con-
vaincue de la fausseté de sa pièce,
n'eust rien à dire, & fût obligée
d'en donner une autre bonne à la
place. Dès qu'elle fut partie, mon
maistre appella ses voisins, & il
leur exagera fort ma capacité en
leur

leur racontant ce qui s'étoit passé.

Les voisins en voulurent avoir l'expérience, & de toutes les piéces fausses qu'ils me montrèrent, mêlées avec d'autres de bon alloy, il n'y eut pas une sur laquelle je ne misse la patte, & que je ne séparasse d'avec les bonnes.

La femme de son costé, ne manqua pas de raconter à toutes les personnes de sa connoissance, qu'elle rencontra dans son chemin, ce qui venoit de luy arriver. Le bruit de mon habileté à distinguer la fausse monnoye, se répandit en peu de tems, non seulement dans le voisinage; mais même dans tout le quartier, & insensiblement dans toute la Ville.

Je ne manquois pas d'occupation toute la journée. Il falloit contenter tous ceux qui venoient acheter du pain chez mon Maître, & leur faire voir ce que je

savois faire. C'étoit un attrait pour tout le monde, & l'on venoit des quartiers les plus éloignés de la Ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon Maître tant de pratiques qu'à peine pouvoit-il suffire à les contenter. Cela dura longtems, & mon Maître ne put s'empêcher d'avouer à ses voisins, & à ses amis, que je luy valois un trésor.

Mon petit favori faire ne manqua pas de luy attirer des jaloux. On dressa des embuches pour m'enlever, & il étoit obligé de me garder à vue. Un jour une femme attirée par cette nouveauté vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire estoit alors sur le Comptoir, elle y jetta six piéces d'argent devant moi, parmi lesquelles il y en avoit une fausse. Je la débrouillay d'avec les autres, & en mettant la patte sur la piéce fausse, je la regardai, comme pour lui de
man-

mander si ce ne l'estoit pas-là.

Oüy, me dit cette femme, en me regardant de mesme, c'est la fausse, tu ne t'es pas trompé. Elle continua long-temps à me regarder, & à me considerer avec admiration, pendant que je la regardois de mesme. Elle paya le pain qu'elle estoit venu acheter, & quand elle voulut se retirer, elle me fit signe de la suivre à l'insçu du Boulanger.

J'étois toujours attentif aux moyens de me délivrer d'une métamorphose aussi étrange que la mienne. J'avois remarqué l'attache avec laquelle cette femme m'avoit examiné. Je m'imaginai qu'elle avoit peut-estre connu quelque chose de mon infortune, & de l'état malheureux où j'étois réduit, & je ne me trompois pas. Je la laissay pourtant en aller, & je me contentois de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas, elle se retourna, &

292 *Les Mille & une Nuit*,
voyant que je ne faisois que la re-
garder sans branler de ma place,
elle me fit encore signe de la
suivre.

Alors sans délibérer davantage,
comme je vis que le Boulanger
estoit occupé à nettoyer son Four
pour une cuisson, & qu'il ne pre-
noit pas garde à moy, je sautay
à bas du Comptoir, & je suivis
cette femme, qui me parut en
estre fort joyeuse.

Après avoir fait quelque che-
min, elle arriva à sa maison.
Elle en ouvrit la porte, & quand
elle fut entrée, en tenant la
porte ouverte: Entre, entre, me
dit elle; tu ne te repentiras pas
de m'avoir suivie. Quand je fus
entré & qu'elle eut refermé la
porte, elle me mena à sa chambre
où je vis une jeune Demoiselle
d'une grande beauté qui brodoit.
C'étoit la fille de la femme cha-
ritable qui m'avoit amené, habile
& expérimentée dans l'Art Ma-
gique,

gique, comme je le connus bientôt.

Ma fille, luy dit la mere; je vous amene le Chien fameux du Boulanger, qui sçait si bien distinguer la fausse monnoye d'avec la bonne. Vous sçavez que je vous en ai dit ma pensée dès le premier bruit qui s'en est répandu, en vous temoignant que ce pouvoit bien estre un homme changé en Chien, par quelque méchanceté. Aujourd'huy je me suis avisée d'aller acheter du pain chez ce Boulanger. J'ay esté témoin de la vérité qu'on en a publiée, & j'ay eu l'adresse de me faire suivre par ce Chien si rare, qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous ma fille? me suis-je trompé dans ma conjecture? Vous ne vous estes pas trompée, ma mere: répondit la fille; je vais vous le faire voir.

La Demoiselle se leva, elle prit un vase plein d'eau dans lequel

elle plongea la main, & en me jettant de cette eau, elle dit: *Si tu es né Chien, demeure Chien; mais si tu es né homme, reprends la forme d'homme par la vertu de cette eau.* A l'instant l'enchantement fut rompu; je perdis la figure de Chien, & je me vis homme comme auparavant.

Penetré de la grandeur d'un si grand bienfait, je me jettai aux pieds de la Demoiselle, & après luy avoir baisé le bas de la robe: *Ma chere Liberatrice, luy dis-je; je sens si vivement l'excés de votre bonté, qui n'a pas d'égale envers un inconnu tel que je suis, que je vous supplie de m'apprendre vous-mesme ce que je puis faire, pour vous en rendre dignement ma reconnoissance: ou plutôt, disposez de moy comme d'un Esclave qui vous appartient à juste titre: je ne suis plus à moy, je suis à vous. Et afin que vous connoissiez celuy qui vous est acquis,*

quis, je vous diray mon Histoire en peu de mots.

Alors, après luy avoir dit qui j'étois, je luy fis le recit de mon mariage avec Amine, de ma complaisance, & de ma patience à supporter son humeur, & de ses manieres tout extraordinaires, & de l'indignité avec laquelle elle m'avoit traité par une méchanceté inconcevable. Et je finis en remerciant la mere, du bonheur inexprimable qu'elle venoit de me procurer.

Sidi Nouman, me dit la fille, ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez. La seule connoissance d'avoir fait plaisir à un honneste homme comme vous, me tient lieu de toute reconnoissance. Parlons d'Amine votre femme, je l'ay connue avant votre mariage, & comme je sçavois qu'elle estoit Magicienne, elle n'ignoroit pas aussi que j'avois quelque connoissance

296 *Les Mille & une Nuit*,
du mesme Art, puisque nous
avons pris des leçons de la mes-
me Maistréſſe. Nous nous ren-
contrions mesme ſouvent, au bain.
Mais, comme nos humeurs ne
s'accordoient pas, j'avois un grand
ſoin d'éviter toute occaſion d'a-
voir aucune liaiſon avec elle, en
quoy il m'a été d'autant moiens
difficile de reüſſir, que par la
mesme raiſon, elle évitoit de ſon
coſté d'en avoir avec moi: je ne
ſuis donc pas ſurpris de ſa mé-
chanceté. Pour revenir à ce qui
vous regarde, ce que je viens de
faire pour vous, ne ſuffit pas: je
veux achever ce que j'ay com-
mencé. En effet, ce n'eſt pas aſſez
d'avoir rompu l'enchantement,
par lequel elle vous avoit exclu
ſi méchamment de la ſociété des
hommes. Il faut que vous l'en
puniffiez comme elle le merite,
en rentrant chez vous, pour y
reprendre l'autorité qui vous ap-
partient, & je veux vous en don-
ner

une petite bouteille à la main. Sidi Nouman, me dit-elle; mes Livres que je viens de consulter m'apprennent qu'Amine n'est pas chez vous à l'heure qu'il est; mais qu'elle doit y revenir incessamment. Ils m'apprennent aussi que la dissimulée fait semblant devant vos Domestiques, d'estre dans une grande inquiétude de votre absence, & elle leur a fait accroire qu'en dînant avec vous, vous vous estiez souvenu d'une affaire, qui vous avoit obligé de sortir sans différer; qu'en sortant vous aviez laissé la porte ouverte, & qu'un Chien étoit entré, & étoit venu jusque dans la salle où elle achevoit de dîner, & qu'elle l'avoit chassé à grands coups de bâton.

Retournez donc à votre maison sans perdre de temps, avec la petite bouteille que voici, & que je vous mets entre les mains. Quand on vous aura ouvert, attendez

tendez dans votre chambre qu'Amine rentre, elle ne vous fera pas attendre long-tems. Dès qu'elle sera rentrée, descendez dans la court & présentez-vous à elle face à face. Dans la surprise où elle sera, de vous revoir contre son attente, elle tournera le dos pour prendre la fuite. Alors, jetez-luy de l'eau de cette bouteille, que vous tiendrez prest, & en la jettant, prononcez hardiment ces paroles: *Reçois le châtiement de ta méchanceté.* Je ne vous en dit pas davantage, vous en verrez l'effet.

Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrestoit plus, je pris congé d'elle, & de sa mere, avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnoissance, & une protestation sincere que je me souviendrois éternellement de l'obligation que je leur avois, & je retournay chez moy.

Les choses se passerent comme la jeune Magicienne me l'avoit prédit. Amine ne fut pas long-tems à rentrer. Comme elle s'avançoit, je mé présentay à elle, l'eau dans la main, pieste à la luy jeter. Elle fit un grand cri, & comme elle se fust retournée pour regagner la porte, je luy jettay l'eau en prononçant les paroles, que la jeune Magicienne m'avoit enseignées, & aussitost elle fut changée en une Cavale, & c'est celle que votre Majesté vit hier.

A l'instant & dans la surprise où elle étoit, je la saisis au crin, & malgré sa resistance je la tiray dans mon Ecurie. Je luy passay un licou, & après l'avoir attaché, en luy reprochant son crime & sa méchanceté, je la chastaiay à grands coups de fouët, si long-tems, que la lassitude enfin m'obligea de cesser; mais je me reservay de luy faire chaque jour

un pareil châtement.

Commandeur des Croyans, ajouta Sidi Nouman, en achevant son histoire; j'ose esperer que votre Majesté ne désapprouvera pas ma conduite, & qu'elle trouvera qu'une femme si méchante, & si pernicieuse, est traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite.

Quand le Calife vit que Sidi Nouman n'avoit plus rien à dire: Ton histoire est singuliere, luy dit le Sultan, & la méchanceté de ta femme n'est pas excusable. Aussi, je ne condamne pas absolument, le châtement que tu luy en as fait sentir jusqu'à présent. Mais, je veux que tu consideres, combien son supplice est grand, d'estre réduite au rang des bestes, & je souhaite que tu te contente de la laisser faire pénitence en cet état. Je t'ordonnerois même d'aller t'adresser à la jeune Magicienne, qui l'a fait métamor-

302 *Les Mille & une Nuit*,
phoser de la sorte , pour faire
cesser l'enchantement , si l'opi-
niastreté , & la dureté incorrigi-
ble des Magiciens , & des Magi-
ciennes qui abusent de leur Art ,
ne m'étoient connus , & que je
ne craignisse de sa part contre
toy , un effet de sa vengeance ,
plus cruel que le premier.

Le Calife naturellement doux
& plein de compassion envers ceux
qui souffrent , mesme selon leurs
mérites , après avoir déclaré sa
volonté à Sidi Nouman , s'ad-
dressa au troisième que le grand
Visir Giafar avoit fait venir :
Cogia Hassan , luy dit-il , en pas-
sant hier devant ton Hostel , il
me parut si magnifique , que j'eus
la curiosité de sçavoir à qui il
appartenoit : j'appris que tu l'a-
vois fait bâtir , après avoir fait
profession d'un métier , qui te
produisoit à peine de quoy vivre.
On me dit aussi que tu ne te mé-
connoissois pas , que tu faisois un
bon

bon usage des richesses, que Dieu t'a données, & que tes voisins disoient mille biens de toy.

Tout cela m'a fait plaisir, ajoûta le Calife; & je suis bien persuadé que les voyes dont il a plû à la Providence de te gratifier de ses dons, doivent estre extraordinaires. Je suis curieux de les apprendre par toy-mesme, & c'est pour me donner cette satisfaction que je t'ay fait venir. Parle-moy donc avec sincerité, afin que je me réjouïsse en prenant part à ton bonheur, avec plus de connoissance. Et afin que ma curiosité ne te soit pas suspecte, & que tu ne croyes pas que j'y prenne autre intérêt que celui que je viens de te dire: je te declare, que loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en jouir en toute sûreté.

Sur ces assurances du Calife, Cogia Hassan se prosterna devant son

son Trône, frapa de son front le tapis dont il étoit couvert, & après qu'il se fust relevé: Commandeur des Croyans, dit-il; tout autre que moy, qui ne se feroit pas senti la conscience aussi pure, & aussi nette que je me la sens, auroit pû estre troublé en recevant l'ordre de venir paroître devant le Trône de votre Majesté; mais comme je n'ay jamais eu pour elle, que des sentimens de respect, & de vénération, & que je n'ay rien commis contre l'obéissance que je luy dois, ni contre les Loix, qui ait pû m'attirer son indignation, la seule chose qui m'ait fait de la peine, est la juste crainte dont j'ay été saisi, de n'en pouvoir soutenir l'éclat. Néanmoins sur la bonté avec laquelle la renommée public, que votre Majesté reçoit, & écoute le moindre de ses Sujets, je me suis rassuré, & je n'ay pas douté, qu'elle ne me donnât elle-mesme
le

le courage, & la confiance de luy procure la satisfaction qu'elle pourroit exiger de moy.

C'est Commandeur des Croyans ce que votre Majesté vient de me faire experimenter, en m'accordant sa puissante protection, sans sçavoir si je la mérite. J'espere néanmoins qu'elle demeurera dans un sentiment, qui m'est si avantageux, quand pour satisfaire à son Commandement je luy auray fait le recit de mes aventures.

Après ce petit compliment pour se concilier la bien veillance, & l'attention du Calife, & après avoir pendant quelques momens rappellé dans sa mémoire ce qu'il avoit à dire, Cogia Hassan reprit la parole en ces termes :

HISTOIRE.

De Cogia Hassan Alhabbat.

COMmandeur des Croyans, dit-il; pour mieux faire entendre à votre Majesté par quelles voyes je suis parvenu au grand bonheur dont je jouïs, je dois avant toute chose, commencer par luy parler de deux amis intimes, Citoyens de cette mesme Ville de Bagdad, qui vivent encore, & qui peuvent rendre témoignage de la verité, auxquels j'en suis redevable, après Dieu, le premier Auteur de tout bien, & de tout bonheur.

Ces deux amis s'appellent l'un Saadi, & l'autre Saad. Saadi qui est puissamment riche, a toujours été du sentiment, qu'un homme ne peut estre heureux en ce Monde, qu'autant qu'il a de biens, & de grandes richesses, pour vivre hors de la dépendance de qui que ce soit.

Saad

Saad est d'un autre sentiment : il convient qu'il faut véritablement avoir des richesses, autant qu'elles sont nécessaires à la vie ; mais il soutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes sans d'autre attache aux biens du Monde, que par rapport aux besoins qu'ils peuvent en avoir, & que pour en faire des libéralitez selon leur pouvoir. Saad est de ce nombre, & il vit très-heureux, & très-content dans l'état où il se trouve. Quoique Saadi, pour ainsi dire, soit infiniment plus riche que luy, leur amitié néanmoins, est très-sincere, & le plus riche ne s'estime pas plus que l'autre. Ils n'ont jamais eu de contestation, que sur ce seul point : en toute autre chose leur union, a toujours été très-uniforme.

Un jour dans leur entretien, à peu près sur la mesme matiere, comme je l'ay appris deux-mesmes, Saadi prétendoit que les pau-

308 *Les Mille Et une Nuit,*
pauvres n'étoient pauvres, que par
ce qu'ils étoient nez dans la pau-
vreté, ou que nez avec des ri-
chesses, ils les avoient perduës,
ou par débauche, ou par quel-
qu'une des fatalitez impréveuës,
qui ne sont pas extraordinaires.
Mon opinion, disoit-il; est que
ces pauvres ne le sont, que parce-
qu'ils ne peuvent parvenir à amas-
ser une somme d'argent assez
grosse pour se tirer de la misere,
en employant leur industrie à la
faire valoir. Et mon sentiment est
que s'ils venoient à ce point, &
qu'ils fissent un usage convenable
de cette somme, ils ne devien-
droient pas seulement riches;
mais mesmes très-opulens avec le
tems.

Saad ne convint pas de la pro-
position de Saadi. Le moyen que
vous proposez, reprit-il; pour
faire qu'un pauvre devienne ri-
che, ne me paroist pas aussi cer-
tain que vous le croyez. Ce que
vous

vous en pensez est fort équivoque, & je pourrois appuyer mon sentiment contre le vôtre, de plusieurs bonnes raisons qui nous meneroient trop loin. Je crois au moins avec autant de probabilité, qu'un pauvre peut devenir riche, par tout autre moyen, qu'avec une somme d'argent. On fait souvent par un hazard une fortune plus grande & plus surprenante, qu'avec une somme d'argent, telle que vous le prétendez, quelque ménagement, & quelque économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit.

Saad, repartit Saadi; je vois bien que je ne gagnerois rien avec vous en persistant à soutenir mon opinion contre la vôtre. Je veux en faire l'expérience pour vous en convaincre, en donnant par exemple, en pur don, une somme telle que je me l'imagine, à un de ces Artisans, pauvres de pere en
fils,

310 *Les Mille & une Nuits*,
fils, qui vivent au jour la jour-
née, & qui meurent aussi gueux
que quand ils sont nez. Si je ne
réussis pas nous verrons si vous
réussirez mieux de la manière que
vous l'entendez.

Quelques jours après cette con-
testation, il arriva que les deux
amis en se promenant, passèrent
par le quartier où je travaillois de
mon métier de Cordier, que j'a-
vois appris de mon pere, & qu'il
avoit appris luy-mesme de mon
ayeul, & ce dernier de nos ances-
tres. A voir mon équipage &
mon habillement, ils n'eurent
pas de peine à juger de ma pau-
vreté.

Saad qui se souvint de l'enga-
gement de Saadi, luy dit, si vous
n'avez pas oublié à quoy vous
vous estes engagé avec moy :
voila un homme ajouta-t'il en me
designant qu'il y a long-temps que
je vois faisant le métier de Cordier
& toujours dans le mesme état de
pau-

Hist. de Cogia Hassan Alhabbal. 317
pauvreté. C'est un sujet digne de
votre libéralité, & tout propre à
faire l'expérience dont vous par-
liez l'autre jour.

Je m'en souviens si bien, reprit
Saadi; que je porte sur moy, de
quoy faire l'expérience que vous
dites, & je n'attendois que l'occa-
sion que nous nous trouvassions
ensemble, & que vous en fussiez
témoin. Abordons-le, & scachons
si véritablement il en a besoin.

Les deux amis vinrent à moy,
& comme je vis qu'ils vouloient
me parler, je cessay mon travail.
Ils me donnerent l'un & l'autre
le salut ordinaire du souhait de
paix, & Saadi en prenant la pa-
role, me demanda comment je
m'appellois.

Je leur rendis le mesme salut,
& pour répondre à la demande,
de Saadi; Seigneur, luy dis-je;
mon nom est Hassan, & à cause
de ma profession, je suis connu

COM-

312 *Les Mille & une Nuit*,
communément, sous le nom de
Hassan Alhabbal.

Hassan, reprit Saadi; comme
il n'y a pas de métier, qui ne nour-
risse son maître, je ne doute pas
que le votre ne vous fasse gagner
de quoy vivre à votre aise, &
mesme je m'étonne que depuis le
tems que vous l'exercez, vous
n'ayez pas fait quelque épargne,
& que vous n'ayez acheté une
bonne provision de chanvre, pour
faire plus de travail, tant par vous
mesme, que par des gens à gage
que vous auriez pris pour vous
aider, & pour vous mettre insen-
siblement plus au large.

Seigneur, luy repartis-je, vous
cesserez de vous étonner que je
ne fasse pas d'épargne, & que je
ne preune pas le chemin que vous
dites pour devenir riche, quand
vous sçaurez qu'avec tout le tra-
vail que je puis faire depuis le
matin jusqu'au soir, j'ay de la pei-
ne à gagner de quoy me nourrir
moy

Hist. de Cogia Hassan Albabbal. 313
moy & ma famille, de pain & de quelques legumes. J'ay une femme & cinq enfans, dont pas un n'est en âge de m'aider en la moindre chose : il faut les entretenir & les habiller, & dans un ménage si petit qu'il soit il y a toujours mille choses nécessaires dont on ne peut se passer. Quoique le chanvre ne soit pas cher ; il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, & c'est le premier que je mets à part de la vente de mes Ouvrages. Sans cela, il ne me seroit pas possible de fournir à la depense de ma maison.

Jugez, Seigneur, ajoûta-t'il, s'il est possible que je fasse des épargnes pour me mettre plus au large moy, & ma famille. Il nous suffit que nous soyons contents du peu que Dieu nous donne, & qu'il nous oste la connoissance, & le desir de ce qui nous manque. Mais nous ne trouvons pas que rien nous manque, quand

314 *Les Mille Et une Nuit,*
nous avons pour vivre , ce que
nous avons accoûtumé d'avoir , &
que nous ne sommes pas dans la
nécessité d'en demander à per-
sonne.

Quand j'eus fait tout ce détail
à Saadi : Hassan, me dit-il ; je ne
suis plus dans l'étonnement où
j'étois, & je comprends toutes les
raisons qui vous obligent à vous
contenter de l'état où vous vous
trouvez. Mais, si je vous faisois
présent d'une bourse de deux
cent pieces d'or, n'en feriez-vous
pas un bon usage, & ne croyez-
vous pas qu'avec cette somme ,
vous deviendriez bientôt , au
moins aussi riche, que les princi-
paux de votre profession.

Seigneur, repris-je ; vous me
paroissez un si honneste homme
que je suis persuadé que vous ne
voudriez vous pas divertir de moy,
& que l'offre que vous me faites
est serieuse. J'ose donc vous dire ,
sans trop présumer de moy , qu'un

ne

Hist. de Cogia Hassan Alhabbal. 315
ne somme beaucoup moindre
me suffiroit, non seulement pour
devenir aussi riche que les princi-
paux de ma profession; mais même
pour le devenir en peu de tems
plus moy seul, qu'ils ne le sont
tous ensemble dans cette ville de
Bagdad, aussi grande, & aussi
peuplée qu'elle est.

Le généreux Saadi me fit voir
sur le champ, qu'il m'avoit parlé
sérieusement. Il tira la bourse de
son sein, & en me la mettant
entre les mains: Prenez, dit-il,
voilà la bourse, vous y trouverez
les deux cent pieces d'or bien
comptées. Je prie Dieu qu'il y
donne sa benediction, & qu'il
vous fasse la grace d'en faire le
bon usage que je souhaite, & croyez
que mon ami Saad, que voici &
moi, nous aurons un très-grand
plaisir, quand nous apprendrons
qu'elles vous auront servi à vous
rendre plus heureux que vous ne
l'estes.

Commandeur des Croyans, quand j'eus reçu la bourse, & que d'abord je l'eus mise dans mon sein, je fus dans un transport de joye, si grand, & je fus si fort pénétré de reconnoissance, que la parole me manqua, & qu'il ne me fut pas possible d'en donner autre marque à mon bienfaicteur, que d'avancer la main pour luy prendre le bord de sa robe, & la baiser. Mais il la retira en s'éloignant, & ils continuerent leur chemin, luy & son ami.

En reprenant mon ouvrage, après leur éloignement, la premiere pensée qui me vint fut d'aviser où je mettrois la bourse pour estre en sûreté. Je n'avois dans ma petite & pauvre maison, ni coffre, ni armoire qui fermaist, ni aucun lieu où je pusse m'assurer qu'elle ne seroit pas découverte si je l'y cachois.

Dans cette perplexité, comme j'avois coûtume avec les pauvres,
gens

Hist. de Cogia Hassan Albabbal. 317
gens de ma sorte, de cacher le
peu de monnoye que j'avois dans
les plis de mon turban, je quittai
mon ouvrage, & je rentrai chez
moy, sous prétexte de le racom-
moder. Je pris si bien mes pré-
cautions, que sans que ma femme
& mes enfans s'en apperçussent,
je tiray dix pieces d'or de la bour-
se, que je mis à part pour les dé-
penses les plus pressées, & j'en-
velopay le reste dans les plis de
la toile qui entouroit mon bon-
net.

La principale dépense que je fis
dés le mesme jour, fut d'acheter
une bonne provision de chanyre.
Ensuite, comme il y avoit long-
tems qu'on n'avoit vû de viande
dans ma famille, j'allay à la bou-
cherie, & j'en achetay pour le
soupé.

En m'en revenant je tenois ma
viande à la main, lorsqu'un Mi-
lan affamé, sans que je pusse me
défendre, fondit dessus & me

l'eut arrachée de la main, si je n'eusse tenu ferme contre luy. Mais, hélas, j'aurois bien mieux fait de la luy lâcher, pour ne pas perdre ma bourse. Plus il trouvoit en moy de résistance, plus il s'opiniastroit à la vouloir avoir. Il me traînoit de costé & d'autre, pendant qu'il se soustenoit en l'air sans quitter prise, mais il arriva malheureusement, que dans les efforts que je faisois, mon turban tomba par terre.

Aussitost le Milan lascha prise, & se jetta sur mon turban avant que j'eusse eu le tems de le ramasser, & l'enleva. Je poussay des cris si perçans, que les hommes, femmes, & enfans du voisinage, en furent effrayez, & joignirent leurs cri aux miens, pour tâcher de faire quitter prise au Milan.

On reussit souvent par ce moyen à forcer ces sortes d'oyseaux voraces à lascher ce qu'ils ont enlevé. Mais les cris n'épouvantèrent pas
le

Hist. de Cogia Hassan Albabbal. 319
le Milan, il emporta mon turban si loin, que nous le perdismes tous de veuë, avant qu'il l'eust lasché. Ainsi, il eut été inutile de me donner la peine, & la fatigue de courir après, pour le recouvrer.

Je retournay chez moy fort triste de la perte que je venois de faire de mon turban & de mon argent. Il fallut cependant en racheter un autre, ce qui fit une nouvelle diminution aux dix pieces d'or que j'avois tirées de la bourse. J'en avois déjà dépensé pour l'achat du chanvre, & ce qui me restoit, ne suffisoit pas pour me donner lieu de remplir les belles esperances que j'avois conçues.

Ce qui me fit le plus de peine, fut le peu de satisfaction que mon bienfaicteur auroit d'avoir si mal placé sa libéralité, quand il apprendroit le malheur qui m'étoit arrivé, qu'il regarderoit peut-estre comme in croyable, & par

conséquent comme une vaine excuse.

Tant que dura le peu des dix piéces d'or, qui me restoit nous nous en ressentîmes, ma petite famille & moy; mais je retombay bientost dans le mesme état & dans la mesme impuissance de me tirer hors de misere qu'auparavant. Je n'en murmuray pourtant pas. Dieu, disois-je; a voulu m'éprouver en me donnant du bien, dans le tems que je m'y attendois le moins. Il me l'a osté presque dans le mesme tems, parce qu'il luy a plu ainsi, & qu'il étoit à luy. Qu'il en soit loué, comme je l'avois loué jusqu'alors des bienfaits dont il m'avoit favorisé, tels qu'il luy avoit plu aussi : je me soumets à sa volonté.

J'étois dans ces sentimens pendant que ma femme, à qui je n'avois pû m'empescher de faire part de la perte que j'avois faite, &
par

Hist. de Cogia Hassan Alhabbal. 321
par quel endroit elle m'étoit venue, étoit inconsolable. Il m'étoit échappé aussi dans le trouble où j'étois de dire à mes voisins, qu'en perdant mon turban, je perdois une bourse de cent quatre-vingt dix piéces d'or. Mais, comme ma pauvreté leur étoit connue, & qu'ils ne pouvoient pas comprendre que j'eusse gagné une si grosse somme par mon travail, ils ne firent qu'en rire, & les enfans plus qu'eux.

Il y avoit environ six mois que le Milan m'avoit causé le malheur que je viens de raconter à votre Majesté, lorsque les deux amis passèrent peu loin du quartier, où je demeurois. Le voisinage fit que Saad se souvint de moy. Il dit à Saadi: nous ne sommes pas loin de la rue, où demeure Hassan Alhabbal: passons y, & voyons si les deux cent piéces d'or, que vous luy avez données ont contribué quelque chose à le mettre

en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vû.

Je le veux bien, reprit Saadi; il y a quelques jours, ajouta-t'il; que je pensois à luy, en me faisant un grand plaisir de la satisfaction que j'aurois en vous rendant témoin de la preuve de ma proposition. Vous allez voir un grand changement en luy, & je m'attens que nous aurons de la peine à le reconnoistre.

Les deux amis s'étoient déjà détournés, & ils entroient dans la rue, en mesme tems que Saadi parloit encore. Saad qui m'aperçut de loin le premier, dit à son ami; il me semble que vous preniez gain de cause trop tost. Je vois Hassan Alhabbel; mais il ne me paroît aucun changement en sa personne. Il est aussi mal habillé qu'il l'étoit, quand nous luy avons parlé ensemble. La difference que j'y vois, c'est que
son

son turban est un peu moins mal propre : voyez vous-mesme si je me trompe.

En approchant , Saadi qui m'avoit apperçu aussi, vit bien que Saad avoit raison, & il ne sçavoit sur quoy fonder le peu de changement qu'il voyoit en ma personne. Il en fut mesme si fort étonné , que ce ne fut pas luy qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad , après m'avoir donné le salut ordinaire : Eh bien Hassan, me dit-il ; nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vû. Elles ont pris sans doute un meilleur train ; les deux cent pieces d'or doivent y avoir contribué.

Seigneurs , repris-je ; en m'adressant à tous les deux ; J'ay une grande mortification d'avoir à vous apprendre, que vos souhaits, vos vœux, & vos espérances, aussi bien que les miennes, n'ont

n'ont pas eu le succès, que vous aviez lieu d'attendre, & que je m'étois promis à moy mesme. Vous aurez de la peine à ajoûter foy à l'avanture extraordinaire qui m'est arrivée. Je vous assure néanmoins en homme d'honneur, & vous devez me croire, que rien n'est plus veritable, que ce que vous allez entendre. Alors, je leur racontay mon avanture avec les mêmes circonstances que je viens d'avoir l'honneur de l'exposer à votre Majesté.

Saadi rejetta mon discours bien loin: Hassan, dit-il, vous vous moquez de moy, & vous voulez me tromper, ce que vous me dites, est une chose incroyable. Les Milans n'en veulent pas aux turbans, ils ne cherchent que de quoy contenter leur avidité. Vous avez fait comme tous les gens de votre sorte ont coûtume de faire. S'ils font un gain extraordinaire, ou que quelque bonne fortune
qu'ils

qu'ils n'attendoient pas, leur arrivé, ils abandonnent leur travail, ils se divertissent, ils se regalent, ils font bonne chere tant que l'argent dure, & dés qu'ils ont tout mangé, ils se retrouvent dans la même nécessité, & dans les mêmes besoins qu'auparavant. Vous ne croupissez dans votre misere, que parce que vous le meritez, & que vous vous rendez vous-mesme indigne du bien que l'on vous fait.

Seigneur, repris-je; je souffre tous ces reproches, & je suis prest d'en souffrir encore d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire, mais je les souffre avec d'autant plus de patience, que je ne crois pas en avoir merité aucun. La chose est si publique dans le quartier, qu'il n'y a personne, qui ne vous en rende témoignage. Informez-vous-en vous-mesme, vous trouverez que je ne vous en impose pas. J'avouë que
je

je n'avois pas entendu dire, que des Milans eussent enlevé des turbans. Mais la chose m'est arrivée, comme une infinité d'autres qui ne sont jamais arrivées, & qui cependant arrivent tous les jours.

Saad prit mon parti, & il raconta à Saadi, tant d'autres histoires des Milans, non moins surprenantes, dont quelques-unes ne luy étoient pas inconnues, qu'à la fin il tira sa bourse de son sein. Il m'en compta deux cens pieces d'or dans la main, que je mis à mesure dans mon sein, faute de bourse.

Quand Saadi eut achevé de me compter cette somme: Hassan, me dit-il, je veux bien vous faire encore présent de ces deux cens pieces d'or. Mais prenez garde de les mettre dans un lieu si sûr, qu'il ne vous arrive pas de les perdre aussi malheureusement que vous avez perdu les autres, & de
faire

Hist. de Cogia Hassan Albabbel. 327
faire en sorte qu'elles vous procurent l'avantage, que les premières devroient vous avoir procuré. Je luy témoignai que l'obligation que je luy avois de cette seconde grace, étoit d'autant plus grande, que je ne méritois pas après ce qui m'étoit arrivé, & que je n'oublierois rien pour profiter de son bon conseil. Je voulois poursuivre; mais il ne m'en donna pas le tems. Il me quitta, & il continua sa promenade avec son ami.

Je ne repris pas mon travail après leur départ: je rentray chez moy, où ma femme, ni mes enfans ne se trouvoient pas alors. Je mis à part dix pieces d'or des deux cens, & j'envelopai les quatre-vingts-dix autres dans un linge, que je nouïay. Il s'agissoit de cacher le linge dans un lieu de sûreté. Après y avoir bien songé, je m'avisay de le mettre au fond d'un grand vase de terre, plein
de

de son, qui étoit dans un coin, où je m'imaginay bien que ma femme ni mes enfans n'iroient pas le chercher. Ma femme revint peu de tems après, & comme il ne me restoit que très-peu de chanvre, sans luy parler des deux amis, je luy dis que j'allois en acheter.

Fin du dixième Tome.

